

[redacted]

COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU.

TOME HUITIEME.

[redacted]

COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME HUITIEME.

Contenant le III[e]. & partie du IV[e]. Livre d'*Emile*, ou de l'*Education*.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

[redacted]

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

TOME II.

[redacted]

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME II.



GENEVE.

M. DCC. LXXX.

[redacted]

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

LIVRE TROISIEME.

QUOIQUE juſqu'à l'adoleſcence tout le cours de la vie ſoit un tems de foibleſſe, il eſt un point dans la durée de ce premier âge où, le progrès des forces ayant paſſé celui des beſoins, l'animal croiſſant, encore abſolument foible, devient fort par relation. Ses beſoins n'étant pas tous développés, ſes forces actuelles ſont plus que ſuffiſantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il ſeroit très-foible; comme enfant il eſt très-fort.

D'où vient la foibleſſe de l'homme? De l'inégalité qui ſe trouve entre ſa force & ſes deſirs. Ce ſont nos paſſions qui nous rendent foibles, parce qu'il faudroit

pour les contenter plus de forces que ne nous en donna la Nature. Diminuez donc les desirs, c'est comme si vous augmentiez les forces; celui qui peut plus qu'il ne desire, en a de reste : il est certainement un être très-fort. Voilà le troisieme état de l'enfance, & celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeller enfance, faute de terme propre à l'exprimer; car cet âge approche de l'adolescence, sans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant se développent bien plus rapidement que ses besoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'est pas encore fait sentir à lui; l'organe même en reste dans l'imperfection, & semble pour en sortir attendre que sa volonté l'y force. Peu sensible aux injures de l'air & des saisons, il les brave sans peine; sa chaleur naissante lui tient lieu d'habit, son appétit lui tient lieu d'assaisonnement; tout ce qui peut nourrir est bon à son âge; s'il a sommeil, il s'étend sur la terre & dort; il se voit par-tout entouré de tout ce

qui lui eſt néceſſaire ; aucun beſoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien ſur lui ; ſes deſirs ne vont pas plus loin que ſes bras : non-ſeulement il peut ſe ſuffire à lui-même, il a de la force au-delà de ce qu'il lui en faut ; c'eſt le ſeul tems de ſa vie où il ſera dans ce cas.

Je preſſens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de beſoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue : on ne ſongera pas que je parle de mon Eleve, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caiſſe, & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne ſe manifeſte qu'avec la virilité, que les eſprits vitaux élaborés dans les vaiſſeaux convenables & répandus dans tout le corps, peuvent ſeuls donner aux muſcles la conſiſtance, l'activité, le ton, le reſſort d'où réſulte une véritable force. Voilà la philoſophie du cabinet, mais moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, char-

ger un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur pere; on les prendroit pour des hommes, si le son de leur voix ne les trahissoit pas. Dans nos villes mêmes de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, maréchaux, sont presque aussi robustes que les maîtres, & ne seroient gueres moins adroits si on les eût exercés à tems. S'il y a de la différence, & je conviens qu'il y en a, elle est beaucoup moindre, je le répete, que celle des desirs fougueux d'un homme aux desirs bornés d'un enfant. D'ailleurs il n'est pas ici question seulement de forces physiques, mais sur-tout de la force & capacité de l'esprit qui les supplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne desire, bien qu'il ne soit pas le tems de sa plus grande force absolue, est, comme je l'ai dit, celui de sa plus grande force relative. Il est le tems le plus précieux de la vie; tems qui ne vient qu'une seule fois; tems très-court, & d'autant plus court, comme on verra dans la suite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

me celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choſes qu'on doit enſeigner, ainſi que dans le tems propre à les apprendre. Des connoiſſances qui ſont à notre portée, les unes ſont fauſſes, les autres ſont inutiles, les autres ſervent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être eſt ſeul digne des recherches d'un homme ſage, & par conſéquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point de ſavoir ce qui eſt, mais ſeulement ce qui eſt utile.

De ce petit nombre il faut ôter encore ici les vérités qui demandent pour être compriſes un entendement déjà tout formé; celles qui ſuppoſent la connoiſſance des rapports de l'homme, qu'un enfant ne peut acquérir; celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, diſpoſent une ame inexpérimentée à penſer faux ſur d'autres ſujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à l'exiſtence des choſes; mais que ce cercle forme encore une ſphere immenſe pour la meſure de

[redacted]

l'esprit d'un enfant! Ténebres de l'entendement humain, quelle main téméraire osa toucher à votre voile? Que d'abymes je vois creuser par nos vaines sciences autour de ce jeune infortuné! O toi qui vas le conduire dans ces périlleux sentiers, & tirer devant ses yeux le rideau sacré de la Nature, tremble. Assure-toi bien premierement de sa tête, & de la tienne; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, & peut-être à tous les deux. Crains l'attrait spécieux du mensonge, & les vapeurs enivrantes de l'orgueil. Souviens-toi, souviens-toi sans cesse que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur seule est funeste, & qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne sait pas, mais par ce qu'on croit savoir.

Ses progrès dans la géométrie vous pourroient servir d'épreuve & de mesure certaine pour le développement de son intelligence; mais sitôt qu'il peut discerner ce qui est utile & ce qui ne l'est pas, il importe d'user de beaucoup de ménagement & d'art pour l'amener

aux études ſpéculatives. Voulez-vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes ? commencez par faire en ſorte qu'il ait beſoin de trouver un quarré égal à un rectangle donné : s'il s'agiſſoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problême de la duplication du cube intéreſſant, &c. Voyez comment nous approchons par degrés des notions morales qui diſtinguent le bien & le mal ! Juſqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la néceſſité : maintenant nous avons égard à ce qui eſt utile ; nous arriverons bientôt à ce qui eſt convenable & bon.

Le même inſtinct anime les diverſes facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à ſe développer, ſuccede l'activité de l'eſprit qui cherche à s'inſtruire. D'abord les enfans ne ſont que remuans ; enſuite ils ſont curieux, & cette curioſité bien dirigée eſt le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Diſtinguons toujours les penchans qui viennent de la Nature de ceux qui viennent

de l'opinion. Il eſt une ardeur de ſavoir qui n'eſt fondée que ſur le deſir d'être eſtimé ſavant ; il en eſt une autre qui naît d'une curioſité naturelle à l'homme, pour tout ce qui peut l'intéreſſer de près ou de loin. Le deſir inné du bien-être & l'impoſſibilité de contenter pleinement ce deſir, lui font rechercher ſans ceſſe de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel eſt le premier principe de la curioſité ; principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne ſe fait qu'en proportion de nos paſſions & de nos lumieres. Suppoſez un Philoſophe relégué dans une Iſle déſerte avec des inſtrumens & des livres, ſûr d'y paſſer ſeul le reſte de ſes jours ; il ne s'embarraſſera plus gueres du ſyſtême du monde, des loix de l'attraction, du calcul différentiel : il n'ouvrira peut-être de ſa vie un ſeul livre ; mais jamais il ne s'abſtiendra de viſiter ſon Iſle juſqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puiſſe être. Rejettons donc encore de nos premieres études les connoiſſances dont le goût n'eſt point naturel à l'homme, & bornons-

nous à celles que l'instinct nous porte à chercher.

L'Isle du genre humain, c'est la terre; l'objet le plus frappant pour nos yeux c'est le soleil. Sitôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premieres observations doivent tomber sur l'une & sur l'autre. Aussi la philosophie de presque tous les peuples Sauvages roule-t-elle uniquement sur d'imaginaires divisions de la terre, & sur la divinité du soleil.

Quel écart! dira-t-on peut-être. Tout-à-l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement: tout-à-coup nous voilà parcourant le globe, & sautant aux extrêmités de l'Univers! Cet écart est l'effet du progrès de nos forces & de la pente de notre esprit. Dans l'état de foiblesse & d'insuffisance, le soin de nous conserver nous concentre au-dedans de nous; dans l'état de puissance & de force, le desir d'étendre notre être nous porte au-delà, & nous fait élancer aussi loin qu'il nous est possible: mais comme le

monde intellectuel nous eſt encore inconnu, notre penſée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'eſpace qu'il meſure.

Transformons nos ſenſations en idées, mais ne ſautons pas tout d'un coup des objets ſenſibles aux objets intellectuels. C'eſt par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premieres opérations de l'eſprit, que les ſens ſoient toujours ſes guides. Point d'autre livre que le monde, point d'autre inſtruction que les faits. L'enfant qui lit ne penſe pas, il ne fait que lire; il ne s'inſtruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre Eleve attentif aux phénomenes de la Nature, bientôt vous le rendrez curieux; mais pour nourrir ſa curioſité, ne vous preſſez jamais de la ſatisfaire. Mettez les queſtions à ſa portée, & laiſſez-les lui réſoudre. Qu'il ne ſache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même: qu'il n'apprenne pas la ſcience; qu'il l'invente. Si jamais vous ſubſtituez dans ſon eſprit l'autorité à la raiſon, il

ne raiſonnera plus ; il ne ſera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, & vous lui allez chercher des globes, des ſpheres, des cartes : que de machines ! Pourquoi toutes ces repréſentations ? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il ſache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle ſoirée, on va ſe promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laiſſe voir à plein le ſoleil couchant, & l'on obſerve les objets qui rendent reconnoiſſable le lieu de ſon coucher. Le lendemain, pour reſpirer le frais, on retourne au même lieu avant que le ſoleil ſe leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroit tout en flammes : à leur éclat on attend l'aſtre long-tem avant qu'il ſe montre : à chaque inſtant on croit le voir paroître ; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit auſſi-tôt tout l'eſpace : le voile des ténebres s'efface & tombe : L'homme recon-

[redacted]

voit ſon ſéjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naiſſant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réſeau de roſée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiſeaux en chœur ſe réuniſſent & ſaluent de concert le Pere de la vie ; en ce moment pas un ſeul ne ſe tait. Leur gazouillement foible encore, eſt plus lent & plus doux que dans le reſte de la journée, il ſe ſent de la langueur d'un paiſible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux ſens une impreſſion de fraîcheur qui ſemble pénétrer juſqu'à l'ame. Il y a là un quart-d'heure d'enchantement auquel nul homme ne réſiſte : un ſpectacle ſi grand, ſi beau, ſi délicieux n'en laiſſe aucun de ſang-froid.

Plein de l'enthouſiaſme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant : il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux ſenſations dont il eſt ému lui-même. Pure bêtiſe ! C'eſt dans le cœur de l'homme qu'eſt la vie du ſpec-

tacle de la Nature; pour le voir il faut le sentir. L'enfant apperçoit les objets; mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquise, il faut des sentimens qu'il n'a point éprouvés, pour sentir l'impression composée qui résulte à la fois de toutes ces sensations. S'il n'a long-tems parcouru des plaines arides, si des sables ardens n'ont brûlé ses pieds, si la réverbération suffoquante des rochers frappés du soleil ne l'oppressa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la rosée, le marcher mol & doux sur la pelouse, enchanteront-ils ses sens? Comment le chant des oiseaux lui causera-t-il une émotion voluptueuse, si les accens de l'amour & du plaisir lui sont encore inconnus? Avec quels transports verra-t-il naître une si belle journée, si son imagination ne sait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir? Enfin com-

[redacted]

ment s'attendrira-t-il ſur la beauté du ſpectacle de la Nature, s'il ignore quelle main prit ſoin de l'orner ?

Ne tenez point à l'enfant des diſcours qu'il ne peut entendre. Point de deſcriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poéſie. Il n'eſt pas maintenant queſtion de ſentiment ni de goût. Continuez d'être clair, ſimple & froid ; le tems ne viendra que trop tôt de prendre un autre langage.

Elevé dans l'eſprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ſes inſtrumens de lui-même, & à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu ſon inſuffiſance, à chaque nouvel objet qu'il voit il l'examine long-tems ſans rien dire. Il eſt penſif & non queſtionneur. Contentez-vous donc de lui préſenter à propos les objets ; puis quand vous verrez ſa curioſité ſuffiſamment occupée, faites-lui quelque queſtion laconique qui le mette ſur la voye de la réſoudre.

Dans cette occaſion après avoir bien contemplé avec lui le ſoleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté

les montagnes & les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer là-dessus tout à son aise, gardez quelques momens le silence comme un homme qui rêve, & puis vous lui direz; je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché là, & qu'il s'est levé là ce matin. Comment cela se peut-il faire ? N'ajoutez rien de plus; s'il vous fait des questions n'y répondez point; parlez d'autre chose. Laissez-le à lui-même, & soyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, & qu'il soit bien frappé de quelque vérité sensible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas assez celle-ci de cette maniere, il y a moyen de la lui rendre plus sensible encore, & ce moyen c'est de retourner la question. S'il ne sait pas comment le soleil parvient de son coucher à son lever, il sait au moins comment il parvient de son lever à son coucher; ses yeux seuls le lui apprennent. Eclaircissez donc la premiere question par l'autre: ou votre Eleve est absolu-

[redacted]

absolument stupide, ou l'analogie est trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà sa premiere leçon de Cosmographie.

Comme nous procédons toujours lentement, d'idée sensible en idée sensible, que nous nous familiarisons long-tems avec la même avant de passer à une autre, & qu'enfin nous ne forçons jamais notre Eleve d'être attentif, il y a loin de cette premiere leçon à la connoissance du cours du soleil & de la figure de la terre : mais comme tous les mouvemens apparens des corps célestes tiennent au même principe, & que la premiere observation mene à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de tems, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipses, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puisque le soleil tourne autour du monde il décrit un cercle, & tout cercle doit avoir un centre, nous savons déjà cela. Ce centre ne sauroit se voir, car il est au cœur de la terre, mais on peut sur la surface marquer deux points qui lui correspondent. Une broche passant

par les trois points & prolongée jusqu'au Ciel de part & d'autre, sera l'axe du monde & du mouvement journalier du soleil. Un toton rond tournant sur sa pointe représente le Ciel tournant sur son axe, les deux pointes du toton sont les deux poles; l'enfant sera fort aise d'en connoître un: je le lui montre à la queue de la petite ourse. Voilà de l'amusement pour la nuit; peu-à-peu l'on se familiarise avec les étoiles, & de-là nait le premier goût de connoître les planetes, & d'observer les constellations.

Nous avons vu lever le soleil à la St. Jean; nous l'allons voir aussi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver: car on sait que nous ne sommes pas paresseux & que nous nous faisons un jeu de braver le froid. J'ai soin de faire cette seconde observation dans le même lieu où nous avons fait la premiere, & moyennant quelque adresse pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier. Oh, oh! voilà qui est plaisant! le soleil ne se leve plus à la même place! Ici sont nos an-

ciens renſeignemens, & à préſent il s'eſt levé là, &c. Il y a donc un orient d'été & un orient d'hiver, &c..... Jeune maître, vous voilà ſur la voie. Ces exemples vous doivent ſuffire pour enſeigner très-clairement la ſphere, en prenant le monde pour le monde, & le ſoleil pour le ſoleil.

En général ne ſubſtituez jamais le ſigne à la choſe, que quand il vous eſt impoſſible de la montrer. Car le ſigne abſorbe l'attention de l'enfant, & lui fait oublier la choſe repréſentée.

La ſphere armillaire me paroit une machine mal compoſée, & exécutée dans de mauvaiſes proportions. Cette confuſion de cercles & les bizarres figures qu'on y marque, lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'eſprit des enfans. La terre eſt trop petite, les cercles ſont trop grands, trop nombreux; quelques-uns, comme les colures, ſont parfaitement inutiles; chaque cercle eſt plus large que la terre; l'épaiſſeur du carton leur donne un air de ſolidité qui les fait prendre pour des maſſes circulaires réel-

lement exiſtantes, & quand vous dites à l'enfant que ces cercles ſont imaginaires, il ne ſait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne ſavons jamais nous mettre à la place des enfans, nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leur prêtons les nôtres, & ſuivant toujours nos propres raiſonnemens, avec des chaînes de vérités, nous n'entaſſons qu'extravagances & qu'erreurs dans leur tête.

On diſpute ſur le choix de l'analyſe ou de la ſynthese pour étudier les ſciences. Il n'eſt pas toujours beſoin de choiſir. Quelquefois on peut réſoudre & compoſer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enſeignante, lorſqu'il croit ne faire qu'analyſer. Alors en employant en même tems l'une & l'autre, elles ſe ſerviroient mutuellement de preuves. Partant à la fois des deux points oppoſés, ſans penſer faire la même route, il ſeroit tout ſurpris de ſe rencontrer, & cette ſurpriſe ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exemple, prendre la géogra-

phie par ſes deux termes, & joindre à l'étude des révolutions du globe la meſure de ſes parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la ſphere & ſe tranſporte ainſi dans les Cieux, ramenez-le à la diviſion de la terre & montrez-lui d'abord ſon propre ſéjour.

Ses deux premiers points de géographie ſeront la ville où il demeure & la maiſon de campagne de ſon pere; enſuite les lieux intermédiaires, enſuite les rivieres du voiſinage, enfin l'aſpect du ſoleil & la maniere de s'orienter. C'eſt ici le point de réunion. Qu'il faſſe lui-même la carte de tout cela; carte très-ſimple & d'abord formée de deux ſeuls objets auxquels il ajoute peu-à-peu les autres, à meſure qu'il ſait, ou qu'il eſtime, leur diſtance & leur poſition. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'avance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, ſans doute, il faudra le guider un peu, mais très-peu, ſans qu'il y paroiſſe. S'il ſe trompe, laiſſez-le

faire, ne corrigez point ses erreurs. Attendez en silence qu'il soit en état de les voir & de les corriger lui-même, ou tout au plus, dans une occasion favorable, amenez quelque opération qui les lui fasse sentir. S'il ne se trompoit jamais, il n'apprendroit pas si bien. Au reste, il ne s'agit pas qu'il sache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en instruire; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles représentent & qu'il ait une idée nette de l'art qui sert à les dresser. Voyez déjà la différence qu'il y a du savoir de vos Eleves à l'ignorance du mien! Ils savent les cartes, & lui les fait. Voici de nouveaux ornemens pour sa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'esprit de mon institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne laisser jamais entrer dans son cerveau que des idées justes & claires. Quand il ne sauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne se trompe pas; & je ne mets des vérités dans sa tête que pour le ga-

[redacted]

rantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raison, le jugement viennent lentement, les préjugés accourent en foule, c'est d'eux qu'il le faut préserver. Mais si vous regardez la science en elle-même vous entrez dans une mer sans fond, sans rives, toute pleine d'écueils; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoissances, se laisser séduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre sans savoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage amassant des coquilles, & commençant par s'en charger; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejetter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jetter, & retourne à vuide.

Durant le premier âge le tems étoit long; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'est tout le contraire, & nous n'en avons pas assez pour faire tout ce qui seroit utile. Songez que les passions approchent, & que sitôt qu'elles frapperont à

la porte ; vôtre Eleve n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paisible d'intelligence est si court, il passe si rapidement, il a tant d'autres usages nécessaires, que c'est une folie de vouloir qu'il suffise à rendre un enfant savant. Il ne s'agit point de lui enseigner les sciences, mais de lui donner du goût pour les aimer, & des méthodes pour les apprendre, quand ce goût sera mieux développé. C'est là très-certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le tems aussi de l'accoutumer peu-à-peu à donner une attention suivie au même objet ; mais ce n'est jamais la contrainte, c'est toujours le plaisir ou le desir qui doit produire cette attention ; il faut avoir grand soin qu'elle ne l'accable point & n'aille pas jusqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, &, quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie ; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne fasse rien malgré lui.

S'il vous questionne lui-même, ré-

pondez autant qu'il faut pour nourrir sa curiosité, non pour la rassasier : sur-tout quand vous voyez qu'au lieu de questionner pour s'instruire, il se met à battre la campagne & à vous accabler de sottes questions, arrêtez-vous à l'instant; sûr qu'alors il ne se soucie plus de la chose, mais seulement de vous asservir à ses interrogations. Il faut avoir moins d'égard aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertissement, jusqu'ici moins nécessaire, devient de la derniere importance aussi-tôt que l'enfant commence à raisonner.

Il y a une chaîne de vérités générales, par laquelle toutes les sciences tiennent à des principes communs & se développent successivement. Cette chaîne est la méthode des Philosophes ; ce n'est point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre, & montre toujours celui qui le suit. Cet ordre qui nourrit par une curiosité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, est celui que suivent la plupart des hom-

encore : c'eſt d'attirer à quelque diſtance, & ſans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de tems cette qualité nous amuſe ſans que nous puiſſions y rien voir de plus ? Enfin, nous trouvons qu'elle ſe communique au fer-même aimanté dans un certain ſens. Un jour nous allons à la foire (*) ; un Joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant ſur un baſſin d'eau. Fort ſurpris, nous ne diſons pourtant pas, c'eſt un Sorcier, car nous ne ſavons ce que c'eſt qu'un Sorcier. Sans ceſſe frappés d'effets dont nous ignorons les cauſes, nous ne nous preſſons de juger de rien, & nous reſtons en repos dans notre ignorance, juſqu'à ce que nous trouvions l'occaſion d'en ſortir.

(*) Je n'ai pu m'empêcher de rire en liſant une fine critique de M. de Formey ſur ce petit conte. *Ce Joueur de gobelets*, dit-il, *qui ſe pique d'émulation contre un enfant & ſermone gravement ſon inſtituteur, eſt un individu du monde des Emiles.* Le ſpirituel M. de Formey n'a pu ſuppoſer que cette petite ſcene étoit arrangée, & que le bâteleur étoit inſtruit du rôle qu'il avoit à faire ; car c'eſt en effet ce que je n'ai point dit. Mais combien de fois, en revanche, ai-je déclaré que je n'écrivois point pour les gens à qui il faloit tout dire ?

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter : nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps & que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard suit la clef, précisément comme celui de la foire suivoit le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos, c'est ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à présent tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches, & sitôt que le Joueur de gobelets a fait son tour, mon petit docteur, qui se contenoit à peine, lui dit que ce tour n'est pas difficile, & que lui-même en fera bien autant : il est pris au mot,

[redacted]

A l'inſtant il tire de ſa poche le pain où eſt caché le morceau de fer : en approchant de la table le cœur lui bat ; il préſente le pain preſque en tremblant ; le canard vient & le ſuit ; l'enfant s'écrie & treſſaillit d'aiſe. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'aſſemblée la tête lui tourne, il eſt hors de lui. Le Bateleur interdit, vient pourtant l'embraſſer, le féliciter, & le prie de l'honorer encore le lendemain de ſa préſence, ajoutant qu'il aura ſoin d'aſſembler plus de monde encore pour applaudir à ſon habileté. Mon petit naturaliſte enorgueilli veut babiller ; mais ſur-le-champ je lui ferme la bouche & l'emmene comblé d'éloges.

L'enfant juſqu'au lendemain compte les minutes avec une riſible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre humain fût témoin de ſa gloire : il attend l'heure avec peine, il la devance : on vole au rendez-vous ; la ſalle eſt déjà pleine. En entrant ſon jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder ; le Joueur de gobelets ſe

ſurpaſſe, & fait des choſes ſurprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela : il s'agite, il ſue, il reſpire à peine ; il paſſe ſon tems à manier dans ſa poche ſon morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin ſon tour vient ; le maître l'annonce au Public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire ſon pain.... nouvelle viciſſitude des choſes humaines ! le canard, ſi privé la veille, eſt devenu ſauvage aujourd'hui ; au lieu de préſenter le bec, il tourne la queue & s'enfuit ; il évite le pain & la main qui le préſente, avec autant de ſoin qu'il les ſuivoit auparavant. Après mille eſſais inutiles & toujours hués, l'enfant ſe plaint, dit qu'on le trompe, que c'eſt un autre canard qu'on a ſubſtitué au premier, & défie le Joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le Joueur de gobelets ſans répondre prend un morceau de pain, le préſente au canard : à l'inſtant le canard ſuit le pain & vient à la main qui le retire : l'enfant prend le même morceau de pain, mais loin de réuſſir mieux qu'auparavant, il voit le canard ſe moquer de lui & faire des

[redacted]

pirouettes tout autour du baffin; il s'éloigne enfin tout confus & n'ofe plus s'expofer aux huées.

Alors le Joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté & s'en fert avec autant de fuccès que du fien; il en tire le fer devant tout le monde; autre rifée à nos dépens; puis de ce pain, ainfi vuidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chofe avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce; il en fait autant avec fon gant, avec le bout de fon doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, & d'un ton d'emphafe propre à ces gens là, déclarant que fon canard n'obéira pas moins à fa voix qu'à fon gefte, il lui parle & le canard obéit; il lui dit d'aller à droite & il va à droite, de revenir & il revient, de tourner & il tourne; le mouvement eft auffi prompt que l'ordre. Les applaudiffemens redoublés font autant d'affronts pour nous; nous nous évadons fans être apperçus & nous nous renfermons dans notre chambre fans aller ra-

conter nos ſuccès à tout le monde, comme nous l'avions projetté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte, j'ouvre; c'eſt l'homme aux gobelets. Il ſe plaint modeſtement de notre conduite; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ſes jeux & lui ôter ſon gagne-pain? Qu'y a-t-il donc de ſi merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la ſubſiſtance d'un honnête homme? Ma foi, Meſſieurs, ſi j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois gueres de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a paſſé ſa vie à s'exercer à cette chétive induſtrie, en ſait là-deſſus plus que vous qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'eſt qu'il ne faut pas ſe preſſer d'étaler étourdiment ce qu'on ſait; j'ai toujours ſoin de conſerver mes meilleurs tours pour l'occaſion, & après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiſcrets. Au reſte, Meſſieurs,

ſieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce ſecret qui vous a tant embarraſſés, vous priant de n'en pas abuſer pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre ſa machine, & nous voyons avec la derniere ſurpriſe qu'elle ne conſiſte qu'en un aimant fort & bien armé, qu'un enfant caché ſous la table faiſoit mouvoir ſans qu'on s'en apperçût.

L'homme replie ſa machine, & après lui avoir fait nos remercimens & nos excuſes, nous voulons lui faire un préſent; il le refuſe. « Non, Meſſieurs, je » n'ai pas aſſez à me louer de vous pour » accepter vos dons; je vous laiſſe obli- » gés à moi malgré vous; c'eſt ma ſeule » vengeance. Apprenez qu'il y a de la » généroſité dans tous les états; je fais » payer mes tours & non mes leçons ».

En ſortant, il m'adreſſe à moi nommément & tout haut une réprimande. J'excuſe volontiers, me dit-il, cet enfant; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monſieur, qui deviez connoî-

tre sa faute, pourquoi la lui avoir laissé faire ? Puisque vous vivez ensemble, comme le plus âgé vous lui devez vos soins, vos conseils : votre expérience est l'autorité qui doit le conduire. En se reprochant, étant grand, les torts de sa jeunesse, il vous reprochera sans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti (*).

Il part & nous laisse tous deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité; je promets à l'enfant de la sacrifier une autre fois à son intérêt, & de l'avertir de ses fautes avant qu'il en fasse ; car le tems approche où nos rapports vont changer, & où la sévérité du maître doit succéder à la complaisance du camarade : ce changement doit s'amener par degrés; il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

(*) Ai-je dû supposer quelque lecteur assez stupide, pour ne pas sentir dans cette réprimande un discours dicté mot-à-mot par le Gouverneur pour aller à ses vues ? A-t-on dû me supposer assez stupide moi-même pour donner naturellement ce langage à un bateleur. Je croyois avoir fait preuve, au moins, du talent assez médiocre de faire parler les gens dans l'esprit de leur état. Voyez encore la fin de l'alinea suivant. N'étoit-ce pas tout dire pour tout autre que M. de Formey ?

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le ſecret. Nous abordons avec un profond reſpect notre Bateleur-Socrate; à peine oſons-nous lever les yeux ſur lui: il nous comble d'honnêtetés, & nous place avec une diſtinction qui nous humilie encore. Il fait ſes tours comme à l'ordinaire; mais il s'amuſe & ſe complait long-tems à celui du canard, en nous regardant ſouvent d'un air aſſez fier. Nous ſavons tout & nous ne ſoufflons pas. Si mon Eleve oſoit ſeulement ouvrir la bouche, ce ſeroit un enfant à écraſer.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne ſemble. Que de leçons dans une ſeule! Que de ſuites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec ſoin. Si vous ſavez en faire ſortir ainſi l'humiliation, les diſgraces, (*) ſoyez ſûr qu'il n'en reviendra de long-

(*) Cette humiliation, ces diſgraces, ſont donc de ma façon & non pas de celle du bateleur. Puiſque M. Formey vouloit de mon vivant s'emparer de mon livre, &

tems un ſecond. Que d'apprêts, direz-vous ! j'en conviens; & le tout pour nous faire une bouſſole qui nous tienne lieu de méridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus preſſé que de faire une machine ſemblable à celle que nous avons vue. Une table évuidée, un baſſin très-plat ajuſté ſur cette table, & rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de ſoin, &c. Souvent attentifs autour du baſſin, nous remarquons enfin que le canard en repos affecte toujours àpeu près la même direction. Nous ſuivons cette expérience, nous examinons cette direction, nous trouvons qu'elle eſt du midi au nord; il n'en faut pas davantage, notre bouſſole eſt trouvée, ou autant vaut; nous voilà dans la phyſique.

Il y a divers climats ſur la terre, & diverſes températures à ces climats. Les ſaiſons varient plus ſenſiblement à me-

le faire imprimer ſans autre façon que d'en ôter mon nom pour y mettre le ſien, il devoit du moins prendre la peine, je ne dis pas de le compoſer, mais de le lire.

[redacted]

ſure qu'on approche du pole ; tous les corps ſe reſſerrent au froid & ſe dilatent à la chaleur ; cet effet eſt plus meſurable dans les liqueurs, & plus ſenſible dans les liqueurs ſpiritueuſes : de-là le thermometre. Le vent frappe le viſage ; l'air eſt donc un corps, un fluide, on le ſent, quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renverſez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laiſſiez à l'air une iſſue ; l'air eſt donc capable de réſiſtance : enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'eſpace d'air, ſans pouvoir remplir tout-à-fait cet eſpace ; l'air eſt donc capable de compreſſion juſqu'à certain point. Un ballon rempli d'air comprimé, bondit mieux que rempli de toute autre matiere ; l'air eſt donc un corps élaſtique. Etant étendu dans le bain, ſoulevez horizontalement le bras hors de l'eau, vous le ſentirez chargé d'un poids terrible ; l'air eſt donc un corps peſant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut meſurer ſon poids : de-là le barometre,

le syphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les loix de la statique & de l'hydrostatique se trouvent par des expériences tout aussi grossieres. Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela dans un cabinet de physique expérimentale. Tout cet appareil d'instrumens & de machines me déplait. L'air scientifique tue la science. Ou toutes ces machines effrayent un enfant, ou leurs figures partagent & dérobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous fassions nous-mêmes toutes nos machines, & je ne veux pas commencer par faire l'instrument avant l'expérience; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expérience, comme par hazard, nous inventions peu-à-peu l'instrument qui doit la vérifier. J'aime mieux que nos instrumens ne soient point si parfaits & si justes; & que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être, & des opérations qui doivent en résulter. Pour ma premiere leçon de statique, au lieu d'aller chercher

des balances, je mets un bâton en travers ſur le dos d'une chaiſe, je meſure la longueur des deux parties du bâton en équilibre, j'ajoute, de part & d'autre, des poids tantôt égaux, tantôt inégaux; & le tirant ou le pouſſant autant qu'il eſt néceſſaire, je trouve enfin que l'équilibre réſulte d'une proportion réciproque entre la quantité des poids & la longueur des léviers. Voilà déjà mon petit phyſicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit, on prend des notions bien plus claires & bien plus ſûres des choſes qu'on apprend ainſi de ſoi-même, que de celles qu'on tient des enſeignemens d'autrui; & outre qu'on n'accoutume point ſa raiſon à ſe ſoumettre ſervilement à l'autorité, l'on ſe rend plus ingénieux à trouver des rapports, à lier des idées, à inventer des inſtrumens, que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laiſſons affaiſſer notre eſprit dans la nonchalance, comme le corps d'un homme, qui, toujours habillé, chauſſé, ſervi par ſes gens, &

traîné par ses chevaux, perd à la fin la force & l'usage de ses membres. Boileau se vantoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement : parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus sensible de ces lentes & laborieuses recherches, est de maintenir, au milieu des études spéculatives, le corps dans son activité, les membres dans leur souplesse, & de former sans cesse les mains au travail & aux usages utiles à l'homme. Tant d'instrumens inventés pour nous guider dans nos expériences & suppléer à la justesse des sens, en font négliger l'exercice. Le graphometre dispense d'estimer la grandeur des angles ; l'œil qui mesuroit avec précision les distances, s'en fie à la chaîne qui les mesure pour lui ; la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers & mal-

adroits : à force de raſſembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Mais quand nous mettons à fabriquer ces machines l'adreſſe qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire la ſagacité qu'il faloit pour nous en paſſer, nous gagnons ſans rien perdre, nous ajoutons l'art à la Nature, & nous devenons plus ingénieux ſans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant ſur des livres, ſi je l'occupe dans un attelier, ſes mains travaillent au profit de ſon eſprit, il devient philoſophe & croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres uſages dont je parlerai ci-après, & l'on verra comment des jeux de la philoſophie on peut s'élever aux véritables fonctions de l'homme.

J'ai déjà dit que les connoiſſances purement ſpéculatives ne convenoient gueres aux enfans, même approchans de l'adoleſcence ; mais ſans les faire entrer bien avant dans la phyſique ſyſtématique, faites pourtant que toutes leurs

expériences se lient l'une à l'autre par quelque sorte de déduction ; afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puissent les placer par ordre dans leur esprit, & se les rappeller au besoin ; car il est bien difficile que des faits, & même des raisonnemens isolés, tiennent longtems dans la mémoire, quand on manque de prise pour les y ramener.

Dans la recherche des loix de la Nature, commencez toujours par les phénomenes les plus communs & les plus sensibles ; & accoutumez votre Eleve à ne pas prendre ces phénomenes pour des raisons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poser en l'air ; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Emile attentif à ce que je fais, & je lui dis : pourquoi cette pierre est-elle tombée ?

Quel enfant restera court à cette question ? Aucun, pas même Emile, si je n'ai pris grand soin de le préparer à n'y savoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe parce qu'elle est pesante ; & qu'est-ce qui est pesant ? c'est ce qui

[redacted]

tombe. La pierre tombe donc parce qu'elle tombe? Ici mon petit philosophe est arrêté tout de bon. Voilà sa premiere leçon de physique systématique, &, soit qu'elle lui profite ou non dans ce genre, ce sera toujours une leçon de bon sens.

A mesure que l'enfant avance en intelligence, d'autres considérations importantes nous obligent à plus de choix dans ses occupations. Sitôt qu'il parvient à se connoître assez lui-même pour concevoir en quoi consiste son bien-être, sitôt qu'il peut saisir des rapports assez étendus pour juger de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient pas, dès-lors il est en état de sentir toute la différence du travail à l'amusement, & de ne regarder celui-ci que comme le délassement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ses études, & l'engager à y donner une application plus constante qu'il n'en donnoit à de simples amusemens. La loi de la nécessité toujours renaissante, apprend de bonne heure à l'homme à faire ce

qui ne lui plait pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tel est l'usage de la prévoyance; & de cette prévoyance bien ou mal réglée, naît toute la sagesse ou toute la misere humaine.

Tout homme veut être heureux; mais pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par savoir ce que c'est que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel est aussi simple que sa vie; il consiste à ne pas souffrir: la santé, la liberté, le nécessaire le constituent. Le bonheur de l'homme moral est autre chose; mais ce n'est pas de celui-là qu'il est ici question. Je ne saurois trop répéter qu'il n'y a que des objets purement physiques qui puissent intéresser les enfans, sur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a point corrompus d'avance par le poison de l'opinion.

Lorsqu'avant de sentir leurs besoins ils les prévoyent, leur intelligence est déjà fort avancée, ils commencent à connoître le prix du tems. Il importe alors de les accoutumer à en diriger

[redacted]

l'emploi ſur des objets utiles, mais d'une utilité ſenſible à leur âge & à la portée de leurs lumieres. Tout ce qui tient à l'ordre moral & à l'uſage de la ſociété ne doit point ſitôt leur être préſenté, parce qu'ils ne ſont pas en état de l'entendre. C'eſt une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choſes qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, ſans qu'ils ſachent quel eſt ce bien, & dont on les aſſure qu'ils tireront du profit étant grands, ſans qu'ils prennent maintenant aucun intérêt à ce prétendu profit, qu'ils ne ſauroient comprendre.

Que l'enfant ne faſſe rien ſur parole; rien n'eſt bien pour lui, que ce qu'il ſent être tel. En le jettant toujours en avant de ſes lumieres, vous croyez uſer de prévoyance & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains inſtrumens dont il ne fera peut-être jamais d'uſage, vous lui ôtez l'inſtrument le plus univerſel de l'homme, qui eſt le bon ſens; vous l'accoutumez à ſe laiſſer toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous

voulez qu'il soit docile étant petit ; c'est vouloir qu'il soit crédule & dupe étant grand. Vous lui dites sans cesse : *tout ce que je vous demande est pour votre avantage ; mais vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe à moi, que vous fassiez ou non ce que j'exige ? C'est pour vous seul que vous travaillez.* Avec tous ces beaux discours que vous lui tenez maintenant pour le rendre sage, vous préparez le succès de ceux que lui tiendra quelque jour un visionnaire, un souffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute espece, pour le prendre à son piége, ou pour lui faire adopter sa folie.

Il importe qu'un homme sache bien des choses dont un enfant ne sauroit comprendre l'utilité ; mais faut-il, & se peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de savoir ? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui est utile à son âge, & vous verrez que tout son tems sera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujour-

d'hui, l'appliquer à celles d'un âge auquel il eſt ſi peu ſûr qu'il parvienne ? Mais, direz-vous, ſera-t-il tems d'apprendre ce qu'on doit ſavoir quand le moment ſera venu d'en faire uſage ? Je l'ignore ; mais ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt impoſſible de l'apprendre plutôt ; car nos vrais maîtres ſont l'expérience & le ſentiment, & jamais l'homme ne ſent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'eſt trouvé. Un enfant ſait qu'il eſt fait pour devenir homme ; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme, ſont des occaſions d'inſtruction pour lui ; mais ſur les idées de cet état qui ne ſont pas à ſa portée, il doit reſter dans une ignorance abſolue. Tout mon livre n'eſt qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Sitôt que nous ſommes parvenus à donner à notre Eleve une idée du mot *utile*, nous avons une grande priſe de plus pour le gouverner ; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un ſens relatif à ſon âge, & qu'il en voit clairement le rapport à

ſon bien-être actuel. Vos enfans ne ſont point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu ſoin de leur en donner une idée qui ſoit à leur portée, & que d'autres ſe chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur eſt utile, ils n'ont jamais beſoin d'y ſonger eux-mêmes & ne ſavent ce que c'eſt qu'utilité.

A quoi cela eſt-il bon ? Voilà déſormais le mot ſacré, le mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie : voilà la queſtion qui de ma part ſuit infailliblement toutes ſes queſtions, & qui ſert de frein à ces multitudes d'interrogations ſottes & faſtidieuſes, dont les enfans fatiguent ſans relâche & ſans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer ſur eux quelque eſpece d'empire que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour ſa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien ſavoir que d'utile, interroge comme Socrate ; il ne fait pas une queſtion ſans s'en rendre à lui-même la raiſon qu'il ſait qu'on lui en va mander avant que de la réſoudre.

Voyez

Voyez quel puiſſant inſtrument je vous mets entre les mains pour agir ſur votre Eleve. Ne ſachant les raiſons de rien, le voilà preſque réduit au ſilence quand il vous plait ; & vous, au contraire, quel avantage vos connoiſſances & votre expérience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui propoſez ? Car, ne vous y trompez pas, lui faire cette queſtion, c'eſt lui apprendre à vous la faire à ſon tour, & vous devez compter ſur tout ce que vous lui propoſerez dans la ſuite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire ; *à quoi cela eſt-il bon ?*

C'eſt ici peut-être le piége le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si ſur la queſtion de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une ſeule raiſon qu'il ne ſoit pas en état d'entendre, voyant que vous raiſonnez ſur vos idées & non ſur les ſiennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge & non pour le ſien; il ne ſe fiera plus à vous, & tout eſt

perdu : mais où eſt le maître qui veuille bien reſter court, & convenir de ſes torts avec ſon Eleve ? Tous ſe font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raiſons à ſa portée : ainſi ma conduite, toujours nette dans ſon eſprit, ne lui ſeroit jamais ſuſpecte, & je me conſerverois plus de crédit en me ſuppoſant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premierement, ſongez bien que c'eſt rarement à vous de lui propoſer ce qu'il doit apprendre ; c'eſt à lui de le deſirer, de le chercher, de le trouver ; à vous de le mettre à ſa portée, de faire naître adroitement ce deſir, & de lui fournir les moyens de le ſatisfaire. Il ſuit de-là que vos queſtions doivent être peu fréquentes, mais bien choiſies, & que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous ſerez toujours moins à découvert & plus ſouvent dans le cas de lui dire ;

[redacted]

en quoi ce que vous me demandez est-il utile à savoir ?

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend & l'usage de ce qu'il apprend, sitôt que vous n'avez pas à lui donner sur ce que vous lui dites un éclaircissement qui soit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-lui sans scrupule : je n'ai pas de bonne réponse à vous faire ; j'avois tort, laissons cela. Si votre instruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait ; si elle ne l'étoit pas, avec un peu de soin vous trouverez bientôt l'occasion de lui en rendre l'utilité sensible.

Je n'aime point les explications en discours ; les jeunes gens y font peu d'attention & ne les retiennent gueres. Les choses, les choses ! Je ne répeterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde, nous ne faisons que des babillards.

Supposons que, tandis que j'étudie

avec mon Eleve le cours du soleil & la maniere de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi sert tout cela. Quel beau discours je vais lui faire ! De combien de choses je saisis l'occasion de l'instruire en répondant à sa question, sur-tout si nous avons des témoins de notre entretien (1) ! Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulieres à chaque climat, des mœurs des différens peuples, de l'usage du calendrier, de la supputation du retour des saisons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la maniere de se conduire sur mer & de suivre exactement sa route sans savoir où l'on est. La politique, l'histoire naturelle, l'astronomie, la morale même & le droit des gens, entreront dans mon explication de maniere à donner à mon Eleve une grande idée de toutes ces sciences, & un grand

(1) J'ai souvent remarqué que dans les doctes instructions qu'on donne aux enfans, on songe moins à se faire écouter d'eux que des grandes personnes qui sont présentes. Je suis très-sûr de ce que je dis là, car j'en ai fait l'observation sur moi-même.

[redacted]

desir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une seule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant à quoi sert de s'orienter; mais il n'ose, de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux son compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainsi se pratiquent les belles éducations.

Mais notre Emile plus rustiquement élevé, & à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre & me laisser pérorer tout seul. Cherchons une solution plus grossiere; mon appareil scientifique ne vaut rien pour lui.

Nous observions la position de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par son importune question, *à quoi sert cela?* Vous avez raison, lui dis-je, il y faut penser à loisir, & si nous trouvons que ce travail n'est bon à rien, nous ne le reprendrons plus,

car nous ne manquons pas d'amuſemens utiles. On s'occupe d'autre choſe, & il n'eſt plus queſtion de géographie du reſte de la journée.

Le lendemain matin je lui propoſe un tour de promenade avant le déjeûner: il ne demande pas mieux; pour courir les enfans ſont toujours prêts, & celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nous égarons, nous ne ſavons plus où nous ſommes, & quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le tems ſe paſſe, la chaleur vient: nous avons faim, nous nous preſſons, nous errons vainement de côté & d'autre, nous ne trouvons par-tout que des bois, des carrieres, des plaines, nul renſeignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien recrus, bien affamés, nous ne faiſons avec nos courſes que nous égarer davantage. Nous nous aſſeyons enfin pour nous repoſer, pour délibérer. Emile, que je ſuppoſe élevé comme un autre enfant, ne délibere point, il pleu-

re ; il ne ſait pas que nous ſommes à la porte de Montmorenci , & qu'un ſimple taillis nous le cache ; mais ce taillis eſt une forêt pour lui , un homme de ſa ſtature eſt enterré dans des buiſſons. Après quelques momens de ſilence , je lui dis d'un air inquiet ; mon cher Emile , comment ferons-nous pour ſortir d'ici ?

Emile , en nage ,
& pleurant à chaudes larmes.

Je n'en ſais rien : je ſuis las ; j'ai faim ; j'ai ſoif ; je n'en puis plus.

Jean - Jaques.

Me croyez-vous en meilleur état que vous , & penſez-vous que je me fiſſe faute de pleurer ſi je pouvois déjeûner de mes larmes ? Il ne s'agit pas de pleurer , il s'agit de ſe reconnoître. Voyons votre montre ; quelle heure eſt-il ?

Emile.

Il eſt midi , & je ſuis à jeûn.

Jean - Jaques.

Cela eſt vrai ; il eſt midi , & je ſuis à jeûn.

Emile.

Oh ! que vous devez avoir faim !

Jean-Jaques.

Le malheur eſt que mon dîné ne viendra pas me chercher ici. Il eſt midi ? c'eſt juſtement l'heure où nous obſervions hier, de Montmorenci, la poſition de la forêt; ſi nous pouvions de même obſerver de la forêt la poſition de Montmorenci ?....

Emile.

Oui ; mais hier nous voyions la forêt, & d'ici nous ne voyons pas la ville.

Jean-Jaques.

Voilà le mal..... Si nous pouvions nous paſſer de la voir pour trouver ſa poſition....

Emile.

O mon bon ami !

Jean-Jaques.

Ne diſions-nous pas que la forêt étoit...

Emile.

Au nord de Montmorenci.

Jean-Jaques.

Par conſéquent Montmorenci doit être...

Emile.

Au ſud de la forêt.

Jean-Jaques.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

Emile.

Oui, par la direction de l'ombre.

Jean-Jaques.

Mais le Sud ?

Emile.

Comment faire ?

Jean-Jaques.

Le ſud eſt l'oppoſé du nord.

Emile.

Cela eſt vrai ; il n'y a qu'à chercher l'oppoſé de l'ombre. Oh ! voilà le ſud, voilà le ſud ! ſurement Montmorenci eſt de ce côté ; cherchons de ce côté.

Jean-Jaques.

Vous pouvez avoir raiſon; prenons ce ſentier à travers le bois.

Emile frappant des mains, & pouſſant un cri de joie.

Ah ! je vois Montmorenci ! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeûner, allons dîner ; courons vîte : l'aſtronomie eſt bonne à quelque choſe.

Prenez garde que s'il ne dit pas cette derniere phraſe, il la penſera; peu importe, pourvu que ce ne ſoit pas moi qui la diſe. Or ſoyez ſûr qu'il n'oubliera de ſa vie la leçon de cette journée, au lieu que ſi je n'avois fait que lui ſuppoſer tout cela dans ſa chambre, mon diſcours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, & ne dire que ce qu'on ne ſauroit faire.

Le Lecteur ne s'attend pas que je le mépriſe aſſez, pour lui donner un exemple ſur chaque eſpece d'étude : mais de quoi qu'il ſoit queſtion, je ne puis trop

exhorter le gouverneur à bien mesurer sa preuve sur la capacité de l'Eleve ; car encore une fois, le mal n'est pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me souviens que voulant donner à un enfant du goût pour la chymie, après lui avoir montré plusieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment se faisoit l'encre. Je lui disois que sa noirceur ne venoit que d'un fer très-divisé, détaché du vitriol, & précipité par une liqueur alcaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta tout court avec ma question que je lui avois apprise : me voilà fort embarrassé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maison, & d'autre vin à huit sols chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon de la dissolution d'alcali fixe : puis ayant devant moi dans deux verres de ces deux différens vins (2), je lui parlai ainsi.

(2) A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant, un petit appareil qui la précéde sert beaucoup à le rendre attentif.

On falsifie plusieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne sont. Ces falsifications trompent l'œil & le goût; mais elles sont nuisibles, & rendent la chose falsifiée pire, avec sa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

On falsifie sur-tout les boissons & surtout les vins, parce que la tromperie est plus difficile à connoître, & donne plus de profit au trompeur.

La falsification des vins verds ou aigres se fait avec de la litarge : la litarge est une préparation de plomb. Le plomb uni aux acides fait un sel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui est un poison pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin suspect, de savoir s'il est litargiré ou s'il ne l'est pas. Or voici comment je raisonne pour découvrir cela.

La liqueur du vin ne contient pas seulement de l'esprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire aussi.

L'acide a du rapport aux ſubſtances métalliques & s'unit avec elles par diſſolution pour former un ſel composé, tel par exemple que la rouille qui n'eſt qu'un fer diſſout par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, & tel auſſi que le verd-de-gris qui n'eſt qu'un cuivre diſſout par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux ſubſtances alcalines qu'aux ſubſtances métalliques, en ſorte que par l'intervention des premieres, dans les ſels composés dont je viens de vous parler, l'acide eſt forcé de lâcher le métal auquel il eſt uni, pour s'attacher à l'alcali.

Alors la ſubſtance métallique dégagée de l'acide qui la tenoit diſſoute, ſe précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins eſt litargiré, ſon acide tient la litarge en diſſolution. Que j'y verſe de la liqueur alcaline, elle forcera l'acide de quitter priſe pour s'unir à elle; le plomb n'étant plus tenu en diſſolution reparoitra, troublera la liqueur & ſe précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb (3) ni d'aucun métal dans le vin, l'alcali s'unira paisiblement (4) avec l'acide, le tout restera dissout, & il ne se fera aucune précipitation.

Ensuite je versai de ma liqueur alcaline successivement dans les deux verres: celui du vin de la maison resta clair & diaphane, l'autre en un moment fut trouble, & au bout d'une heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel & pur dont on peut boire, & voici le vin falsifié qui empoisonne. Cela se découvre par les mêmes connoissances dont

(3) Les vins qu'on vend en détail chez les marchands de vin de *Paris*, quoiqu'ils ne soient pas tous litargirés, sont rarement exempts de plomb; parce que les comptoirs de ces marchands sont garnis de ce métal, & que le vin qui se répand dans la mesure en passant & séjournant sur ce plomb en dissout toujours quelque partie. Il est étrange qu'un abus si manifeste & si dangereux soit souffert par la police. Mais il est vrai que les gens aisés ne buvant gueres de ces vins là sont peu sujets à en être empoisonnés.

(4) L'acide végétal est fort doux. Si c'étoit un acide minéral & qu'il fût moins étendu, l'union ne se feroit pas sans effervescence.

[redacted]

vous me demandiez l'utilité. Celui qui ſait bien comment ſe fait l'encre, ſait connoître auſſi les vins frelatés.

J'étois fort content de mon exemple, & cependant je m'apperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus beſoin d'un peu de tems pour ſentir que je n'avois fait qu'une ſottiſe. Car ſans parler de l'impoſſibilité qu'à douze ans un enfant pût ſuivre mon explication, l'utilité de cette expérience n'entroit pas dans ſon eſprit, parce qu'ayant goûté des deux vins & les trouvant bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falſification que je penſois lui avoir ſi bien expliqué ; ces autres mots *mal-ſain*, *poiſon*, n'avoient même aucun ſens pour lui, il étoit là-deſſus dans le cas de l'hiſtorien du Médecin Philippe ; c'eſt le cas de tous les enfans.

Les rapports des effets aux cauſes dont nous n'appercevons pas la liaiſon, les biens & les maux dont nous n'avons aucune idée, les beſoins que nous n'avons jamais ſentis ſont nuls pour nous ; il eſt impoſſible de nous intéreſſer par eux à

rien faire qui s'y rapporte. On voit à quinze ans le bonheur d'un homme sage, comme à trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un & l'autre, on sera peu de chose pour les acquérir, & quand même on les concevroit, on fera peu de chose encore si on ne les desire, si on ne les sent convenables à soi. Il est aisé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enseigner est utile; mais ce n'est rien de le convaincre si l'on ne sait le persuader. En vain la tranquille raison nous fait approuver ou blâmer, il n'y a que la passion qui nous fasse agir, & comment se passionner pour des intérêts qu'on n'a point encore?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puisse voir. Tandis que l'humanité lui est presque étrangere, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaissez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En songeant à ce qui lui peut être utile dans un autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès à présent l'utilité. Du reste jamais de comparaisons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de

concur-

[redacted]

concurrens, même à la course, aussitôt qu'il commence à raisonner : j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalousie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il fera l'année suivante : je lui dirai, vous êtes grandi de tant de lignes, voilà le fossé que vous sautiez, le fardeau que vous portiez ; voici la distance où vous lanciez un caillou, la carriere que vous parcouriez d'une haleine, &c. voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite ainsi sans le rendre jaloux de personne ; il voudra se surpasser, il le doit ; je ne vois nul inconvénient qu'il soit émule de lui-même.

Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. On dit qu'Hermès grava sur des colonnes les élémens des sciences, pour mettre ses découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles s'y seroient conservées par tradition. Des cerveaux bien pré-

parés sont les monumens où se gravent le plus surement les connoissances humaines.

N'y auroit-il point moyen de rapprocher tant de leçons éparses dans tant de livres, de les réunir sous un objet commun qui pût être facile à voir, intéressant à suivre, & qui pût servir de stimulant, même à cet âge ? Si l'on peut inventer une situation où tous les besoins naturels de l'homme se montrent d'une maniere sensible à l'esprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes besoins se développent successivement avec la même facilité, c'est par la peinture vive & naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à son imagination.

Philosophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en fraix ; cette situation est trouvée, elle est décrite, & sans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même ; du moins avec plus de vérité & de simplicité. Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un

[redacted]

qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Emile : seul il composera durant long-tems toute sa bibliotheque, & il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire. Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement, & tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre ? Est-ce Aristote, est-ce Pline, est-ce Buffon ? Non; c'est Robinson Crusoé.

Robinson Crusoé dans son Isle, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables & des instrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, & se procurant même une sorte de bien-être; voilà un objet intéressant pour tout âge, & qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Voilà comment nous réalisons l'Isle déserte qui me servoit d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en con-

viens, celui de l'homme social; vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Emile; mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés, & d'ordonner ses jugemens sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, & de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à sa propre utilité.

Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son Isle, & finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement & l'instruction d'Emile durant l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chevrés, de ses plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas; qu'il pense être Robinson lui-même; qu'il se voye habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le gro-

[redacted]

tesque équipage de la figure, au parasol près dont il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiete des mesures à prendre, si ceci ou cela venoit à lui manquer, qu'il examine la conduite de son héros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ses fautes, & qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas: car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établissement semblable; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connoit d'autre bonheur que le nécessaire & la liberté.

Quelle ressource que cette folie pour un homme habile, qui n'a sçu la faire naître qu'afin de la mettre à profit. L'enfant pressé de se faire un magasin pour son Isle, sera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enseigner. Il voudra savoir tout ce qui est utile, & ne voudra savoir que cela; vous n'aurez plus besoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reste, dépêchons nous de l'établir dans cette isle, tandis qu'il y borne sa félicité; car le jour approche

où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre ſeul; & où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche gueres, ne lui ſuffira pas long-tems.

La pratique des arts naturels, auxquels peut ſuffire un ſeul homme, mene à la recherche des arts d'induſtrie, & qui ont beſoin du concours de pluſieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des ſolitaires, par des ſauvages; mais les autres ne peuvent naître que dans la ſociété, & la rendent néceſſaire. Tant qu'on ne connoit que le beſoin phyſique, chaque homme ſe ſuffit à lui-même; l'introduction du ſuperflu rend indiſpenſable le partage & la diſtribution du travail; car bien qu'un homme travaillant ſeul ne gagne que la ſubſiſtance d'un homme, cent hommes travaillant de concert, gagneront de quoi en faire ſubſiſter deux cens. Sitôt donc qu'une partie des hommes ſe repoſe, il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent ſupplée au travail de ceux qui ne ſont rien.

Votre plus grand ſoin doit être d'écarter de l'eſprit de votre Eleve toutes les notions des relations ſociales qui ne ſont pas à ſa

[redacted]

portée ; mais quand l'enchaînement des connoiſſances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute ſon attention vers l'induſtrie & les arts méchaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'attelier en attelier, ne ſouffrez jamais qu'il voye aucun travail ſans mettre lui-même la main à l'œuvre; ni qu'il en ſorte ſans ſavoir parfaitement la raiſon de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a obſervé. Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui par-tout l'exemple ; pour le rendre maître, ſoyez par-tout apprentif; & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choſes, qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une eſtime publique attachée aux différens arts, en raiſon inverſe de leur utilité réelle. Cette eſtime ſe meſure directement ſur leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles ſont ceux qui gagnent le moins, parce que le nombre des ouvriers ſe propor-

tionne au besoin des hommes, & que le travail néceſſaire à tout le monde reſte forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans qu'on n'appelle pas artiſans, mais artiſtes, travaillant uniquement pour les oiſifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles; & comme le mérite de ces vains travaux n'eſt que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, & on les eſtime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur uſage; mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona niſi quibus populus inviderit* (5).

Que deviendront vos Eleves, ſi vous leur laiſſez adopter ce ſot préjugé, ſi vous le favoriſez vous-même, s'ils vous voyent, par exemple, entrer avec plus d'égards dans la boutique d'un orfévre que dans celle d'un ſerrurier? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts & de la véritable valeur des choſes, quand ils verront par-tout le prix de

(5) Petron.

[redacted]

fantaisie en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, & que plus la chose coûte, moins elle vaut ? Au premier moment que vous laisserez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reste de leur éducation; malgré vous ils seront élevés comme tout le monde; vous avez perdu quatorze ans de soins.

Emile songeant à meubler son Isle, aura d'autres manieres de voir. Robinson eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très-respectable, & l'autre un petit charlatan.

« Mon fils est fait pour vivre dans le
» monde; il ne vivra pas avec des sages,
» mais avec des foux; il faut donc qu'il
» connoisse leurs folies, puisque c'est par
» elles qu'ils veulent être conduits. La
» connoissance réelle des choses peut
» être bonne, mais celle des hommes &
» de leurs jugemens vaut encore mieux;
» car dans la société humaine le plus
» grand instrument de l'homme est
» l'homme, & le plus sage est celui qui

» se sert le mieux de cet instrument. A
» quoi bon donner aux enfans l'idée
» d'un ordre imaginaire tout contraire à
» celui qu'ils trouveront établi, & sur
» lequel il faudra qu'ils se reglent ?
» Donnez leur premierement des leçons
» pour être sages, & puis vous leur en
» donnerez pour juger en quoi les autres
» sont foux ».

Voilà les spécieuses maximes sur lesquelles la fausse prudence des peres travaille à rendre leurs enfans esclaves des préjugés dont ils les nourrissent, & jouets eux-mêmes de la tourbe insensée dont ils pensent faire l'instrument de leurs passions. Pour parvenir à connoître l'homme, que de choses il faut connoître avant lui! L'homme est la derniere étude du sage & vous prétendez en faire la premiere d'un enfant! Avant de l'instruire de nos sentimens, commencez par lui apprendre à les apprécier : est-ce connoître une folie que de la prendre pour la raison ? Pour être sage, il faut discerner ce qui ne l'est pas : comment votre enfant connoitra-t-il les hommes, s'il ne sait ni juger leurs

jugemens ni démêler leurs erreurs ? C'est un mal de savoir ce qu'ils pensent, quand on ignore si ce qu'ils pensent est vrai ou faux. Apprenez-lui donc premierement ce que sont les choses en elles-mêmes ; & vous lui apprendrez après ce qu'elles sont à nos yeux : c'est ainsi qu'il saura comparer l'opinion à la vérité, & s'élever au-dessus du vulgaire : car on ne connoit point les préjugés quand on les adopte, & l'on ne mene point le peuple quand on lui ressemble. Mais si vous commencez par l'instruire de l'opinion publique avant de lui apprendre à l'apprécier, assurez-vous que, quoique vous puissiez faire, elle deviendra la sienne, & que vous ne la détruirez plus. Je conclus que pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ses jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que jusqu'ici je n'ai point parlé des hommes à mon Eleve, il auroit eu trop de bon-sens pour m'entendre ; ses relations avec son espece ne lui sont pas encore assez sensibles pour qu'il puisse juger des autres par lui. Il ne

connoit d'être humain que lui ſeul, & même il eſt bien éloigné de ſe connoître : mais s'il porte peu de jugemens ſur ſa perſonne, au moins il n'en porte que de juſtes. Il ignore quelle eſt la place des autres; mais il ſent la ſienne & s'y tient. Au lieu des loix ſociales qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la néceſſité. Il n'eſt preſque encore qu'un être phyſique; continuons de le traiter comme tel.

C'eſt par leur rapport ſenſible avec ſon utilité, ſa ſureté, ſa conſervation, ſon bien-être, qu'il doit apprécier tous les corps de la Nature & tous les travaux des hommes. Ainſi le fer doit être à ſes yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, & le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc & tous les jouailliers de l'Europe; un pâtiſſier eſt ſurtout, à ſes yeux, un homme très-important, & il donneroit toute l'Académie des Sciences pour le moindre confiſeur de la rue des Lombards. Les or-

févres, les graveurs, les doreurs ne sont, à son avis, que des fainéans qui s'amusent à des jeux parfaitement inutiles; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du tems sans en être esclave; il en profite & n'en connoit pas le prix. Le calme des passions qui rend pour lui sa succession toujours égale, lui tient lieu d'instrument pour le mesurer au besoin (6). En lui supposant une montre, aussi-bien qu'en le faisant pleurer, je me donnois un Emile vulgaire, pour être utile & me faire entendre; car quant au véritable, un enfant si différent des autres ne serviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins naturel, & plus judicieux encore, par lequel on considere les arts selon les rapports de nécessité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus

(6) Le tems perd pour nous sa mesure, quand nos passions veulent régler son cours à leur gré. La montre du sage est l'égalité d'humeur & la paix de l'ame; il est toujours à son heure, & il la connoit toujours.

grand nombre d'autres. Cet ordre qui fournit d'importantes conſidérations ſur celui de la ſociété générale, eſt ſemblable au précédent & ſoumis au même renverſement dans l'eſtime des hommes; en ſorte que l'emploi des matieres premieres ſe fait dans des métiers ſans honneur, preſque ſans profit, & que plus elles changent de mains, plus la main d'œuvre augmente de prix & devient honorable. Je n'examine pas s'il eſt vrai que l'induſtrie ſoit plus grande & mérite plus de récompenſe dans les arts minucieux qui donnent la derniere forme à ces matieres, que dans le premier travail qui les convertit à l'uſage des hommes; mais je dis qu'en chaque choſe l'art dont l'uſage eſt le plus général & le plus indiſpenſable, eſt inconteſtablement celui qui mérite le plus d'eſtime, & que celui à qui moins d'autres arts ſont néceſſaires la mérite encore par-deſſus les plus ſubordonnés, parce qu'il eſt plus libre & plus près de l'indépendance. Voilà les véritables régles de l'appréciation des arts & de l'induſtrie; tout

[redacted]

le reste est arbitraire & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus respectable de tous les arts est l'agriculture : je mettrois la forge au second rang, la charpente au troisieme, & ainsi de suite. L'enfant qui n'aura point été séduit par les préjugés vulgaires en jugera précisément ainsi. Que de réflexions importantes notre Emile ne tirera-t-il point là-dessus de son Robinson ? Que pensera-t-il en voyant que les arts ne se perfectionnent qu'en se subdivisant, en multipliant à l'infini les instrumens des uns & des autres ? Il se dira ; tous ces gens là sont sottement ingénieux : on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras & leurs doigts ne leur servent à quelque chose, tant ils inventent d'instrumens pour s'en passer. Pour exercer un seul art ils sont asservis à mille autres, il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade & moi nous mettons notre génie dans notre adresse ; nous nous faisons des outils que nous puissions porter par-tout avec nous. Tous ces gens si fiers de leurs talens dans Pa-

ris ne sauroient rien dans notre isle, & seroient nos apprentifs à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps & l'adresse des mains de notre Eleve; mais considerez quelle direction nous donnons à ses curiosités enfantines; considerez le sens, l'esprit inventif, la prévoyance, considerez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout connoître, il voudra savoir la raison de tout: d'instrument en instrument il voudra toujours remonter au premier; il n'admettra rien par supposition; il refuseroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoissance antérieure qu'il n'auroit pas: s'il voit faire un ressort, il voudra savoir comment l'acier a été tiré de la mine; s'il voit assembler les pieces d'un coffre, il voudra savoir comment l'arbre a été coupé. S'il travaille lui-même, à chaque outil dont il se sert, il ne manquera pas de dire; si je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois-je pour en faire un semblable ou pour m'en passer?

Au

Au reste une erreur difficile à éviter dans les occupations pour lesquelles le maître se passionne, est de supposer toujours le même goût à l'enfant; gardez, quand l'amusement du travail vous emporte, que lui, cependant, ne s'ennuye sans vous l'oser témoigner. L'enfant doit être tout à la chose; mais vous devez être tout à l'enfant, l'observer, l'épier sans relâche & sans qu'il y paroisse, pressentir tous ses sentimens d'avance, & prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir; l'occuper enfin de maniere que non-seulement il se sente utile à la chose, mais qu'il s'y plaise à force de bien comprendre à quoi sert ce qu'il fait.

La société des arts consiste en échanges d'industrie, celle du commerce en échanges de choses, celle des banques en échanges de signes & d'argent; toutes ces idées se tiennent, & les notions élémentaires sont déjà prises; nous avons jetté les fondemens de tout cela dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reste maintenant qu'à généraliser ces mêmes idées, & les étendre à plus d'e-

xemples pour lui faire comprendre le jeu du trafic pris en lui-même, & rendu sensible par les détails d'Histoire naturelle qui regardent les productions particulieres à chaque pays, par les détails d'arts & de sciences qui regardent la navigation, enfin par le plus grand ou moindre embarras du transport selon l'éloignement des lieux, selon la situation des terres, des mers, des rivieres, &c.

Nulle société ne peut exister sans échange, nul échange sans mesure commune, & nulle mesure commune sans égalité. Ainsi toute société a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle, soit dans les hommes, soit dans les choses.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien différente de l'égalité naturelle, rend nécessaire le droit positif, c'est-à-dire le gouvernement & les loix. Les connoissances politiques d'un enfant doivent être nettes & bornées : il ne doit connoître du gouvernement en général que ce qui se rapporte au droit de propriété dont il a déjà quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choſes, a fait inventer la monnoie ; car la monnoie n'eſt qu'un terme de comparaiſon pour la valeur des choſes de différentes eſpeces, & en ce ſens la monnoie eſt le vrai lien de la ſociété ; mais tout peut être monnoie ; autrefois le bétail l'étoit, des coquillages le ſont encore chez pluſieurs peuples, le fer fut monnoie à Sparte, le cuir l'a été en Suede, l'or & l'argent le ſont parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à tranſporter, ont été généralement choiſis pour termes moyens de tous les échanges, & l'on a converti ces métaux en monnoie, pour épargner la meſure ou le poids à chaque échange : car la marque de la monnoie n'eſt qu'une atteſtation que la piéce ainſi marquée eſt d'un tel poids, & le Prince ſeul a droit de battre monnoie, attendu que lui ſeul a droit d'exiger que ſon témoignage faſſe autorité parmi tout un peuple.

L'uſage de cette invention ainſi expliquée ſe fait ſentir au plus ſtupide. Il eſt difficile de comparer immédiatement des

chofes de différentes natures, du drap, par exemple, avec du bled; mais quand on a trouvé une mefure commune, favoir la monnoie, il eft aifé au fabriquant & au laboureur de rapporter la valeur des chofes qu'ils veulent échanger à cette mefure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle fomme d'argent, & que telle quantité de bled vaille auffi la même fomme d'argent, il s'enfuit que le marchand recevant ce bled pour fon drap fait un échange équitable. Ainfi c'eft par la monnoie que les biens d'efpeces diverfes deviennent commenfurables, & peuvent fe comparer.

N'allez pas plus loin que cela, & n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette inftitution. En toute chofe il importe de bien expofer les ufages avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les fignes font négliger les chofes, comment de la monnoie font nées toutes les chimeres de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout, vous traiteriez ces enfans non-feu-

[redacted]

lement en philoſophes, mais en hommes ſages, & vous prétendriez leur faire entendre ce que peu de philoſophes mêmes ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéreſſants ne peut-on point tourner ainſi la curioſité d'un Eleve, ſans jamais quitter les rapports réels & matériels qui ſont à ſa portée ni ſouffrir qu'il s'éleve dans ſon eſprit une ſeule idée qu'il ne puiſſe pas concevoir ? L'art du maître eſt de ne laiſſer jamais appeſantir ſes obſervations ſur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher ſans ceſſe des grandes relations qu'il doit connoître un jour pour bien juger du bon & du mauvais ordre de la ſociété civile Il faut ſavoir aſſortir les entretiens dont on l'amuſe au tour d'eſprit qu'on lui a donné. Telle queſtion qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Emile pendant ſix mois.

Nous allons dîner dans une maiſon opulente ; nous trouvons les apprêts d'un feſtin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un ſer-

[illegible] Tout cet appareil [illegible] a quelque chose [illegible] porte a la tête quand on [illegible] Je pressens l'effet [illegible] sur mon jeune Eleve. Tan- [illegible] repas se prolonge, tandis que [illegible] services se succédent, tandis qu'au- [illegible] la table regnent mille propos [illegible], je m'approche de son oreille, [illegible] lui dis : par combien de mains [illegible] eriez-vous bien qu'ait passé tout [illegible] que vous voyez sur cette table, avant que d'y arriver ? Quelle foule d'idées s'éveille dans son cerveau par ce peu de mots ! A l'instant voilà toutes les vapeurs du délire abattues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiete. Tandis que les Philosophes égayés par le vin, peut-être par leurs voisines, radotent & font les enfans, le voilà lui philosophant tout seul dans son coin ; il m'interroge, je refuse de répondre, je le renvoie à un autre tems ; il s'impatiente, il oublie de manger & de boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à son aise. Quel objet pour sa curiosi-

[redacted]

té! quel texte pour son instruction! Avec un jugement sain que rien n'a pu corrompre, que pensera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été mises à contribution, que vingt millions de mains, peut-être, ont long-tems travaillé, qu'il en a coûté la vie, peut-être, à des milliers d'hommes, & tout cela pour lui présenter en pompe à midi ce qu'il va déposer le soir dans sa garde-robe?

Epiez avec soin les conclusions secrètes qu'il tire en son cœur de toutes ses observations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne le suppose, il peut être tenté de tourner ses réflexions dans un autre sens, & de se regarder comme un personnage important au monde, en voyant tant de soins concourir pour apprêter son dîner. Si vous pressentez ce raisonnement, vous pouvez aisément le prévenir avant qu'il le fasse, ou du moins en effacer aussi-tôt l'impression. Ne sachant encore s'approprier les choses que par une jouissance matérielle, il ne peut juger de leur convenance ou

disconvenance avec lui que par des rapports sensibles. La comparaison d'un dîner simple & rustique préparé par l'exercice, assaisonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec son festin si magnifique & si compassé, suffira pour lui faire sentir que tout l'appareil du festin, ne lui ayant donné aucun profit réel, & son estomac sortant tout aussi content de la table du paysan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeller véritablement sien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un Gouverneur pourra lui dire. Rappellez-vous bien ces deux repas, & décidez en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaisir; auquel avez-vous remarqué le plus de joie? auquel a-t-on mangé de plus grand appétit, bu plus gaiement, ri de meilleur cœur? lequel a duré le plus long-tems sans ennui, & sans avoir besoin d'être renouvellé par d'autres services? Cependant voyez la différence: ce pain bis que vous trouvez si bon, vient du bled recueilli par ce paysan;

[redacted]

ſon vin noir & groſſier, mais déſaltérant & ſain, eſt du crû de ſa vigne, le linge vient de ſon chanvre, filé l'hiver par ſa femme, par ſes filles, par ſa ſervante : nulles autres mains que celles de ſa famille n'ont fait les apprêts de ſa table ; le moulin le plus proche & le marché voiſin ſont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée & la main des hommes ſur l'autre table ? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance ? Qu'y avoit-il là qui fût fait pour vous ? Si vous euſſiez été le maître de la maiſon, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût reſté plus étranger encore ; car le ſoin d'étaler aux yeux des autres votre jouïſſance eût achevé de vous l'ôter : vous auriez eu la peine & eux le plaiſir.

Ce diſcours peut être fort beau, mais il ne vaut rien pour Emile dont il paſſe la portée, & à qui l'on ne dicte point ſes réflexions. Parlez-lui donc plus ſimple-

ment. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin; où dinerons-nous aujourd'hui ? autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table, & de ces parterres de fleurs de papier qu'on sert au dessert sur des miroirs ? parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette, & veulent que vous ayez dit ce que vous ne savez pas ? ou bien dans ce village à deux lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent si joyeusement, & nous donnent de si bonne crême ? Le choix d'Emile n'est pas douteux : car il n'est ni babillard ni vain; il ne peut souffrir la gêne, & tous nos ragoûts fins ne lui plaisent point; mais il est toujours prêt à courir en campagne, & il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crême, & les bonnes gens (7).

(7) Le goût que je suppose à mon éleve pour la campagne est un fruit naturel de son éducation. D'ailleurs n'ayant rien de cet air fat & requinqué qui plait tant aux femmes, il en est moins fêté que d'autres enfans; par conséquent il se plait moins avec elles & se gâte moins dans leur société dont il n'est pas encore en état de sentir le charme. Je me suis gardé de lui apprendre à leur bai-

Chemin faisant, la réflexion vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas perdent bien leurs peines, ou qu'ils ne songent gueres à nos plaisirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un sujet, seront mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'esprit, on saura bien les varier au besoin, le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, & cette étude tient aux occasions qu'on leur offre de se montrer. On n'imaginera pas que dans l'espace de trois ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puissions donner à l'enfant le plus heureusement né, une idée de tous les arts & de toutes les sciences naturelles, suffisante pour les apprendre un jour de lui-même; mais en faisant ainsi passer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connoître, nous le mettons dans

---

ser la main, à leur dire des fadeurs, pas même à leur marquer préférablement aux hommes les égards qui leur sont dûs : je me suis fait une inviolable loi de n'exiger rien de lui dont la raison ne fût à sa portée, & il n'y a point de bonne raison pour un enfant de traiter un sexe autrement que l'autre.

le cas de développer ſon goût, ſon talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte ſon génie, & de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour ſeconder la Nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoiſſances bornées, mais juſtes, eſt de les lui montrer par leurs liaiſons, par leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans ſon eſtime, & de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la place où doit être chaque partie ; celui qui voit bien une partie, & qui la connoit à fond, peut être un ſavant homme ; l'autre eſt un homme judicieux, & vous vous ſouvenez que ce que nous nous propoſons d'acquérir, eſt moins la ſcience que le jugement.

Quoi qu'il en ſoit, ma méthode eſt indépendante de mes exemples ; elle eſt fondée ſur la meſure des facultés de l'homme à ſes différens âges, & ſur le choix des occupations qui conviennent

[redacted]

à ses facultés. Je crois qu'on trouveroit aisément une autre méthode avec laquelle on paroitroit faire mieux ; mais si elle étoit moins appropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, je doute qu'elle eût le même succès.

En commençant cette seconde période, nous avons profité de la surabondance de nos forces sur nos besoins, pour nous porter hors de nous : nous nous sommes élancés dans les Cieux ; nous avons mesuré la terre ; nous avons recueilli les loix de la nature ; en un mot, nous avons parcouru l'Isle entiere ; maintenant nous revenons à nous ; nous nous rapprochons insensiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant, de n'en pas trouver encore en possession l'ennemi qui nous menace, & qui s'apprête à s'en emparer !

Que nous reste-t-il à faire après avoir observé tout ce qui nous environne ? D'en convertir à notre usage tout ce que nous pouvons nous approprier, & de tirer parti de notre curiosité pour l'avantage de notre bien-être. Jusqu'ici nous avons fait provision d'instrumens de

toute espece, sans savoir desquels nous aurions besoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils servir à d'autres; & peut-être, à notre tour, aurons-nous besoin des leurs. Ainsi nous trouverions tous notre compte à ces échanges; mais pour les faire il faut connoître nos besoins mutuels, il faut que chacun sache ce que d'autres ont à son usage, & ce qu'il peut leur offrir en retour. Supposons dix hommes, dont chacun a dix sortes de besoins. Il faut que chacun, pour son nécessaire, s'applique à dix sortes de travaux; mais vû la différence de génie & de talent, l'un réussira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverses choses, feront les mêmes & seront mal servis. Formons une société de ces dix hommes, & que chacun s'applique pour lui seul & pour les neuf autres, au genre d'occupation qui lui convient le mieux; chacun profitera des talens des autres comme si lui seul les avoit tous; chacun perfectionnera le sien par un continuel exercice, & il arri-

vera que tous les dix, parfaitement bien pourvus, auront encore du ſurabondant pour d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos inſtitutions. Il n'eſt pas de mon ſujet d'en examiner ici les conſéquences; c'eſt ce que j'ai fait dans un autre écrit (*).

Sur ce principe, un homme qui voudroit ſe regarder comme un être iſolé, ne tenant du tout à rien & ſe ſuffiſant à lui-même, ne pourroit être que miſérable. Il lui ſeroit même impoſſible de ſubſiſter; car trouvant la terre entiere couverte du tien & du mien, & n'ayant rien à lui que ſon corps, d'où tireroit-il ſon néceſſaire? En ſortant de l'état de nature, nous forçons nos ſemblables d'en ſortir auſſi; nul n'y peut demeurer malgré les autres, & ce ſeroit réellement en ſortir, que d'y vouloir reſter dans l'impoſſibilité d'y vivre. Car la premiere loi de la nature eſt le ſoin de ſe conſerver.

Ainſi ſe forment peu-à-peu dans l'eſprit d'un enfant, les idées des relations

(*) Diſcours ſur l'inégalité.

. . . . vant qu'il puiſſe être . . membre actif de la ſociété. . . it que pour avoir des inſtrumens . . . age, il lui en faut encore à l'u- . . des autres, par leſquels il puiſſe . . enir en échange les choſes qui lui ſont . . ſſaires, & qui ſont en leur pouvoir. Je l'amene aiſément à ſentir le beſoin de ces échanges, & à ſe mettre en état d'en profiter.

Monſeigneur, il faut que je vive; diſoit un malheureux auteur ſatyrique au Miniſtre qui lui reprochoit l'infamie de ce métier. *Je n'en vois pas la néceſſité,* lui repartit froidement l'homme en place. Cette réponſe excellente pour un Miniſtre, eût été barbare & fauſſe en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument auquel chacun donne plus ou moins de force, à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroit ſans réplique pour celui qui le fait, relativement à lui-même. Puiſque de toutes les averſions que nous donne la nature, la plus forte eſt celle de mourir, il s'enſuit que tout eſt permis par elle

à quiconque n'a nul autre moyen possible pour vivre. Les principes sur lesquels l'homme vertueux apprend à mépriser sa vie & à l'immoler à son devoir, sont bien loin de cette simplicité primitive. Heureux les peuples chez lesquels on peut être bon sans effort & juste sans vertu! S'il est quelque misérable Etat au monde, où chacun ne puisse pas vivre sans mal faire, & où les citoyens soient fripons par nécessité, ce n'est pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'est celui qui le force à le devenir.

Sitôt qu'Emile saura ce que c'est que la vie, mon premier soin sera de lui apprendre à la conserver. Jusqu'ici je n'ai point distingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les distinguerai gueres plus dans la suite, parce que l'homme est le même dans tous les états; que le riche n'a pas l'estomac plus grand que le pauvre, & ne digere pas mieux que lui; que le maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de son esclave; qu'un Grand n'est pas plus grand qu'un homme du peuple; & qu'enfin les besoins

naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être partout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre; & que s'il plait à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux, qui porte dans sa misere les préjugés de sa naissance? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, se souvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, se sent devenu le dernier des hommes? L'un a pour toute ressource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot : *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, & qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le Grand devient petit, le Riche devient pauvre, le Monarque devient sujet, les

coups du ſort ſont-ils ſi rares que vous puiſſiez compter d'en être exempt ? Nous approchons de l'état de criſe & du ſiecle des révolutions (8). Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caracteres ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, & la nature ne fait ni Princes, ni Riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc, dans la baſſeſſe, ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne ſait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce faſtueux imbécille qui ne ſait point uſer de lui-même, & ne met ſon être que dans ce qui eſt étranger à lui ? Heureux celui qui ſait quitter alors l'état qui le quitte, & reſter homme en dépit du ſort ! Qu'on loue

(8) Je tiens pour impoſſible, que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long-tems à durer ; toutes ont brillé, & tout Etat qui brille eſt ſur ſon déclin. J'ai de mon opinion des raiſons plus particulieres que cette maxime ; mais il n'eſt pas à propos de les dire, & chacun ne les voit que trop.

tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône ; moi je le méprise ; je vois qu'il n'existe que par sa couronne, & qu'il n'est rien du tout s'il n'est Roi : mais celui qui la perd & s'en passe, est alors au-dessus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que si peu d'hommes savent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui seul ; & quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul ; il est quelque chose. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuse, maître d'école à Corinthe, & le Roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir s'il ne regne pas ; que l'héritier du possesseur de trois Royaumes, jouet de quiconque ose insulter à sa misere, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des secours, & trouvant par-tout des affronts, faute de savoir faire autre chose

[redacted]

qu'un métier qui n'eſt plus en ſon pouvoir.

L'homme & le Citoyen, quel qu'il ſoit, n'a d'autre bien à mettre dans la ſociété que lui-même, tous ſes autres biens y ſont malgré lui; & quand un homme eſt riche, ou il ne jouit pas de ſa richeſſe, ou le public en jouit auſſi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il ſe prive; & dans le ſecond, il ne leur donne rien. Ainſi la dette ſociale lui reſte toute entiere, tant qu'il ne paye que de ſon bien. Mais mon pere, en le gagnant, a ſervi la ſociété... Soit; il a payé ſa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que ſi vous fuſſiez né ſans bien, puiſque vous êtes né favoriſé. Il n'eſt point juſte que ce qu'un homme a fait pour la ſociété, en décharge un autre de ce qu'il lui doit: car chacun ſe devant tout entier ne peut payer que pour lui, & nul pere ne peut tranſmettre à ſon fils le droit d'être inutile à ſes ſemblables: or c'eſt pourtant ce qu'il fait, ſelon vous, en lui tranſmettant ſes richeſſes,

qui ſont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oiſiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole; & un rentier que l'Etat paye pour ne rien faire, ne differe gueres, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des paſſans. Hors de la ſociété, l'homme iſolé ne devant rien à perſonne, a droit de vivre comme il lui plait : mais dans la ſociété, où il vit néceſſairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de ſon entretien; cela eſt ſans exception. Travailler eſt donc un devoir indiſpenſable à l'homme ſocial. Riche ou pauvre, puiſſant ou foible, tout citoyen oiſif eſt un fripon.

Or de toutes les occupations qui peuvent fournir la ſubſiſtance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de Nature eſt le travail des mains : de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune & des hommes eſt celle de l'artiſan. L'artiſan ne dépend que de ſon travail; il eſt auſſi libre que le laboureur eſt eſclave : car celui-ci tient ſon champ dont la récolte eſt à la diſ-

[redacted]

crétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voisin puissant, un procès lui peut enlever ce champ ; par ce champ on peut le vexer en mille manieres : mais partout où l'on veut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait ; il emporte ses bras & s'en va. Toutefois l'agriculture est le premier métier de l'homme ; c'est le plus honnête, le plus utile, & par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer. Je ne dis pas à Emile, apprends l'agriculture ; il la sait. Tous les travaux rustiques lui sont familiers ; c'est par eux qu'il a commencé ; c'est à eux qu'il revient sans cesse. Je lui dis donc, cultive l'héritage de tes peres ; mais si tu perds cet héritage, ou si tu n'en as point, que faire ? Apprends un métier.

Un métier à mon fils ! mon fils artisan ! Monsieur, y pensez-vous ? J'y pense mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un Lord, un Marquis, un Prince, & peut-être un jour moins que rien ; moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puisse perdre, un rang qui l'ho-

nore dans tous les tems; je veux l'élever à l'état d'homme, & quoique vous en puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue & l'esprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour savoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le méprisent. Vous ne serez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh! tant-pis, tant-pis pour vous! Mais n'importe, ne travaillez point par nécessité, travaillez par gloire. Abaissez-vous à l'état d'artisan pour être au-dessus du vôtre. Pour vous soumettre la fortune & les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle.

Souvenez-vous que ce n'est point un talent que je vous demande; c'est un métier, un vrai métier, un art purement méchanique, où les mains travaillent plus que la tête, & qui ne mene point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en passer. Dans des maisons fort au-

[redacted]

dessus du danger de manquer de pain, j'ai vu des peres pousser la prévoyance jusqu'à joindre au soin d'instruire leurs enfans celui de les pourvoir de connoissances, dont, à tout événement, ils puissent tirer parti pour vivre. Ces peres prévoyans croyent beaucoup faire : ils ne font rien; parce que les ressources qu'ils pensent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune au-dessus de laquelle ils les veulent mettre. En sorte qu'avec tous ces beaux talens, si celui qui les a, ne se trouve dans des circonstances favorables pour en faire usage, il périra de misere comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il est question de manége & d'intrigues, autant vaut les employer à se maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du sein de la misere, de quoi remonter à son premier état. Si vous cultivez des arts dont le succès tient à la réputation de l'artiste ; si vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous servira tout cela, quand justement dégoûté

du monde vous dédaignerez les moyens, ſans leſquels on n'y peut réuſſir? Vous avez étudié la politique & les intérêts des Princes : voilà qui va fort bien ; mais que ferez-vous de ces connoiſſances, ſi vous ne ſavez parvenir aux Miniſtres, aux femmes de la Cour, aux Chefs des bureaux, ſi vous n'avez le ſecret de leur plaire ; ſi tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient? Vous êtes architecte ou peintre : ſoit, mais il faut faire connoître votre talent. Penſez-vous aller de but en blanc expoſer un ouvrage au ſallon? Oh! qu'il n'en va pas ainſi! Il faut être de l'Académie ; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obſcure. Quittez-moi la regle & le pinceau, prenez un fiacre, & courez de porte en porte : c'eſt ainſi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez ſavoir que toutes ces illuſtres portes ont des Suiſſes ou des portiers qui n'entendent que par geſte, & dont les oreilles ſont dans leurs mains. Voulez-vous enſeigner ce que vous avez appris, & devenir

[redacted]

Maître de géographie, ou de mathématique, ou de langue, ou de musique, ou de dessin? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conséquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, & que si vous ne savez de métier que le vôtre, jamais vous ne serez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes ressources sont peu solides, & combien d'autres ressources vous sont nécessaires pour tirer parti de celles-là. Et puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abbaissement? Les revers, sans vous instruire, vous avilissent; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous éleverez-vous au-dessus des préjugés, arbitres de votre sort? Comment mépriserez-vous la bassesse & les vices dont vous avez besoin pour subsister? Vous ne dépendiez que des richesses, & maintenant vous dépendez des Riches; vous n'avez fait qu'empirer votre esclavage, & le surcharger de votre misere. Vous voilà pauvre sans être libre; c'est le pire état où l'homme puisse tomber.

Mais au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connoiſſances qui ſont faites pour nourrir l'ame & non le corps, ſi vous recourez au beſoin, à vos mains & à l'uſage que vous en ſavez faire, toutes les difficultés diſparoiſſent, tous les manéges deviennent inutiles; la reſſource eſt toujours prête au moment d'en uſer; la probité, l'honneur ne ſont plus un obſtacle à la vie; vous n'avez plus beſoin d'être lâche & menteur devant les Grands, ſouple & rampant devant les fripons, vil complaiſant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui eſt à peu près la même choſe quand on n'a rien : l'opinion des autres ne vous touche point; vous n'avez à faire votre cour à perſonne, point de ſot à flatter, point de ſuiſſe à fléchir, point de courtiſanne à payer, &, qui pis eſt, à encenſer. Que des coquins menent les grandes affaires; peu vous importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obſcure, d'être honnête homme & d'avoir du pain. Vous entrez dans la premiere boutique du métier que vous avez appris. Maître, j'ai

beſoin d'ouvrage ; compagnon, mettez-vous-là, travaillez. Avant que l'heure du dîner ſoit venue, vous avez gagné votre dîner : ſi vous êtes diligent & ſobre, avant que huit jours ſe paſſent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours : vous aurez vécu libre, ſain, vrai, laborieux, juſte : ce n'eſt pas perdre ſon tems que d'en gagner ainſi.

Je veux abſolument qu'Emile apprenne un métier. Un métier honnête, au moins, direz-vous. Que ſignifie ce mot ? Tout métier utile au public n'eſt-il pas honnête ? Je ne veux point qu'il ſoit brodeur, ni doreur, ni verniſſeur comme le gentilhomme de Locke ; je ne veux qu'il ſoit ni muſicien, ni comédien, ni faiſeur de livres *. A ces profeſſions près, & celles qui leur reſſemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra ; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il ſoit cordonnier

(*) Vous l'êtes bien, vous ; me dira-t-on. Je le fus pour mon malheur, je l'avoue ; & mes torts que je penſe avoir aſſez expiés ne ſont pas pour autrui des raiſons d'en avoir de ſemblables. Je n'écris pas pour excuſer mes fautes, mais pour empêcher mes lecteurs de les imiter.

que poëte; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les espions, les bourreaux sont des gens utiles. Il ne tient qu'au Gouvernement qu'ils ne le soient point : mais passons, j'avois tort; il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités d'ame odieuses, & incompatibles avec l'humanité. Ainsi revenant au premier mot, prenons un métier honnête : mais souvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté sans l'utilité.

Un célebre Auteur de ce siecle, dont les livres sont pleins de grands projets & de petites vues, avoit fait vœu, comme tous les prêtres de sa communion, de n'avoir point de femme en propre; mais se trouvant plus scrupuleux que les autres sur l'adultere, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies servantes, avec lesquelles il réparoit de son mieux l'outrage qu'il avoit fait à son espece, par ce téméraire engagement. Il regardoit comme un devoir du citoyen d'en

donner d'autres à la patrie, & du tribut qu'il lui payoit en ce genre, il peuploit la claſſe des artiſans. Sitôt que ces enfans étoient en âge, il leur faiſoit apprendre à tous un métier de leur goût, n'excluant que les profeſſions oiſeuſes, futiles ou ſujettes à la mode, telles, par exemple, que celle de perruquier, qui n'eſt jamais néceſſaire, & qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que la Nature ne ſe rebutera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'eſprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Emile; ou plutôt ce n'eſt pas à nous de faire ce choix, c'eſt à lui; car les maximes dont il eſt imbu, conſervant en lui le mépris naturel des choſes inutiles, jamais il ne voudra conſumer ſon tems en travaux de nulle valeur, & il ne connoit de valeur aux choſes, que celle de leur utilité réelle; il lui faut un métier qui pût ſervir à Robinſon dans ſon Iſle.

En faiſant paſſer en revue devant un enfant les productions de la Nature &

de l'art; en irritant ſa curioſité, en le ſuivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ſes goûts, ſes inclinations, ſes penchans, & de voir briller la premiere étincelle de ſon génie, s'il en a quelqu'un qui ſoit bien décidé. Mais une erreur commune & dont il faut vous préſerver, c'eſt d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occaſion, & de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art, l'eſprit imitatif commun à l'homme & au ſinge, & qui porte machinalement l'un & l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, ſans trop ſavoir à quoi cela eſt bon. Le monde eſt plein d'artiſans & ſur-tout d'artiſtes, qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent, & dans lequel on les a pouſſés dès leur bas âge, ſoit déterminé par d'autres convenances, ſoit trompé par un zele apparent qui les eût portés de même, vers tout autre art, s'ils l'avoient vu pratiquer auſſi-tôt. Tel entend un tambour & ſe croit Général; tel voit bâtir & veut être architecte. Chacun eſt tenté du

métier

[redacted]

métier qu'il voit faire, quand il le croit estimé.

J'ai connu un laquais, qui, voyant peindre & dessiner son maître, se mit dans la tête d'être peintre & dessinateur. Dès l'instant qu'il eut formé cette résolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau, qu'il ne quittera de sa vie. Sans leçons & sans regles il se mit à dessiner tout ce qui lui tomboit sous la main. Il passa trois ans entiers collé sur ses barbouillages, sans que jamais rien pût l'en arracher que son service, & sans jamais se rebuter du peu de progrès que de médiocres dispositions lui laissoient faire. Je l'ai vu durant six mois d'un été très-ardent, dans une petite anti-chambre au midi, où l'on suffoquoit au passage, assis, ou plutôt cloué tout le jour sur sa chaise, devant un globe, dessiner ce globe, le redessiner, commencer & recommencer sans cesse avec une invincible obstination, jusqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde-bosse assez bien pour être content de son travail. Enfin, favorisé

de son maître & guidé par un artiste; il est parvenu au point de quitter la livrée, & de vivre de son pinceau. Jusqu'à certain terme la persévérance supplée au talent; il a atteint ce terme, & ne le passera jamais. La constance & l'émulation de cet honnête garçon sont louables. Il se fera toujours estimer par son assiduité, par sa fidélité, par ses mœurs; mais il ne peindra jamais que des dessus de porte. Qui est-ce qui n'eût pas été trompé par son zele, & ne l'eût pas pris pour un vrai talent? Il y a bien de la différence entre se plaire à un travail, & y être propre. Il faut des observations plus fines qu'on ne pense, pour s'assurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ses desirs que ses dispositions; & qu'on juge toujours par les premiers, faute de savoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'observer les enfans. Cet art seroit très-important à connoître: les peres & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

de ne se gagne qu'avec le tems. Auquel des métiers, dont le choix nous reste à faire, donnera-t-il donc assez de tems pour s'y rendre diligent ? Ce n'est plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à son sexe, & au jeune homme un métier qui convienne à son âge. Toute profession sédentaire & casaniere, qui efféminé & ramollit le corps, ne lui plait ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aspira de lui-même à être tailleur; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes, le sexe pour lequel il n'est pas fait (9). L'aiguille & l'épée ne sauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois Souverain, je ne permettrois la couture, & les métiers à l'aiguille, qu'aux femmes, & aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En supposant les eunuqnes nécessaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en

(9) Il n'y avoit point de tailleurs parmi les anciens: les habits des hommes se faisoient dans la maison par les femmes.

[redacted]

faire exprès. Que ne se contentent-ils de ceux qu'a fait la nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur, ils en auroient de reste pour le besoin. Tout homme foible, délicat, craintif, est condamné par elle à la vie sédentaire; il est fait pour vivre avec les femmes, ou à leur maniere. Qu'il exerce quelqu'un des métiers qui leur sont propres, à la bonne heure; & s'il faut absolument de vrais eunuques, qu'on réduise à cet état les hommes qui déshonorent leur sexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la Nature: corrigez cette erreur de maniere ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon Eleve les métiers mal-sains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers périlleux. Ils exercent à la fois la force & le courage; ils sont propres aux hommes seuls, les femmes n'y prétendent point: comment n'ont-ils pas honte d'empiéter sur ceux qu'elles font?

Luctantur pauca, comedunt colliphia paucæ.
Vos lanam trahitis, calathisque peracta refertis
Vellera ..... (10)

En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques ; & l'on ne peut rien imaginer de plus triſte que le coup-d'œil des rues de ce pays là, pour ceux qui ſont accoutumés à celles de France & d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux Dames des rubans, des pompons, du rezeau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de groſſes mains, faites pour ſouffler la forge & frapper ſur l'enclume. Je me diſois ; dans ce pays les femmes devroient, par repréſailles, lever des boutiques de fourbiſſeurs & d'armuriers. Eh ! que chacun faſſe & vende les armes de ſon ſexe. Pour les connoître, il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache & la ſcie, à équarrir une poutre, à monter ſur un

(10) Juven. Sat. II.

comble, à poser le faîte, à l'affermir de jambes-de-force & d'entraits ; puis crie à ta sœur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te disoit de travailler à son point-croisé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je le sens ; mais je me laisse quelquefois entraîner à la force des conséquences. Si quelque homme que ce soit a honte de travailler en public, armé d'une doloire & ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un esclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, sitôt qu'on se rira des honnêtes gens. Toutefois cédons au préjugé des peres tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'est pas nécessaire d'exercer toutes les professions utiles pour les honorer toutes ; il suffit de n'en estimer aucune au-dessous de soi. Quand on a le choix, & que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne consulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les professions de même rang ? Les travaux des métaux sont utiles, & même les plus uti-

les de tous. Cependant, à moins qu'une raiſon particuliere ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un ſerrurier, un forgeron; je n'aimerois pas à lui voir, dans ſa forge, la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers ſe faſſent; mais qui peut choiſir, doit avoir égard à la propreté; car il n'y a point là d'opinion: ſur ce point les ſens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces ſtupides profeſſions, dont les ouvriers, ſans induſtrie & preſque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail. Les tiſſerands, les faiſeurs de bas, les ſcieurs de pierre, à quoi ſert d'employer à ces métiers des hommes de ſens? c'eſt une machine qui en mene une autre.

Tout bien conſidéré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon Eleve, eſt celui de menuiſier. Il eſt propre, il eſt utile, il peut s'exercer dans la maiſon; il tient ſuffiſamment le corps en haleine; il exige, dans l'ou-

[redacted]

vrier de l'adresse & de l'industrie, & dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance & le goût ne sont pas exclus.

Que si par hazard le génie de votre Eleve étoit décidément tourné vers les sciences spéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ses inclinations; qu'il apprît, par exemple, à faire des instrumens de mathématiques, des lunettes, des télescopes, &c.

Quand Emile apprendra son métier, je veux l'apprendre avec lui; car je suis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons ensemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentissage, & nous ne prétendrons point être traités en Messieurs, mais en vrais apprentifs, qui ne le sont pas pour rire: pourquoi ne le serions-nous pas tout de bon? Le Czar Pierre étoit charpentier au chantier, & tambour dans ses propres troupes: pensez-vous que ce Prince ne vous valût pas par la naissance ou par le mérite? Vous comprenez

que ce n'eſt point à Emile que je dis cela ; c'eſt à vous, qui que vous puiſſiez être.

Malheureuſement nous ne pouvons paſſer tout notre tems à l'établi. Nous ne ſommes pas ſeulement apprentifs ouvriers, nous ſommes apprentifs hommes ; & l'apprentiſſage de ce dernier métier eſt plus pénible & plus long que l'autre. Comment ferons-nous donc ? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour comme on prend un maître à danſer ? Non, nous ne ſerions pas des apprentifs, mais des diſciples ; & notre ambition n'eſt pas tant d'apprendre la menuiſerie, que de nous élever à l'état de menuiſier. Je ſuis donc d'avis que nous aillions toutes les ſemaines une ou deux fois, au moins, paſſer la journée entiere chez le maître, que nous nous levions à ſon heure, que nous ſoyons à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à ſa table, que nous travaillions ſous ſes ordres ; & qu'après avoir eu l'honneur de ſouper avec ſa famille, nous retournions, ſi nous voulons, coucher

[redacted]

dans nos lits durs. Voilà comment on apprend plusieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au travail des mains, sans négliger l'autre apprentissage.

Soyons simples en faisant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos soins pour la combattre. S'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'est s'y soumettre. On dit que par un ancien usage de la Maison Ottomane, le Grand-Seigneur est obligé de travailler de ses mains, & chacun sait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chef-d'œuvres. Il distribue donc magnifiquement ces chef-d'œuvres aux Grands de la Porte; & l'ouvrage est payé selon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'est pas cette prétendue vexation; car, au contraire, elle est un bien. En forçant les Grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le Prince est d'autant moins obligé de piller le peuple directement. C'est un soulagement nécessaire au despotisme, & sans lequel cet horrible Gouvernement ne sauroit subsister.

Le vrai mal d'un pareil uſage, eſt l'idée qu'il donne à ce pauvre homme de ſon mérite. Comme le Roi Midas, il voit changer en or tout ce qu'il touche, mais il n'apperçoit pas quelles oreilles cela fait pouſſer. Pour en conſerver de courtes à notre Emile, préſervons ſes mains de ce riche talent ; que ce qu'il fait ne tire pas ſon prix de l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne ſouffrons jamais qu'on juge du ſien qu'en le comparant à celui des bons maîtres. Que ſon travail ſoit priſé par le travail même, & non parce qu'il eſt de lui. Dites de ce qui eſt bien fait, *voilà qui eſt bien fait;* mais n'ajoutez point, *qui eſt-ce qui a fait cela ?* S'il dit lui-même d'un air fier & content de lui, *c'eſt moi qui l'ai fait;* ajoutez froidement; *vous ou un autre, il n'importe; c'eſt toujours un travail bien fait.*

Bonne mere, préſerve-toi ſur-tout des menſonges qu'on te prépare. Si ton fils ſait beaucoup de choſes, défie-toi de tout ce qu'il ſait : s'il a le malheur d'être élevé dans Paris & d'être riche, il eſt perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles ar-

[redacted]

tistes, il aura tous leurs talens; mais loin d'eux, il n'en aura plus. A Paris le riche fait tout; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale est pleine d'amateurs & sur-tout d'amatrices qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ses couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes, il y en peut avoir davantage; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. En général on acquiert un nom dans les arts comme dans la robe, on devient artiste & juge des artistes comme on devient Docteur en droit & Magistrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il est beau de savoir un métier, vos enfans le sauroient bientôt sans l'apprendre : ils passeroient maîtres comme les Conseillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Emile; point d'apparence & toujours de la réalité. Qu'on ne dise pas qu'il sait; mais qu'il apprenne en silence. Qu'il fasse toujours son chef-d'œuvre, & que jamais il ne passe maître; qu'il ne se montre pas ouvrier par son titre, mais par son travail.

Si jusqu'ici je me suis fait entendre; on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains, je donne insensiblement à mon Eleve le goût de la réflexion & de la méditation, pour balancer en lui la paresse qui résulteroit de son indifférence pour les jugemens des hommes, & du calme de ses passions. Il faut qu'il travaille en paysan, & qu'il pense en philosophe, pour n'être pas aussi fainéant qu'un sauvage. Le grand secret de l'éducation est de faire que les exercices du corps & ceux de l'esprit servent toujours de délassement les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper sur les instructions qui demandent un esprit plus mûr. Emile ne sera pas long-tems ouvrier, sans ressentir par lui-même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'apperçue. Sur les maximes que je lui donne & qui sont à sa portée il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi seul, en se voyant si près de l'état des pauvres, il voudra savoir pourquoi j'en suis si loin. Il me fera peut-être,

[redacted]

au dépourvu des queſtions ſcabreuſes. *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, & je le vois. Un riche doit auſſi ſon travail à la ſociété, puiſqu'il eſt homme. Mais vous, que faites-vous donc pour elle?* Que diroit à cela un beau gouverneur? Je l'ignore. Il ſeroit peut-être aſſez ſot pour parler à l'enfant des ſoins qu'il lui rend. Quant à moi, l'attelier me tire d'affaire. *Voilà, cher Emile, une excellente queſtion. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ferez pour vous-même une réponſe dont vous ſoyez content. En attendant j'aurai ſoin de rendre à vous & aux pauvres ce que j'ai de trop, & de faire une table ou un banc par ſemaine, afin de n'être pas tout-à-fait inutile à tout.*

Nous voici revenus à nous-mêmes. Voilà notre enfant prêt à ceſſer de l'être, rentré dans ſon individu. Le voilà ſentant plus que jamais la néceſſité qui l'attache aux choſes. Après avoir commencé par exercer ſon corps & ſes ſens, nous avons exercé ſon eſprit & ſon jugement. Enfin nous avons réuni l'uſage de ſes membres à celui de ſes facultés. Nous

avons fait un être agissant & pensant; il ne nous reste plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant & sensible, c'est-à-dire de perfectionner la raison par le sentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choses, jettons les yeux sur celui d'où nous sortons, & voyons le plus exactement qu'il est possible jusqu'où nous sommes parvenus.

Notre Eleve n'avoit d'abord que des sensations, maintenant il a des idées; il ne faisoit que sentir, maintenant il juge. Car de la comparaison de plusieurs sensations successives ou simultanées, & du jugement qu'on en porte, nait une sorte de sensation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La maniere de former les idées est ce qui donne un caractere à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels, est un esprit solide; celui qui se contente des rapports apparens, est un esprit superficiel : celui qui voit les rapports tels qu'ils sont, est un esprit juste; celui qui les apprécie mal, est un esprit

eſprit faux : celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence, eſt un fou; celui qui ne compare point, eſt un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, eſt ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'eſprit, &c.

Les idées ſimples ne ſont que des ſenſations comparées. Il y a des jugemens dans les ſimples ſenſations auſſi bien que dans les ſenſations complexes que j'appelle idées ſimples. Dans la ſenſation, le jugement eſt purement paſſif, il affirme qu'on ſent ce qu'on ſent. Dans la perception ou idée, le jugement eſt actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le ſens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle eſt grande. Jamais la Nature ne nous trompe; c'eſt toujours nous qui nous trompons.

Je vois ſervir à un enfant de huit ans d'un fromage glacé. Il porte la cuillier à ſa bouche, ſans ſavoir ce que c'eſt, & ſaiſi du froid, s'écrie : *Ah! cela me brûle!* Il éprouve une ſenſation très-vive; il n'en

connoit point de plus vive que la chaleur du feu, & il croit sentir celle-là. Cependant il s'abuse, le saisissement du froid le blesse, mais il ne le brûle pas, & ces deux sensations ne sont pas semblables, puisque ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre ne les confondent point. Ce n'est donc pas la sensation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en est de même de celui qui voit, pour la premiere fois, un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde, au cœur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiede une main très-chaude ou très-froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croisés une petite boule, &c. S'il se contente de dire ce qu'il apperçoit, ce qu'il sent, son jugement étant purement passif, il est impossible qu'il se trompe; mais quand il juge de la chose par l'apparence, il est actif, il compare, il établit par induction des rapports qu'il n'apperçoit pas, alors il se trompe ou peut se tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a besoin de l'expérience.

Montrez de nuit à votre Eleve des nuages passans entre la lune & lui, il croira que c'est la lune qui passe en sens contraire, & que les nuages sont arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets se mouvoir préférablement aux grands, & que les nuages lui semblent plus grands que la lune dont il ne peut estimer l'éloignement. Lorsque dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe dans l'erreur contraire, & croit voir courir la terre, parce que ne se sentant point en mouvement il regarde le bateau, la mer ou la riviere, & tout son horizon, comme un tout immobile dont le rivage qu'il voit courir ne lui semble qu'une partie.

La premiere fois qu'un enfant voit un bâton à moitié plongé dans l'eau, il voit un bâton brisé, la sensation est vraie; & elle ne laisseroit pas de l'être, quand même nous ne saurions point la raison de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit: un

bâton brisé, & il dit vrai; car il est très-sûr qu'il a la sensation d'un bâton brisé. Mais quand, trompé par son jugement, il va plus loin, & qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton brisé, il affirme encore que ce qu'il voit est en effet un bâton brisé, alors il dit faux: pourquoi cela? Parce qu'alors il devient actif, & qu'il ne juge plus par inspection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne sent pas, savoir que le jugement qu'il reçoit par un sens seroit confirmé par un autre.

Puisque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il est clair que si nous n'avions jamais besoin de juger, nous n'aurions nul besoin d'apprendre; nous ne serions jamais dans le cas de nous tromper; nous serions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre savoir. Qui est-ce qui nie que les savans ne sachent mille choses vraies que les ignorans ne sauront jamais? Les savans sont-ils pour cela plus près de la vérité? Tout au contraire; ils s'en éloignent en avançant; parce

que la vanité de juger faifant encore plus de progrès que les lumieres, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il eft de la derniere évidence que les Compagnies favantes de l'Europe ne font que des écoles publiques de menfonges; & très-furement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des Sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Puifque plus les hommes favent, plus ils fe trompent; le feul moyen d'éviter l'erreur eft l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuferez jamais. C'eft la leçon de la Nature auffi-bien que de la raifon. Hors les rapports immédiats en très-petit nombre & très-fenfibles que les chofes ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifférence pour tout le refte. Un Sauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine, & tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe?* eft le mot le plus familier à l'ignorant, & le plus convenable au fage.

Mais malheureusement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous sommes dépendans de tout ; & notre curiosité s'étend nécessairement avec nos besoins. Voilà pourquoi j'en donne une très-grande au Philosophe & n'en donne point au Sauvage. Celui-ci n'a besoin de personne ; l'autre a besoin de tout le monde , & sur - tout d'admirateurs.

On me dira que je sors de la Nature; je n'en crois rien. Elle choisit ses instrumens & les regle , non sur l'opinion , mais sur le besoin. Or les besoins changent selon la situation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de Nature & l'homme naturel vivant dans l'état de société. Emile n'est pas un sauvage à reléguer dans les déserts ; c'est un sauvage fait pour habiter les villes. Il faut qu'il sache y trouver son nécessaire , tirer parti de leurs habitans , & vivre , sinon comme eux , du moins avec eux.

Puisqu'au milieu de tant de rapports

[redacted]

nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à bien juger.

La meilleure maniere d'apprendre à bien juger, est celle qui tend le plus à simplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en passer sans tomber dans l'erreur. D'où il suit qu'après avoir long-tems vérifié les rapports des sens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque sens par lui-même, sans avoir besoin de recourir à un autre sens; alors chaque sensation deviendra pour nous une idée, cette idée sera toujours conforme à la vérité. Telle est la sorte d'acquis dont j'ai tâché de remplir ce troisieme âge de la vie humaine.

Cette maniere de procéder exige une patience & une circonspection dont peu de maîtres sont capables, & sans laquelle jamais le disciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorsque celui-ci s'abuse sur l'apparence du bâton brisé, pour lui montrer son erreur vous vous pressez de tirer le bâton hors de

l'eau, vous le détromperez peut-être; mais que lui apprendrez-vous? Rien que ce qu'il auroit bientôt appris de lui-même. Oh que ce n'eſt pas là ce qu'il faut faire! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la vérité. Pour mieux l'inſtruire, il ne faut pas le détromper ſitôt. Prenons Emile & moi pour exemple.

Premierement, à la ſeconde des deux queſtions ſuppoſées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'eſt ſurement, dira-t-il, un bâton briſé. Je doute fort qu'Emile me faſſe la même réponſe. Ne voyant point la néceſſité d'être ſavant ni de le paroître, il n'eſt jamais preſſé de juger; il ne juge que ſur l'évidence, & il eſt bien éloigné de la trouver dans cette occaſion, lui qui ſait combien nos jugemens ſur les apparences ſont ſujets à l'illuſion, ne fût-ce que dans la perſpective.

D'ailleurs, comme il ſait par expé-

[redacted]

rience que mes questions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'apperçoit pas d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand soin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponse qu'il n'en soit content lui-même ; & il est difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de savoir la vérité des choses ; mais seulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous serions bien plus confus de nous payer d'une raison qui n'est pas bonne, que de n'en point trouver du tout. *Je ne sais*, est un mot qui nous va si bien à tous deux, & que nous répetons si souvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais soit que cette étourderie lui échappe, ou qu'il l'évite par notre commode *je ne sais*, ma replique est la même ; voyons, examinons.

Ce bâton qui trempe à moitié dans l'eau est fixé dans une situation perpendiculaire. Pour savoir s'il est brisé, comme il le paroit, que de choses n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau, ou avant d'y porter la main ?

1°. D'abord nous tournons tout autour du bâton, & nous voyons que la brisure tourne comme nous. C'est donc notre œil seul qui la change, & les regards ne remuent pas les corps.

2°. Nous regardons bien à plomb sur le bout du bâton qui est hors de l'eau, alors le bâton n'est plus courbe, le bout voisin de notre œil nous cache exactement l'autre bout (*). Notre œil a-t-il redressé le bâton ?

3°. Nous agitons la surface de l'eau; nous voyons le bâton se plier en plusieurs pieces, se mouvoir en zigzag, & suivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau suffit-il pour briser, amollir & fondre ainsi le bâton ?

4°. Nous faisons écouler l'eau, & nous voyons le bâton se redresser peu-à-peu à mesure que l'eau baisse. N'en voilà-t-il pas

(*) J'ai depuis trouvé le contraire par une expérience plus exacte. La réfraction agit circulairement, & le bâton paroit plus gros par le bout qui est dans l'eau que par l'autre; mais cela ne change rien à la force du raisonnement, & la conséquence n'en est pas moins juste.

[redacted]

plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait & trouver la réfraction ? Il n'est donc pas vrai que la vue nous trompe puisque nous n'avons besoin que d'elle seule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Supposons l'enfant assez stupide pour ne pas sentir le résultat de ces expériences; c'est alors qu'il faut appeller le toucher au secours de la vue. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laissez-le dans sa situation; & que l'enfant y passe la main d'un bout à l'autre, il ne sentira point d'angle : le bâton n'est donc pas brisé.

Vous me direz qu'il n'y a pas seulement ici des jugemens; mais des raisonnemens en forme. Il est vrai; mais ne voyez-vous pas que sitôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un raisonnement. La conscience de toute sensation est une proposition, un jugement. Donc sitôt que l'on compare une sensation à une autre, on raisonne. L'art de juger & l'art de raisonner, sont exactement le même.

Emile ne saura jamais la dioptrique,

ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point disséqué d'insectes ; il n'aura point compté les taches du soleil ; il ne saura ce que c'est qu'un microscope & un télescope. Vos doctes Eleves se moqueront de son ignorance. Ils n'auront pas tort ; car avant de se servir de ces instrumens, j'entends qu'il les invente, & vous vous doutez bien que cela ne viendra pas sitôt.

Voilà l'esprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre deux doigts croisés, & qu'il croye sentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder, qu'auparavant il ne soit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclaircissemens suffiront, je pense, pour marquer nettement le progrès qu'a fait jusqu'ici l'esprit de mon Eleve, & la route par laquelle il a suivi ce progrès. Mais vous êtes effrayés, peut-être, de la quantité de choses que j'ai fait passer devant lui. Vous craignez que je n'accable son esprit sous ces multitudes de connoissances. C'est tout le contraire ;

[redacted]

je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les ſavoir. Je lui montre la route de la ſcience aiſée, à la vérité; mais longue, immenſe, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnoiſſe l'entrée; mais je ne lui permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui-même, il uſe de ſa raiſon & non de celle d'autrui; car pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continuel il doit réſulter une vigueur d'eſprit, ſemblable à celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage, eſt qu'on n'avance qu'à proportion de ſes forces. L'eſprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choſes avant de les dépoſer dans la mémoire, ce qu'il en tire enſuite eſt à lui. Au lieu qu'en ſurchargeant la mémoire à ſon inſçu, on s'expoſe à n'en jamais rien tirer qui lui ſoit propre.

Emile a peu de connoiſſances, mais celles qu'il a ſont véritablement ſiennes; il ne ſait rien à demi. Dans le petit nombre des choſes qu'il ſait, & qu'il ſait bien, la plus importante eſt, qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut ſavoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes ſavent & qu'il ne ſaura de ſa vie, & une infinité d'autres, qu'aucun homme ne ſaura jamais. Il a un eſprit univerſel, non par les lumieres, mais par la faculté d'en acquérir; un eſprit ouvert, intelligent, prêt à tout, &, comme dit Montagne, ſinon inſtruit, du moins inſtruiſable. Il me ſuffit qu'il ſache trouver l'*à quoi bon*, ſur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi*, ſur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'eſt point de lui donner la ſcience, mais de lui apprendre à l'acquérir au beſoin, de la lui faire eſtimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire aimer la vérité par-deſſus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'eſt point forcé de rétrograder.

Emile n'a que des connoiſſances naturelles & purement phyſiques. Il ne ſait pas même le nom de l'Hiſtoire, ni ce que c'eſt que métaphyſique & morale. Il connoit les rapports eſſentiels de l'homme aux choſes, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il ſait peu généraliſer d'idées, peu faire d'abſtractions. Il voit des qualités communes à certains corps ſans raiſonner ſur ces qualités en elles-mêmes. Il connoit l'étendue abſtraite à l'aide des figures de la géométrie, il connoit la quantité abſtraite à l'aide des ſignes de l'algébre. Ces figures & ces ſignes ſont les ſupports de ces abſtractions, ſur leſquels ſes ſens ſe repoſent. Il ne cherche point à connoître les choſes par leur nature, mais ſeulement par les relations qui l'intéreſſent. Il n'eſtime ce qui lui eſt étranger que par rapport à lui ; mais cette eſtimation eſt exacte & ſûre. La fantaiſie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui eſt plus utile, & ne ſe départant jamais de cette maniere d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Emile est laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination nullement allumée ne lui grossit jamais les dangers ; il est sensible à peu de maux, & il sait souffrir avec constance, parce qu'il n'a point appris à disputer contre la destinée. A l'égard de la mort, il ne sait pas encore bien ce que c'est ; mais accoutumé à subir sans résistance a loi de la nécessité, quand il faudra mourir, il mourra sans gémir & sans se débattre ; c'est tout ce que la Nature permet dans ce moment abhorré de tous. Vivre libre & peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot, Emile a de la vertu tout ce qui se rapporte à lui-même. Pour avoir aussi les vertus sociales, il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent, il lui manque uniquement des lumieres que son esprit est tout prêt à recevoir.

Il se considere sans égard aux autres, & trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il n'exige rien de personne, &

[redacted]

& ne croit rien devoir à perſonne. Il eſt ſeul dans la ſociété humaine, il ne compte que ſur lui ſeul. Il a droit auſſi plus qu'un autre de compter ſur lui-même, car il eſt tout ce qu'on peut être à ſon âge. Il n'a point d'erreurs ou n'a que celles qui nous ſont inévitables; il n'a point de vices ou n'a que ceux dont nul homme ne peut ſe garantir. Il a le corps ſain, les membres agiles, l'eſprit juſte & ſans préjugés, le cœur libre & ſans paſſions. L'amour-propre, la premiere & la plus naturelle de toutes, y eſt encore à peine exalté. Sans troubler le repos de perſonne, il a vécu content, heureux & libre autant que la Nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainſi parvenu à ſa quinzieme année ait perdu les précédentes?

Fin du Livre troiſieme.

toujours trop courte, quand cet eſpace eſt mal rempli.

Nous naiſſons, pour ainſi dire, en deux fois : l'une pour exiſter, & l'autre pour vivre ; l'une pour l'eſpece, l'autre pour le ſexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort, ſans doute ; mais l'analogie extérieure eſt pour eux. Juſqu'à l'âge nubile, les enfans des deux ſexes n'ont rien d'apparent qui les diſtingue ; même viſage, même figure, même teint, même voix, tout eſt égal : les filles ſont des enfans, les garçons ſont des enfans ; le même nom ſuffit à des êtres ſi ſemblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du ſexe gardent cette conformité toute leur vie ; ils ſont toujours de grands enfans : & les femmes ne perdant point cette même conformité, ſemblent, à bien des égards, ne jamais être autre choſe.

Mais l'homme en général n'eſt pas fait pour reſter toujours dans l'enfance. Il en ſort au tems preſcrit par la Nature, & ce moment de criſe, bien qu'aſſez court, a de longues influences.

[redacted]

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

LIVRE QUATRIEME.

QUE nous passons rapidement sur cette terre ! le premier quart de la vie est écoulé, avant qu'on en connoisse l'usage ; le dernier quart s'écoule encore, après qu'on a cessé d'en jouir. D'abord nous ne savons point vivre : bientôt nous ne le pouvons plus ; &, dans l'intervalle qui sépare ces deux extrêmités inutiles, les trois quarts du tems qui nous reste sont consumés par le sommeil, par le travail, par la douleur, par la contrainte, par les peines de toute espèce. La vie est courte, moins par le peu de tems qu'elle dure, que parce que, de ce peu de tems, nous n'en avons presque point pour la goûter. L'instant de la mort a beau être éloigné de celui de la naissance, la vie est

ſent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à ſavoir les baiſſer & rougir; il devient ſenſible, avant de ſavoir ce qu'il ſent; il eſt inquiet ſans raiſon de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laiſſer du tems encore; mais ſi ſa vivacité ſe rend trop impatiente, ſi ſon emportement ſe change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un inſtant à l'autre; s'il verſe des pleurs ſans ſujet, ſi, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, ſon pouls s'éleve & ſon œil s'enflamme, ſi la main d'une femme ſe poſant ſur la ſienne le fait friſſonner, s'il ſe trouble ou s'intimide auprès d'elle; Ulyſſe, ô ſage Ulyſſe! prends garde à toi; les outres que tu fermois avec tant de ſoin ſont ouvertes; les vents ſont déjà déchaînés; ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout eſt perdu.

C'eſt ici la ſeconde naiſſance dont j'ai parlé; c'eſt ici que l'homme nait véritablement à la vie, & que rien d'humain n'eſt étranger à lui. Juſqu'ici nos ſoins n'ont été que des jeux d'enfant, ils ne prennent qu'à préſent une véritable importance. Cette époque, où finiſſent les

éducations ordinaires, eſt proprement celle où la nôtre doit commencer : mais pour bien expoſer ce nouveau plan, reprenons de plus haut l'état des choſes qui s'y rapportent.

Nos paſſions ſont les principaux inſtrumens de notre conſervation ; c'eſt donc une entrepriſe auſſi vaine que ridicule de vouloir les détruire ; c'eſt controller la Nature, c'eſt réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu diſoit à l'homme d'anéantir les paſſions qu'il lui donne, Dieu voudroit & ne voudroit pas, il ſe contrediroit lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre inſenſé, rien de pareil n'eſt écrit dans le cœur humain ; & ce que Dieu veut qu'un homme faſſe, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de ſon cœur.

Or je trouverois celui qui voudroit empêcher les paſſions de naître, preſqu'auſſi fou que celui qui voudroit les anéantir ; & ceux qui croiroient que tel a été mon projet juſqu'ici, m'auroient ſurement fort mal entendu.

Mais raiſonneroit-on bien, ſi, de ce

Emile a peu de connoiſſances, mais celles qu'il a ſont véritablement ſiennes; il ne ſait rien à demi. Dans le petit nombre des choſes qu'il ſait, & qu'il ſait bien, la plus importante eſt, qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut ſavoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes ſavent & qu'il ne ſaura de ſa vie, & une infinité d'autres, qu'aucun homme ne ſaura jamais. Il a un eſprit univerſel, non par les lumieres, mais par la faculté d'en acquérir; un eſprit ouvert, intelligent, prêt à tout, &, comme dit Montagne, ſinon inſtruit, du moins inſtruiſable. Il me ſuffit qu'il ſache trouver l'*à quoi bon*, ſur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi*, ſur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'eſt point de lui donner la ſcience, mais de lui apprendre à l'acquérir au beſoin, de la lui faire eſtimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire aimer la vérité par-deſſus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'eſt force de rétrograder.

éducations ordinaires, eſt proprement celle où la nôtre doit commencer : mais pour bien expoſer ce nouveau plan, reprenons de plus haut l'état des choſes qui s'y rapportent.

Nos paſſions ſont les principaux inſtrumens de notre conſervation; c'eſt donc une entrepriſe auſſi vaine que ridicule de vouloir les détruire; c'eſt controller la Nature, c'eſt réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu diſoit à l'homme d'anéantir les paſſions qu'il lui donne, Dieu voudroit & ne voudroit pas, il ſe contrediroit lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre inſenſé, rien de pareil n'eſt écrit dans le cœur humain; & ce que Dieu veut qu'un homme faſſe, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de ſon cœur.

Or je trouverois celui qui voudroit empêcher les paſſions de naître, preſqu'auſſi fou que celui qui voudroit les anéantir; & ceux qui croiroient que tel a été mon projet juſqu'ici, m'auroient ſurement fort mal entendu.

Mais raiſonneroit-on bien, ſi, de ce

qu'il est dans la nature de l'homme d'avoir des passions, on alloit conclure que toutes les passions que nous sentons en nous, & que nous voyons dans les autres, sont naturelles ? Leur source est naturelle, il est vrai ; mais mille ruisseaux étrangers l'ont grossie ; c'est un grand fleuve qui s'accroît sans cesse, & dans lequel on trouveroit à peine quelques gouttes de ses premieres eaux. Nos passions naturelles sont très-bornées ; elles sont les instrumens de notre liberté, elles tendent à nous conserver. Toutes celles qui nous subjuguent & nous détruisent, nous viennent d'ailleurs ; la Nature ne nous les donne pas, nous nous les approprions à son préjudice.

La source de nos passions, l'origine & le principe de toutes les autres, la seule qui nait avec l'homme & ne le quitte jamais tant qu'il vit, est l'amour de soi : passion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne sont, en un sens, que des modifications. En ce sens toutes, si l'on veut, sont naturelles. Mais la plu-

part de ces modifications ont des causes étrangeres, sans lesquelles elles n'auroient jamais lieu; & ces mêmes modifications, loin de nous être avantageuses, nous sont nuisibles; elles changent le premier objet, & vont contre leur principe: c'est alors que l'homme se trouve hors de la Nature, & se met en contradiction avec soi.

L'amour de soi-même est toujours bon & toujours conforme à l'ordre. Chacun étant chargé spécialement de sa propre conservation, le premier & le plus important de ses soins, est, & doit être, d'y veiller sans cesse; & comment y veilleroit-il ainsi, s'il n'y prenoit le plus grand intérêt?

Il faut donc que nous nous aimions pour nous conserver; il faut que nous nous aimions plus que toute chose; & par une suite immédiate du même sentiment, nous aimons ce qui nous conserve. Tout enfant s'attache à sa nourrice: Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. D'abord cet attachement est purement machinal. Ce qui

favorise le bien-être d'un individu l'attire, ce qui lui nuit le repousse; ce n'est là qu'un instinct aveugle. Ce qui transforme cet instinct en sentiment, l'attachement en amour, l'aversion en haine, c'est l'intention manifestée de nous nuire ou de nous être utile. On ne se passionne pas pour les êtres insensibles qui ne suivent que l'impulsion qu'on leur donne; mais ceux dont on attend du bien ou du mal par leur disposition intérieure, par leur volonté, ceux que nous voyons agir librement pour ou contre, nous inspirent des sentimens semblables à ceux qu'ils nous montrent. Ce qui nous sert, on le cherche; mais ce qui nous veut servir, on l'aime: ce qui nous nuit, on le fuit; mais ce qui nous veut nuire, on le hait.

Le premier sentiment d'un enfant est de s'aimer lui-même; & le second, qui dérive du premier, est d'aimer ceux qui l'approchent; car dans l'état de foiblesse où il est, il ne connoit personne que par l'assistance & les soins qu'il reçoit. D'abord l'attachement qu'il a pour sa nour-

[redacted]

rice & sa gouvernante n'est qu'habitude. Il les cherche parce qu'il a besoin d'elles, & qu'il se trouve bien de les avoir; c'est plutôt connoissance que bienveillance. Il lui faut beaucoup de tems pour comprendre que non-seulement elles lui sont utiles, mais qu'elles veulent l'être; & c'est alors qu'il commence à les aimer.

Un enfant est donc naturellement enclin à la bienveillance, parce qu'il voit que tout ce qui l'approche est porté à l'assister, & qu'il prend de cette observation l'habitude d'un sentiment favorable à son espece; mais à mesure qu'il étend ses relations, ses besoins, ses dépendances actives ou passives, le sentiment de ses rapports à autrui s'éveille, & produit celui des devoirs & des préférences. Alors l'enfant devient impérieux, jaloux, trompeur, vindicatif. Si on le plie à l'obéissance; ne voyant point l'utilité de ce qu'on lui commande, il l'attribue au caprice, à l'intention de le tourmenter, & il se mutine. Si on lui obéit à lui-même; aussi-tôt que quelque chose lui résiste, il y voit une rébellion, une intention de lui résister,

il bat la chaiſe ou la table pour avoir déſobéi. L'amour de ſoi, qui ne regarde que nous, eſt content quand nos vrais beſoins ſont ſatisfaits; mais l'amour-propre, qui ſe compare, n'eſt jamais content & ne ſauroit l'être; parce que ce ſentiment, en nous préférant aux autres, exige auſſi que les autres nous préferent à eux; ce qui eſt impoſſible. Voilà comment les paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'amour de ſoi, & comment les paſſions haineuſes & iraſcibles naiſſent de l'amour-propre. Ainſi ce qui rend l'homme eſſentiellement bon, eſt d'avoir peu de beſoins & de peu ſe comparer aux autres; ce qui le rend eſſentiellement méchant, eſt d'avoir beaucoup de beſoins & de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe, il eſt aiſé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les paſſions des enfans & des hommes. Il eſt vrai que ne pouvant vivre toujours ſeuls, ils vivront difficilement toujours bons: cette difficulté même augmentera néceſſairement avec leurs relations; &

c'est en ceci, sur-tout, que les dangers de la société nous rendent l'art & les soins plus indispensables, pour prévenir dans le cœur humain, la dépravation qui nait de ses nouveaux besoins.

L'étude convenable à l'homme est celle de ses rapports. Tant qu'il ne se connoit que par son être physique, il doit s'étudier par ses rapports avec les choses; c'est l'emploi de son enfance: quand il commence à sentir son être moral, il doit s'étudier par ses rapports avec les hommes; c'est l'emploi de sa vie entiere, à commencer au point où nous voilà parvenus.

Sitôt que l'homme a besoin d'une compagne, il n'est plus un être isolé, son cœur n'est plus seul. Toutes ses relations avec son espece, toutes les affections de son ame naissent avec celle-là. Sa premiere passion fait bien-tôt fermenter les autres.

Le penchant de l'instinct est indéterminé. Un sexe est attiré vers l'autre, voilà le mouvement de la Nature. Le choix, les préférences, l'attachement personnel sont

l'ouvrage des lumieres, des préjugés, de l'habitude : il faut du tems & des connoissances pour nous rendre capables d'amour; on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfere qu'après avoir comparé. Ces jugemens se font sans qu'on s'en apperçoive, mais ils n'en sont pas moins réels. Le véritable amour, quoi qu'on en dise, sera toujours honoré des hommes; car, bien que ses emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le sent des qualités odieuses & même qu'il en produise, il en suppose pourtant toujours d'estimables sans lesquelles on seroit hors d'état de le sentir. Ce choix qu'on met en opposition avec la raison nous vient d'elle; on a fait l'Amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme seroit également bonne, & la premiere venue seroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la Nature, il est la regle & le frein de ses penchans : c'est par lui, qu'excepté

l'objet aimé, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre.

La préférence qu'on accorde, on veut l'obtenir; l'amour doit être réciproque. Pour être aimé, il faut ſe rendre aimable; pour être préféré, il faut ſe rendre plus aimable qu'un autre, plus aimable que tout autre, au moins, aux yeux de l'objet aimé. De-là les premiers regards ſur ſes ſemblables; de-là les premieres comparaiſons avec eux; de-là l'émulation, les rivalités, la jalouſie. Un cœur plein d'un ſentiment qui déborde, aime à s'épancher; du beſoin d'une maitreſſe nait bientôt celui d'un ami; celui qui ſent combien il eſt doux d'être aimé, voudroit l'être de tout le monde, & tous ne ſauroient vouloir de préférence, qu'il n'y ait beaucoup de mécontens. Avec l'amour & l'amitié naiſſent les diſſenſions, l'inimitié, la haine. Du ſein de tant de paſſions diverſes je vois l'opinion s'élever un trône inébranlable, & les ſtupides mortels aſſervis à ſon empire, ne fonder leur propre exiſtence que ſur les jugemens d'autrui.

Etendez ces idées, & vous verrez d'où vient à notre amour-propre la forme que nous lui croyons naturelle; & comment l'amour de ſoi, ceſſant d'être un ſentiment abſolu, devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites; &, dans toutes, ſe nourrit ſans ceſſe aux dépens du prochain. L'eſpece de ces paſſions, n'ayant point ſon germe dans le cœur des enfans, n'y peut naître d'elle-même; c'eſt nous ſeuls qui l'y portons, & jamais elles n'y prennent racine que par notre faute; mais il n'en eſt plus ainſi du cœur du jeune homme; quoi que nous puiſſions faire, elles y naîtront malgré nous. Il eſt donc tems de changer de méthode.

Commençons par quelques réflexions importantes ſur l'état critique dont il s'agit ici. Le paſſage de l'enfance à la puberté n'eſt pas tellement déterminé par la Nature qu'il ne varie dans les individus ſelon les tempéramens, & dans les peuples ſelon les climats. Tout le monde ſait les diſtinctions obſervées ſur ce point entre les pays chauds & les pays froids, & chacun voit que les tempéramens ardens ſont formés plutôt

plutôt que les autres; mais on peut ſe tromper ſur les cauſes, & ſouvent attribuer au phyſique ce qu'il faut imputer au moral; c'eſt un des abus les plus fréquens de la Philoſophie de notre ſiecle. Les inſtructions de la Nature ſont tardives & lentes, celles des hommes ſont preſque toujours prématurées. Dans le premier cas, les ſens éveillent l'imagination; dans le ſecond, l'imagination éveille les ſens; elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'eſpece même à la longue. Une obſervation plus générale & plus ſûre que celle de l'effet des climats, eſt que la puberté & la puiſſance du ſexe eſt toujours plus hâtive chez les peuples inſtruits & policés, que chez les peuples ignorans & barbares (12). Les

---

(12) *Dans les Villes*, dit M. de Buffon, *& chez les gens aiſés, les enfans accoutumés à des nourritures abondantes & ſucculentes arrivent plutôt à cet état; à la campagne & dans le pauvre peuple, les enfans ſont plus tardifs, parce qu'ils ſont mal & trop peu nourris; il leur faut deux ou trois années de plus.* Hiſt. Nat. T. IV. p. 238. J'admets l'obſervation, mais non l'explication, puiſque dans les pays où le villageois ſe nourrit très-bien & mange beau-

enfans ont une ſagacité ſinguliere pour démêler à travers toutes les ſingeries de la décence, les mauvaiſes mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du myſtere qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, ſont autant d'aiguillons à leur curioſité. A la maniere dont on s'y prend, il eſt clair que ce qu'on feint de leur cacher n'eſt que pour le leur apprendre, & c'eſt, de toutes les inſtructions qu'on leur donne, celle qui leur profite le mieux.

Conſultez l'expérience, vous compren-

coup, comme dans le Valais, & même en certains cantons montueux de l'Italie comme le Frioul, l'âge de puberté dans les deux ſexes eſt également plus tardif qu'au ſein des Villes, où pour ſatisfaire la vanité, l'on met ſouvent dans le manger une extrême parſimonie, & où la plupart ſont, comme dit le proverbe, *habit de velours & ventre de ſon.* On eſt étonné dans des montagnes de voir de grands garçons forts comme des hommes avoir encore la voix aiguë & le menton ſans barbe, & de grandes filles, d'ailleurs très-formées, n'avoir aucun ſigne périodiqne de leur ſexe. Différence qui me paroit venir uniquement de ce que dans la ſimplicité de leurs mœurs, leur imagination plus long-tems paiſible & calme fait plus tard fermenter leur ſang, & rend leur tempérament moins précoce.



drez à quel point cette méthode inſenſée accélere l'ouvrage de la Nature & ruine le tempérament. C'eſt ici l'une des principales cauſes qui font dégénérer les races dans les Villes. Les jeunes gens, épuiſés de bonne heure, reſtent petits, foibles, mal-faits, vieilliſſent au lieu de grandir; comme la vigne à qui l'on fait porter du fruit au printems, languit & meurt avant l'automne.

Il faut avoir vécu chez des peuples groſſiers & ſimples pour connoître juſqu'à quel âge, une heureuſe ignorance y peut prolonger l'innocence des enfans. C'eſt un ſpectacle à la fois touchant & riſible d'y voir les deux ſexes, livrés à la ſécurité de leurs cœurs, prolonger dans la fleur de l'âge & de la beauté les jeux naïfs de l'enfance, & montrer par leur familiarité même la pureté de leurs plaiſirs. Quand enfin cette aimable Jeuneſſe vient à ſe marier, les deux époux ſe donnant mutuellement les prémices de leur perſonne, en ſont plus chers l'un à l'autre; des multitudes d'enfans ſains & robuſtes deviennent le gage d'une union

que rien n'altere, & le fruit de la ſageſſe de leurs premiers ans.

Si l'âge où l'homme acquiert la conſcience de ſon ſexe, differe autant par l'effet de l'éducation que par l'action de la Nature, il ſuit de-là qu'on peut accélerer & retarder cet âge ſelon la maniere dont on élevera les enfans ; & ſi le corps gagne ou perd de la conſiſtance à meſure qu'on retarde ou qu'on accélere ce progrès, il ſuit auſſi que, plus on s'applique à le retarder, plus un jeune homme acquiert de vigueur & de force. Je ne parle encore que des effets purement phyſiques ; on verra bientôt qu'ils ne ſe bornent pas là.

De ces réflexions je tire la ſolution de cette queſtion ſi ſouvent agitée, s'il convient d'éclairer les enfans de bonne heure ſur les objets de leur curioſité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modeſtes erreurs ? Je penſe qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre. Premierement, cette curioſité ne leur vient point ſans qu'on y ait donné lieu. Il faut donc faire en ſorte qu'ils ne l'aient pas. En



ſecond lieu, des queſtions qu'on n'eſt pas forcé de réſoudre, n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait : il vaut mieux lui impoſer ſilence que de lui répondre en mentant. Il ſera peu ſurpris de cette loi, ſi l'on a pris ſoin de l'y aſſervir dans les choſes indifférentes. Enfin ſi l'on prend le parti de répondre, que ce ſoit avec la plus grande ſimplicité, ſans myſtere, ſans embarras, ſans ſourire. Il y a beaucoup moins de danger à ſatisfaire la curioſité de l'enfant qu'à l'exciter.

Que vos réponſes ſoient toujours graves, courtes, décidées, & ſans jamais paroître héſiter. Je n'ai pas beſoin d'ajouter qu'elles doivent être vraies. On ne peut apprendre aux enfans le danger de mentir aux hommes, ſans ſentir, de la part des hommes, le danger plus grand de mentir aux enfans. Un ſeul menſonge avéré du maître à l'Eleve, ruineroit à jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance abſolue ſur certaines matieres, eſt, peut-être, ce qui conviendroit le mieux aux enfans : mais qu'ils apprennent de bonne-heure ce qu'il eſt

impoſſible de leur cacher toujours. Il faut, ou que leur curioſité ne s'éveille en aucune maniere, ou qu'elle ſoit ſatiſfaite avant l'âge où elle n'eſt plus ſans danger. Votre conduite avec votre Eleve dépend beaucoup, en ceci, de ſa ſituation particuliere, des ſociétés qui l'environnent, des circonſtances où l'on prévoit qu'il pourra ſe trouver, &c. Il importe ici de ne rien donner au hazard, & ſi vous n'êtes pas ſûr de lui faire ignorer juſqu'à ſeize ans la différence des ſexes, ayez ſoin qu'il l'apprenne avant dix.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré, ni qu'on faſſe de longs détours, dont ils s'apperçoivent, pour éviter de donner aux choſes leur véritable nom. Les bonnes mœurs, en ces matieres, ont toujours beaucoup de ſimplicité; mais des imaginations ſouillées par le vice rendent l'oreille délicate, & forcent de rafiner ſans ceſſe ſur les expreſſions. Les termes groſſiers ſont ſans conſéquence; ce ſont les idées laſcives qu'il faut écarter.



Quoique la pudeur soit naturelle à l'espece humaine, naturellement les enfans n'en ont point. La pudeur ne nait qu'avec la connoissance du mal : & comment les enfans qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoissance, auroient-ils le sentiment qui en est l'effet ? Leur donner des leçons de pudeur & d'honnêteté, c'est leur apprendre qu'il y a des choses honteuses & déshonnêtes ; c'est leur donner un desir secret de connoître ces choses là. Tôt ou tard ils en viennent à bout, & la premiere étincelle qui touche à l'imagination, accélere à coup sûr l'embrasement des sens. Quiconque rougit est déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.

Les enfans n'ont pas les mêmes desirs que les hommes ; mais sujets, comme eux, à la mal-propreté qui blesse les sens, ils peuvent de ce seul assujettissement recevoir les mêmes leçons de bienséance. Suivez l'esprit de la Nature, qui, plaçant dans les mêmes lieux les organes des plaisirs secrets, & ceux des besoins dégoûtans, nous inspire les mêmes

soins à différens âges, tantôt par une idée & tantôt par une autre; à l'homme par la modestie, à l'enfant par la propreté.

Je ne vois qu'un bon moyen de conserver aux enfans leur innocence; c'est que tous ceux qui les entourent la respectent & l'aiment. Sans cela, toute la retenue dont on tâche d'user avec eux se dément tôt ou tard; un sourire, un clin-d'œil, un geste échappé, leur disent tout ce qu'on cherche à leur taire; il leur suffit pour l'apprendre, de voir qu'on le leur a voulu cacher. La délicatesse de tours & d'expressions dont se servent entre eux les gens polis, supposant des lumieres que les enfans ne doivent point avoir, est tout-à-fait déplacée avec eux; mais quand on honore vraiment leur simplicité, l'on apprend aisément, en leur parlant, celle des termes qui leur conviennent. Il y a une certaine naïveté de langage qui sied & qui plait à l'innocence: voilà le vrai ton qui détourne un enfant d'une dangereuse curiosité. En lui parlant simplement de tout,

on ne lui laiſſe pas ſoupçonner qu'il reſte rien de plus à lui dire. En joignant aux mots groſſiers les idées déplaiſantes qui leur conviennent, on étouffe le premier feu de l'imagination : on ne lui défend pas de prononcer ces mots & d'avoir ces idées ; mais on lui donne, ſans qu'il y ſonge, de la répugnance à les rappeller ; & combien d'embarras cette liberté naïve ne ſauve-t-elle point à ceux qui, la tirant de leur propre cœur, diſent toujours ce qu'il faut dire, & le diſent toujours comme ils l'ont ſenti ?

Comment ſe font les enfans ? Queſtion embarraſſante qui vient aſſez naturellement aux enfans, & dont la réponſe indiſcrete ou prudente décide quelquefois de leurs mœurs & de leur ſanté pour toute leur vie. La maniere la plus courte qu'une mere imagine pour s'en débarraſſer ſans tromper ſon fils, eſt de lui impoſer ſilence : cela ſeroit bon, ſi on l'y eût accoutumé de longue main dans des qurſtions indifférentes, & qu'il ne ſoupçonnât pas du myſtere à ce nouveau ton. Mais rarement elle s'en tient là. *C'eſt le ſecret des gens*

mariés, lui dira-t-elle; *de petits garçons ne doivent point être si curieux.* Voilà qui est fort bien pour tirer d'embarras la mere; mais qu'elle sache que, piqué de cet air de mépris, le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le secret des gens mariés, & qu'il ne tardera pas de l'apprendre.

Qu'on me permette de rapporter une réponse bien différente que j'ai entendu faire à la même question, & qni me frappa d'autant plus, qu'elle partoit d'une femme aussi modeste dans ses discours que dans ses manieres, mais qui savoit au besoin fouler aux pieds, pour le bien de son fils & pour la vertu, la fausse crainte du blâme & les vains propos des plaisans. Il n'y avoit pas long-tems que l'enfant avoit jetté par les urines une petite pierre qui lui avoit déchiré l'uretre; mais le mal passé étoit oublié. *Maman*, dit le petit étourdi, *comment se font les enfans? Mon fils*, répond la mere sans hésiter, *les femmes les pissent avec des douleurs qui leur coûtent quelquefois la vie.* Que les foux rient, que les sots soient scandalisés; mais que les sages cher-

[redacted]

chent si jamais ils trouveront une réponse plus judicieuse, & qui aille mieux à ses fins.

D'abord l'idée d'un besoin naturel, & connu de l'enfant, détourne celle d'une opération mystérieuse. Les idées accessoires de la douleur & de la mort couvrent celle-là d'un voile de tristesse, qui amortit l'imagination & réprime la curiosité : tout porte l'esprit sur les suites de l'accouchement, & non pas sur ses causes. Les infirmités de la nature humaine, des objets dégoûtans, des images de souffrance, voilà les éclaircissemens où mene cette réponse, si la répugnance qu'elle inspire permet à l'enfant de les demander. Par où l'inquiétude des desirs aura-t-elle occasion de naître dans des entretiens ainsi dirigés ? & cependant vous voyez que la vérité n'a point été altérée, & qu'on n'a point eu besoin d'abuser son Eleve au lieu de l'instruire.

Vos enfans lisent ; ils prennent dans leurs lectures des connoissances qu'ils n'auroient pas s'ils n'avoient point lû. S'ils étudient, l'imagination s'allume & s'ai-

guiſe dans le ſilence du cabinet. S'ils vivent dans le monde, ils entendent un jargon bizarre, ils voyent des exemples dont ils ſont frappés; on leur a ſi bien perſuadé qu'ils étoient hommes, que dans tout ce que font les hommes en leur préſence, ils cherchent auſſi-tôt comment cela peut leur convenir; il faut bien que les actions d'autrui leur ſervent de modele, quand les jugemens d'autrui leur ſervent de loi. Des domeſtiques qu'on fait dépendre d'eux, par conſéquent intereſſés à leur plaire, leur font leur cour aux dépens des bonnes moeurs; des gouvernantes rieuſes leur tiennent à quatre ans des propos, que la plus effrontée n'oſeroit leur tenir à quinze. Bientôt elles oublient ce qu'elles ont dit; mais ils n'oublient pas ce qu'ils ont entendu. Les entretiens poliſſons préparent les mœurs libertines; le laquais fripon rend l'enfant débauché, & le ſecret de l'un ſert de garant à celui de l'autre.

L'enfant élevé ſelon ſon âge eſt ſeul. Il ne connoit d'attachemens que ceux de l'habitude; il aime ſa ſœur comme ſa montre, & ſon ami comme ſon chien.

Il ne se sent d'aucun sexe, d'aucune espece ; l'homme & la femme lui sont également étrangers ; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils font ni de ce qu'ils disent ; il ne le voit ni ne l'entend, ou n'y fait nulle attention ; leurs discours ne l'intéressent pas plus que leurs exemples : tout cela n'est point fait pour lui. Ce n'est pas une erreur artificieuse qu'on lui donne par cette méthode, c'est l'ignorance de la Nature. Le tems vient où la même Nature prend soin d'éclairer son Eleve ; & c'est alors seulement qu'elle l'a mis en état de profiter sans risque des leçons qu'elle lui donne. Voilà le principe : le détail des regles n'est pas de mon sujet & les moyens que je propose en vue d'autres objets, servent encore d'exemple pour celui-ci.

Voulez-vous mettre l'ordre & la regle dans les passions naissantes ? étendez l'espace durant lequel elles se développent, afin qu'elles aient le tems de s'arranger à mesure qu'elles naissent. Alors ce n'est pas l'homme qui les ordonne, c'est la

Nature elle-même ; votre ſoin n'eſt que de la laiſſer arranger ſon travail. Si votre Eleve étoit ſeul, vous n'auriez rien à faire ; mais tout ce qui l'environne, enflamme ſon imagination. Le torrent des préjugés l'entraîne ; pour le retenir il faut le pouſſer en ſens contraire. Il faut que le ſentiment enchaîne l'imagination, & que la raiſon faſſe taire l'opinion des hommes. La ſource de toutes les paſſions eſt la ſenſibilité ; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui ſent ſes rapports, doit être affecté quand ces rapports s'alterent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à ſa nature. Ce ſont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les paſſions de tous les êtres bornés, même des Anges, s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connuſſent la nature de tous les êtres, pour ſavoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici donc le ſommaire de toute la ſageſſe humaine dans l'uſage des paſſions. 1°. Sentir les vrais rapports de l'hom-

[redacted]

me, tant dans l'espece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame selon ces rapports.

Mais l'homme est-il maître d'ordonner ses affections selon tels ou tels rapport ? sans doute, s'il est maître de diriger son imagination sur tel ou tel objet, ou de lui donner telle ou telle habitude. D'ailleurs il s'agit moins ici de ce qu'un homme peut faire sur lui-même, que de ce que nous pouvons faire sur notre Eleve, par le choix des circonstances où nous le plaçons. Exposer les moyens propres à le maintenir dans l'ordre de la nature, c'est dire assez comment il en peut sortir.

Tant que sa sensibilité reste bornée à son individu, il n'y a rien de moral dans ses actions ; ce n'est que quand elle commence à s'étendre hors de lui, qu'il prend d'abord les sentimens, ensuite les notions du bien & du mal, qui le constituent véritablement homme & partie intégrante de son espece. C'est donc à ce premier point qu'il faut d'abord fixer nos observations.

Elles ſont difficiles, en ce que pour les faire, il faut rejetter les exemples qui ſont ſous nos yeux, & chercher ceux où les développemens ſucceſſifs ſe font ſelon l'ordre de la Nature.

Un enfant façonné, poli, civiliſé, qui n'attend que la puiſſance de mettre en œuvre les inſtructions prématurées qu'il a reçues, ne ſe trompe jamais ſur le moment où cette puiſſance lui ſurvient. Loin de l'attendre, il l'accélere; il donne à ſon ſang une fermentation précoce; il ſait quel doit être l'objet de ſes deſirs long-tems même avant qu'il les éprouve. Ce n'eſt pas la Nature qui l'excite, c'eſt lui qui la force: elle n'a plus rien à lui apprendre en le faiſant homme. Il l'étoit par la penſée long-tems avant de l'être en effet.

La véritable marche de la Nature eſt plus graduelle & plus lente. Peu-à-peu le ſang s'enflamme, les eſprits s'élaborent, le tempérament ſe forme. Le ſage ouvrier qui dirige la fabrique, a ſoin de perfectionner tous ſes inſtrumens avant de les mettre en œuvre; une longue

[redacted]

gue inquiétude précede les premiers desirs, une longue ignorance leur donne le change, on desire sans savoir quoi : le sang fermente & s'agite ; une surabondance de vie cherche à s'étendre au-dehors. L'œil s'anime & parcourt les autres êtres ; on commence à prendre intérêt à ceux qui nous environnent ; on commence à sentir qu'on n'est pas fait pour vivre seul ; c'est ainsi que le cœur s'ouvre aux affections humaines, & devient capable d'attachement.

Le premier sentiment dont un jeune homme élevé soigneusement est susceptible n'est pas l'amour, c'est l'amitié. Le premier acte de son imagination naissante est de lui apprendre qu'il a des semblables, & l'espece l'affecte avant le sexe. Voilà donc un autre avantage de l'innocence prolongée ; c'est de profiter de la sensibilité naissante, pour jetter dans le cœur du jeune adolescent les premieres semences de l'humanité. Avantage d'autant plus précieux, que c'est le seul tems de la vie où les mêmes soins puissent avoir un vrai succès.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux : leur imagination pleine d'un ſeul objet, ſe refuſoit à tout le reſte; ils ne connoiſſoient ni pitié ni miſéricorde; ils auroient ſacrifié pere, mere, & l'Univers entier, au moindre de leurs plaiſirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuſe ſimplicité, eſt porté par les premiers mouvemens de la Nature vers les paſſions tendres & affectueuſes : ſon cœur compatiſſant s'émeut ſur les peines de ſes ſemblables; il treſſaillit d'aiſe quand il revoit ſon camarade, ſes bras ſavent trouver des étreintes careſſantes, ſes yeux ſavent verſer des larmes d'attendriſſement; il eſt ſenſible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offenſé. Si l'ardeur d'un ſang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'après toute la bonté de ſon cœur dans l'effuſion de ſon repentir; il pleure, il gémit ſur la bleſ-

[redacted]

ſure qu'il a faite, il voudroit au prix de ſon ſang racheter celui qu'il a verſé; tout ſon emportement s'éteint, toute ſa fierté s'humilie devant le ſentiment de ſa faute. Eſt-il offenſé lui-même ? au fort de ſa fureur une excuſe, un mot le déſarme; il pardonne les torts d'autrui d'auſſi bon cœur qu'il répare les ſiens. L'adoleſcence n'eſt l'âge ni de la vengeance ni de la haine, elle eſt celui de la commiſération, de la clémence, de la généroſité. Oüi je le ſoutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'eſt pas mal né, & qui a conſervé juſqu'à vingt ans ſon innocence, eſt, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes. On ne vous a jamais rien dit de ſemblable; je le crois bien : vos Philoſophes élevés dans toute la corruption des Colléges, n'ont garde de ſavoir cela.

C'eſt la foibleſſe de l'homme qui le rend ſociable; ce ſont nos miſeres communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien ſi nous

n'étions pas hommes. Tout attachement est un signe d'insuffisance : si chacun de nous n'avoit nul besoin des autres, il ne songeroit gueres à s'unir à eux. Ainsi de notre infirmité même nait notre frêle bonheur. Un être vraiment heureux est un être solitaire : Dieu seul jouit d'un bonheur absolu, mais qui de nous en a l'idée ? Si quelque être imparfait pouvoit se suffire à lui-même, de quoi jouiroit-il selon nous ? Il seroit seul, il seroit misérable. Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien, puisse aimer quelque chose : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien, puisse être heureux.

Il suit de-là que nous nous attachons à nos semblables, moins par le sentiment de leurs plaisirs, que par celui de leurs peines ; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre Nature, & les garants de leur attachement pour nous. Si nos besoins communs nous unissent par intérêt, nos miseres communes nous unissent par affection. L'aspect d'un homme heureux inspire aux autres moins d'amour que d'envie ; on l'accuseroit volontiers

[redacted]

d'uſurper un droit qu'il n'a pas, en ſe faiſant un bonheur excluſif; & l'amour-propre ſouffre encore, en nous faiſant ſentir que cet homme n'a nul beſoin de nous. Mais qui eſt-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit ſouffrir ? Qui eſt-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ſes maux, s'il n'en coûtoit qu'un ſouhait pour cela ? L'imagination nous met à la place du miſérable, plutôt qu'à celle de l'homme heureux; on ſent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié eſt douce, parce qu'en ſe mettant à la place de celui qui ſouffre, on ſent pourtant le plaiſir de ne pas ſouffrir comme lui. L'envie eſt amere, en ce que l'aſpect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à ſa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il ſemble que l'un nous exempte des maux qu'il ſouffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter & nourrir dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvemens de la ſenſibilité naiſſante, & tourner ſon caractere vers la

bienfaisance & vers la bonté ? N'allez point faire germer en lui l'orgueil, la vanité, l'envie par la trompeuse image du bonheur des hommes; n'exposez point d'abord à ses yeux la pompe des Cours, le faste des palais, l'attrait des spectacles: ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes assemblées. Ne lui montrez l'extérieur de la grande société qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connoisse les hommes, ce n'est pas le former; c'est le corrompre : ce n'est pas l'instruire; c'est le tromper.

Les hommes ne sont naturellement ni Rois, ni Grands, ni Courtisans, ni riches. Tous sont nés nuds & pauvres, tous sujets aux miseres de la vie, aux chagrins, aux maux, aux besoins, aux douleurs de toute espece; enfin tous sont condamnés à la mort. Voilà ce qui est vraiment de l'homme; voilà de quoi nul mortel n'est exempt. Commencez donc par étudier, de la nature humaine, ce qui en est le plus inséparable, ce qui constitue le mieux l'humanité.

[redacted]

A ſeize ans l'adoleſcent ſait ce que c'eſt que ſouffrir, car il a ſouffert lui-même : mais à peine ſait-il que d'autres êtres ſouffrent auſſi : le voir ſans le ſentir, n'eſt pas le ſavoir, & comme je l'ai dit cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que ſentent les autres, ne connoit de maux que les ſiens ; mais quand le premier développement des ſens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à ſe ſentir dans ſes ſemblables, à s'émouvoir de leurs plaintes, & à ſouffrir de leurs douleurs. C'eſt alors que le triſte tableau de l'humanité ſouffrante doit porter à ſon cœur le premier attendriſſement qu'il ait jamais éprouvé.

Si ce moment n'eſt pas facile à remarquer dans vos enfans, à qui vous en prenez-vous ? Vous les inſtruiſez de ſi bonne heure à jouer le ſentiment, vous leur en apprenez ſitôt le langage, que parlant toujours ſur le même ton, ils tournent vos leçons contre vous-même, & ne vous laiſſent nul moyen de diſtinguer quand, ceſſant de mentir, ils commencent à ſentir ce qu'ils diſent. Mais voyez

mon Emile; à l'âge où je l'ai conduit; il n'a ni senti ni menti. Avant de savoir ce que c'est qu'aimer, il n'a dit à personne : *je vous aime bien*; on ne lui a point prescrit la contenance qu'il devoit prendre en entrant dans la chambre de son pere, de sa mere ou de son gouverneur malade; on ne lui a point montré l'art d'affecter la tristesse qu'il n'avoit pas. Il n'a feint de pleurer sur la mort de personne; car il ne sait ce que c'est que mourir. La même insensibilité qu'il a dans le cœur, est aussi dans ses manieres. Indifférent à tout, hors à lui-même, comme tous les autres enfans, il ne prend intérêt à personne; tout ce qui le distingue, est qu'il ne veut point paroître en prendre, & qu'il n'est pas faux comme eux.

Emile ayant peu réfléchi sur les êtres sensibles, saura tard ce que c'est que souffrir & mourir. Les plaintes & les cris commenceront d'agiter ses entrailles, l'aspect du sang qui coule lui fera détourner les yeux, les convulsions d'un animal expirant lui donneront je ne sais quelle

[redacted]

angoiſſe, avant qu'il ſache d'où lui viennent ces nouveaux mouvemens. S'il étoit reſté ſtupide & barbare, il ne les auroit pas; s'il étoit plus inſtruit, il en connoîtroit la ſource : il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien ſentir, & pas aſſez pour concevoir qu'il ſent.

Ainſi naît la pitié, premier ſentiment relatif qui touche le cœur humain, ſelon l'ordre de la Nature. Pour devenir ſenſible & pitoyable, il faut que l'enfant ſache qu'il y a des êtres ſemblables à lui, qui ſouffrent ce qu'il a ſouffert, qui ſentent les douleurs qu'il a ſenties, & d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les ſentir auſſi. En effet, comment nous laiſſons-nous émouvoir à la pitié, ſi ce n'eſt en nous tranſportant hors de nous, & nous identifiant avec l'animal ſouffrant; en quittant, pour ainſi dire, notre être pour prendre le ſien ? Nous ne ſouffrons qu'autant que nous jugeons qu'il ſouffre ; ce n'eſt pas dans nous, c'eſt dans lui que nous ſouffrons. Ainſi nul ne devient ſenſible que quand ſon imagination s'anime & commence à le tranſporter hors de lui.

Pour exciter & nourrir cette ſenſibilité naiſſante, pour la guider ou la ſuivre dans ſa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, ſi ce n'eſt d'offrir au jeune homme des objets ſur leſquels puiſſe agir la force expanſive de ſon cœur, qui le dilatent, qui l'étendent ſur les autres êtres, qui le faſſent partout retrouver hors de lui; d'écarter avec ſoin ceux qui le reſſerrent, le concentrent, & tendent le reſſort du moi humain? c'eſt-à-dire en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commiſération, la bienfaiſance, toutes les paſſions attirantes & douces qui plaiſent naturellement aux hommes, & d'empêcher de naître l'envie, la convoitiſe, la haine, toutes les paſſions repouſſantes & cruelles, qui rendent, pour ainſi dire, la ſenſibilité non ſeulement nulle, mais négative, & font le tourment de celui qui les éprouve.

Je crois pouvoir réſumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes préciſes, claires & faciles à ſaiſir.

PREMIERE MAXIME.

Il n'eſt pas dans le cœur humain de ſe mettre à la place des gens qui ſont plus heureux que nous, mais ſeulement de ceux qui ſont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles ſont plus apparentes que réelles. Ainſi l'on ne ſe met pas à la place du riche & du Grand auquel on s'attache ; même en s'attachant ſincerement on ne fait que s'approprier une partie de ſon bien-être. Quelquefois on l'aime dans ſes malheurs : mais tant qu'il proſpere, il n'a de véritable ami que celui qui n'eſt pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré ſa proſpérité.

On eſt touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre & paſtorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux, n'eſt point empoiſonné par l'envie : on s'intéreſſe à eux véritablement : pourquoi cela ? parce qu'on ſe ſent maître de deſcendre à cet état

de paix & d'innocence, & de jouir de la même félicité : c'eſt un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il ſuffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaiſir à voir ſes reſſources, à contempler ſon propre bien, même quand on n'en veut pas uſer.

Il ſuit de-là que pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le ſort brillant des autres, il faut le lui montrer, par les côtés triſtes, il faut le lui faire craindre. Alors, par une conſéquence évidente, il doit ſe frayer une route au bonheur, qui ne ſoit ſur les traces de perſonne.

DEUXIEME MAXIME.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne ſe croit pas exempt ſoi-même.

Non ignara mali, miſeris ſuccurrere diſco.

Je ne connois rien de ſi beau, de ſi profond, de ſi touchant, de ſi vrai que ce vers-là.

[redacted]

Pourquoi les Rois ſont-ils ſans pitié pour leurs ſujets ? c'eſt qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches ſont-ils ſi durs envers les pauvres ? c'eſt qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la Nobleſſe a-t-elle un ſi grand mépris pour le peuple ? c'eſt qu'un noble ne ſera jamais roturier. Pourquoi les Turcs ſont-ils généralement plus humains, plus hoſpitaliers que nous ? c'eſt que dans leur gouvernement, tout-à-fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancellantes, ils ne regardent point l'abaiſſement & la miſere comme un état étranger à eux (13) ; chacun peut être demain ce qu'eſt aujourd'hui celui qu'il aſſiſte. Cette réflexion, qui revient ſans ceſſe dans les romans orientaux, donne à leur lecture je ne ſais quoi d'attendriſſant que n'a point tout l'apprêt de notre ſeche morale.

---

(13) Cela paroit changer un peu maintenant : les états ſemblent devenir plus fixes, & les hommes deviennent auſſi plus durs.

heure il ſera vivant ou mourant; ſi les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit, ſi dans un mois il ſera riche ou pauvre, ſi dans un an, peut-être, il ne ramera point ſous le nerf-de-bœuf dans les galeres d'Alger. Sur-tout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme ſon catéchiſme : qu'il voye, qu'il ſente les calamités humaines : ébranlez, effrayez ſon imaginanion des périls dont tout homme eſt ſans ceſſe environné ; qu'il voye autour de lui tous ces abymes, & qu'à vous les entendre décrire il ſe preſſe contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide & poltron, direz-vous. Nous verrons dans la ſuite, mais quant à préſent commençons par le rendre humain; voilà ſur-tout ce qui nous importe.

TROISIEME MAXIME.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne ſe meſure pas ſur la quantité de ce mal, mais ſur le ſentiment qu'on prête à ceux qui le ſouffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il ſe trouve à plain-

dre. Le sentiment physique de nos maux est plus borné qu'il ne semble ; mais c'est par la mémoire qui nous en fait sentir la continuité, c'est par l'imagination qui les étend sur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilà, je pense, une des causes qui nous endurcissent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la sensibilité commune dût également nous identifier avec eux. On ne plaint guere un cheval de chartier dans son écurie, parce qu'on ne présume pas qu'en mangeant son foin il songe aux coups qu'il a reçus & aux fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on sache qu'il sera bientôt égorgé ; parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas son sort. Par extension l'on s'endurcit ainsi sur le sort des hommes, & les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général, je juge du prix que chacun met au bonheur de ses semblables par le cas qu'il paroit faire d'eux. Il est naturel qu'on

fasse

[redacted]

faſſe bon marché du bonheur des gens qu'on mépriſe. Ne vous étonnez donc plus ſi les politiques parlent du peuple avec tant de dédain, ni ſi la plupart des Philoſophes affectent de faire l'homme ſi méchant.

C'eſt le peuple qui compoſe le genre humain ; ce qui n'eſt pas peuple eſt ſi peu de choſe que ce n'eſt pas la peine de le compter. L'homme eſt le même dans tous les états ; ſi cela eſt, les états les plus nombreux méritent le plus de reſpect. Devant celui qui penſe toutes les diſtinctions civiles diſparoiſſent : il voit les mêmes paſſions, les mêmes ſentimens dans le goujat & dans l'homme illuſtre ; il n'y diſcerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté, & ſi quelque différence eſſentielle les diſtingue, elle eſt au préjudice des plus diſſimulés. Le peuple ſe montre tel qu'il eſt, & n'eſt pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde ſe déguiſent ; s'ils ſe montroient tels qu'ils ſont, ils feroient horreur.

Il y a, disent encore nos sages, même dose de bonheur & de peine dans tous les états : maxime aussi funeste qu'insoutenable ; car si tous sont également heureux, qu'ai-je besoin de m'incommoder pour personne ? Que chacun reste comme il est : que l'esclave soit maltraité, que l'infirme souffre, que le gueux périsse ; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumération des peines du riche & montrent l'inanité de ses vains plaisirs : quel grossier sophisme ! les peines du riche ne lui viennent point de son état, mais de lui seul, qui en abuse. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'est point à plaindre, parce que ses maux sont tous son ouvrage, & qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du misérable lui vient des choses, de la rigueur du sort qui s'appesantit sur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puisse ôter le sentiment physique de la fatigue, de l'épuisement, de la faim : le bon esprit ni la sagesse ne servent de

[redacted]

rien pour l'exempter des maux de ſon état. Que gagne Epictete de prévoir que ſon maître va lui caſſer la jambe ? la lui caſſe-t-il moins pour cela ? il a par-deſſus ſon mal, le mal de la prévoyance. Quand le peuple ſeroit auſſi ſenſé que nous le ſuppoſons ſtupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il eſt, que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait ? Etudiez les gens de cet ordre, vous verrez que ſous un autre langage ils ont autant d'eſprit & plus de bon ſens que vous. Reſpectez donc votre eſpece ; ſongez qu'elle eſt compoſée eſſentiellement de la collection des peuples, que quand tous les Rois & tous les Philoſophes en ſeroient ôtés, il n'y paroîtroit gueres, & que les choſes n'en iroient pas plus mal. En un mot, apprenez à votre Eleve à aimer tous les hommes & même ceux qui les dépriſent ; faites en ſorte qu'il ne ſe place dans aucune claſſe, mais qu'il ſe retrouve dans toutes : parlez devant lui du genre humain avec attendriſſement, avec pitié même, mais jamais avec mépris.

Homme, ne déshonore point l'homme.

C'est par ces routes & d'autres semblables, bien contraires à celles qui sont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adolescent pour y exciter les premiers mouvemens de la Nature, le développer & l'étendre sur ses semblables; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'interêt personnel qu'il est possible; sur-tout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces sentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres; car ces comparaisons ne se font jamais sans quelque impression de haine contre ceux qui nous disputent la préférence, ne fût-ce que dans notre propre estime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un sot; tâchons d'éviter cette alternative. Ces passions si dangereuses naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas; chaque chose a son tems & son lieu; je dis seulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

Voilà l'esprit de la méthode qu'il faut

[redacted]

ſe preſcrire. Ici les exemples & les détails ſont inutiles, parce qu'ici commence la diviſion preſque infinie des caracteres, & que chaque exemple que je donnerois ne conviendroit pas peut-être à un ſur cent mille. C'eſt à cet âge auſſi que commence, dans l'habile maître, la véritable fonction de l'obſervateur & du Philoſophe qui ſait l'art de ſonder les cœurs en travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne ſonge point encore à ſe contrefaire, & ne l'a point encore appris, à chaque objet qu'on lui préſente, on voit dans ſon air, dans ſes yeux, dans ſon geſte, l'impreſſion qu'il en reçoit; on lit ſur ſon viſage tous les mouvemens de ſon ame; à force de les épier on parvient à les prévoir, & enfin à les diriger.

On remarque en général que le ſang, les bleſſures, les cris, les gémiſſemens, l'appareil des opérations douloureuſes, & tout ce qui porte aux ſens des objets de ſouffrance, ſaiſit plutôt & plus généralement tous les hommes. L'idée de deſtruction étant plus compoſée, ne

frappe pas de même ; l'image de la mort touche plus tard & plus foiblement, parce que nul n'a par devers soi l'expérience de mourir ; il faut avoir vu des cadavres pour sentir les angoisses des agonisans. Mais quand une fois cette image s'est bien formée dans notre esprit, il n'y a point de spectacle plus horrible à nos yeux ; soit à cause de l'idée de destruction totale qu'elle donne alors par les sens, soit parce que sachant que ce moment est inévitable pour tous les hommes, on se sent plus vivement affecté d'une situation à laquelle on est sûr de ne pouvoir échapper.

Ces impressions diverses ont leurs modifications, leurs degrés qui dépendent du caractere particulier de chaque individu & de ses habitudes antérieures ; mais elles sont universelles, & nul n'en est tout-à-fait exempt. Il en est de plus tardives & de moins générales, qui sont plus propres aux ames sensibles. Ce sont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la tristesse. Il a des

[redacted]

gens qui ne savent être émus que par des cris & des pleurs ; les longs & sourds gémissemens d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché des soupirs ; jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes ; les maux de l'ame ne sont rien pour eux ; ils sont jugés, la leur ne sent rien : n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être integres & justes, jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être justes, si toutefois un homme peut l'être quand il n'est pas miséricordieux.

Mais ne vous pressez pas de juger les jeunes gens par cette regle, sur-tout ceux qui, ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales qu'on ne leur a jamais fait éprouver : car encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoissent ; & cette apparente insensibilité, qui ne vient que d'ignorance, se change bientôt en attendrissement, quand ils commen-

cent à ſentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoiſſoient pas. Pour mon Emile, s'il a eu de la ſimplicité & du bon ſens dans ſon enfance, je ſuis bien ſûr qu'il aura de l'ame & de la ſenſibilité dans ſa jeuneſſe; car la vérité des ſentimens tient beaucoup à la juſteſſe des idées.

Mais pourquoi le rappeller ici? Plus d'un Lecteur me reprochera, ſans doute, l'oubli de mes premieres réſolutions, & du bonheur conſtant que j'avois promis à mon Eleve. Des malheureux, des mourans, des ſpectacles de douleur & de miſere! Quel bonheur! quelle jouiſſance pour un jeune cœur qui nait à la vie! ſon triſte inſtituteur qui lui deſtinoit une éducation ſi douce, ne le fait naître que pour ſouffrir. Voilà ce qu'on dira: Que m'importe? j'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Eſt-ce ma faute, ſi toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité?

Prenons deux jeunes gens ſortant de la premiere éducation, & entrant dans le monde par deux portes directement

[redacted]

oppoſées. L'un monte tout-à-coup ſur l'Olympe, & ſe répand dans la plus brillante ſociété. On le mene à la Cour, chez les Grands, chez les riches, chez les jolies femmes. Je le ſuppoſe fêté partout, & je n'examine pas l'effet de cet accueil ſur ſa raiſon ; je ſuppoſe qu'elle y réſiſte. Les plaiſirs volent au-devant de lui, tous les jours de nouveaux objets l'amuſent, il ſe livre à tout avec un intérêt qui vous ſéduit. Vous le voyez attentif, empreſſé, curieux ; ſa premiere admiration vous frappe ; vous l'eſtimez content, mais voyez l'état de ſon ame : vous croyez qu'il jouit ; moi je crois qu'il ſouffre.

Qu'apperçoit-il d'abord en ouvrant les yeux ? Des multitudes de prétendus biens qu'il ne connoiſſoit pas, & dont la plupart n'étant qu'un moment à ſa portée, ne ſemblent ſe montrer à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promene-t-il dans un Palais ? Vous voyez à ſon inquiéte curioſité qu'il ſe demande pourquoi ſa maiſon parternelle n'eſt pas ainſi. Toutes ſes queſtions vous

disent qu'il se compare sans cesse au maître de cette maison ; & tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallele, aiguise sa vanité en la révoltant. S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en secret contre l'avarice de ses parens. Est-il plus paré qu'un autre ? Il a la douleur de voir cet autre l'effacer ou par sa naissance ou par son esprit, & toute sa dorure humiliée devant un simple habit de drap. Brille-t-il seul dans une assemblée ? s'éleve-t-il sur la pointe du pied pour être mieux vu ? Qui est-ce qui n'a pas une disposition secrete à rabaisser l'air superbe & vain d'un jeune fat ? Tout s'unit bientôt comme de concert ; les regards inquiétans d'un homme grave, les mots railleurs d'un caustique ne tardent pas d'arriver jusqu'à lui ; & ne fût-il dédaigné que d'un seul homme, le mépris de cet homme empoisonne à l'instant les applaudissemens des autres.

Donnons-lui tout ; prodiguons-lui les agrémens, le mérite ; qu'il soit bien fait, plein d'esprit, aimable ; il sera recher-

ché des femmes ; mais en le recherchant avant qu'il les aime, elles le rendront plutôt ſou qu'amoureux ; il aura des bonnes fortunes, mais il n'aura ni tranſports ni paſſion pour les goûter. Ses deſirs, toujours prévenus, n'ayant jamais le tems de naître, au ſein des plaiſirs il ne ſent que l'ennui de la gêne ; le ſexe fait pour le bonheur du ſien le dégoûte & le raſſaſie même avant qu'il le connoiſſe ; s'il continue à le voir, ce n'eſt plus que par vanité ; & quand il s'y attacheroit par un goût véritable, il ne ſera pas ſeul jeune, ſeul brillant, ſeul aimable, & ne trouvera pas toujours dans ſes maîtreſſes des prodiges de fidélité.

Je ne dis rien des tracaſſeries, des trahiſons, des noirceurs, des repentirs de toute eſpece inſéparables d'une pareille vie. L'expérience du monde en dégoûte, on le ſait ; je ne parle que des ennuis attachés à la premiere illuſion.

Quel contraſte pour celui qui, renfermé juſqu'ici dans le ſein de ſa famille & de ſes amis, s'eſt vu l'unique objet de

toutes leurs attentions, d'entrer tout-à-coup dans un ordre de choses où il est compté pour si peu, de se trouver comme noyé dans une sphere étrangere, lui qui fit si long-tems le centre de la sienne! Que d'affronts, que d'humiliations ne faut-il pas qu'il essuye avant de perdre, parmi les inconnus, les préjugés de son importance pris & nourris parmi les siens! Enfant, tout lui cédoit, tout s'empressoit autour de lui; jeune homme, il faut qu'il céde à tout le monde; ou, pour peu qu'il s'oublie & conserve ses anciens airs, que de dures leçons vont le faire rentrer en lui-même! L'habitude d'obtenir aisément les objets de ses desirs, le porte à beaucoup desirer, & lui fait sentir des privations continuelles. Tout ce qui le flatte, le tente; tout ce que d'autres ont, il voudroit l'avoir; il convoîte tout, il porte envie à tout le monde, il voudroit dominer par-tout; la vanité le ronge, l'ardeur des desirs effrénés enflamme son jeune cœur, la jalousie & la haine y naissent avec eux; toutes les passions dévorantes y prennent à

la fois leur eſſor : il en porte l'agitation dans le tumulte du monde ; il la rapporte avec lui tous les ſoirs ; il rentre mécontent de lui & des autres : il s'endort plein de mille vains projets, troublé de mille fantaiſies ; & ſon orgueil lui peint juſques dans ſes ſonges les chimériques biens dont le deſir le tourmente, & qu'il ne poſſédera de ſa vie. Voilà votre Eleve ; voyons le mien.

Si le premier ſpectacle qui le frappe eſt un objet de triſteſſe, le premier retour ſur lui-même eſt un ſentiment de plaiſir. En voyant de combien de maux il eſt exempt, il ſe ſent plus heureux qu'il ne penſoit l'être. Il partage les peines de ſes ſemblables ; mais ce partage eſt volontaire & doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux, & du bonheur qui l'en exempte ; il ſe ſent dans cet état de force qui nous étend au-delà de nous, & nous fait porter ailleurs l'activité ſuperflue à notre bien-être. Pour plaindre le mal d'autrui, ſans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le ſentir. Quand on a ſouffert, ou

qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent; mais tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi. Or si, tous étant assujettis aux miseres de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commisération doit être un sentiment très-doux, puisqu'elle dépose en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux, puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante, qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences; nous le supposons où il est le moins; nous le cherchons où il ne sauroit être: la gaieté n'en est qu'un signe très-équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens si rians, si ouverts, si sereins dans un cercle, sont presque tous tristes & grondeurs chez eux, & leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à

[redacted]

leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai, ni folâtre; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guere, & ne rit guere, il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie est amie de la volupté: l'attendrissement & les larmes accompagnent les plus douces jouissances, & l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amusemens paroit contribuer au bonheur, si l'uniformité d'une vie égale paroit d'abord ennuyeuse; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame consiste dans une modération de jouissance, qui laisse peu de prise au desir & au dégoût. L'inquiétude des desirs produit la curiosité, l'inconstance; le vuide des turbulens plaisirs produit l'ennui. On ne s'ennuye jamais de son état, quand on n'en con-

noit point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les Sauvages ſont les moins curieux & les moins ennuyés; tout leur eſt indifférent: ils ne jouiſſent pas des choſes, mais d'eux; ils paſſent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuyent jamais.

L'homme du monde eſt tout entier dans ſon maſque. N'étant preſque jamais en lui-même, il y eſt toujours étranger & mal à ſon aiſe, quand il eſt forcé d'y rentrer. Ce qu'il eſt n'eſt rien, ce qu'il paroit eſt tout pour lui.

Je ne puis m'empêcher de me repréſenter ſur le viſage du jeune homme dont j'ai parlé ci-devant, je ne ſais quoi d'impertinent, de doucereux, d'affecté, qui déplait, qui rebute les gens unis; & ſur celui du mien, une phyſionomie intéreſſante & ſimple qui montre le contentement, la véritable ſérénité de l'ame, qui inſpire l'eſtime, la confiance, & qui ſemble n'attendre que l'épanchement de l'amitié, pour donner la ſienne à ceux qui l'approchent. On croit que la phyſionomie n'eſt qu'un ſimple développe-

ment

[redacted]

ment de traits déjà marqués par la Nature. Pour moi je penserois qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former & prendre de la physionomie par l'impression fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain ; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laisser des impressions durables. Voilà comment je conçois que la physionomie annonce le caractere, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses, qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.

Un enfant n'a que deux affections bien marquées, la joie & la douleur ; il rit ou il pleure, les intermédiaires ne sont rien pour lui : sans cesse il passe de l'un de ces mouvemens à l'autre. Cette alternative continuelle empêche qu'ils ne fassent sur son visage aucune impression constante, & qu'il ne prenne de la physionomie ; mais dans l'âge où, devenu plus sensible, il est plus vivement, ou

plus constamment affecté, les impressions plus profondes laissent des traces plus difficiles à détruire, & de l'état habituel de l'ame résulte un arrangement de traits que le tems rend ineffaçable. Cependant il n'est pas rare de voir des hommes changer de physionomie à différens âges. J'en ai vu plusieurs dans ce cas, & j'ai toujours trouvé que ceux que j'avois pu bien observer & suivre, avoient aussi changé de passions habituelles. Cette seule observation bien confirmée me paroîtroit décisive, & n'est pas déplacée dans un traité d'éducation, où il importe d'apprendre à juger des mouvemens de l'ame par les signes extérieurs.

Je ne sais si, pour n'avoir pas appris à imiter des manieres de convention, & à feindre des sentimens qu'il n'a pas, mon jeune homme sera moins aimable; ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici; je sais seulement qu'il sera plus aimant, & j'ai bien de la peine à croire que celui qui n'aime que lui, puisse assez bien se déguiser pour plaire autant que celui qui tire de son attachement pour les autres,

[redacted]

un nouveau ſentiment de bonheur. Mais quant à ce ſentiment même, je crois en avoir aſſez dit pour guider ſur ce point un lecteur raiſonnable, & montrer que je ne me ſuis pas contredit.

Je reviens donc à ma méthode, & je dis; quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des ſpectacles qui les retiennent, & non des ſpectacles qui les excitent : donnez le change à leur imagination naiſſante par des objets, qui, loin d'enflammer leurs ſens, en répriment l'activité. Eloignez-les des grandes villes, où la parure & l'immodeſtie des femmes hâte & prévient les leçons de la Nature, où tout préſente à leurs yeux des plaiſirs qu'ils ne doivent connoître que quand ils ſauront les choiſir. Ramenez-les dans leurs premieres habitations, où la ſimplicité champêtre laiſſe les paſſions de leur âge ſe développer moins rapidement; ou ſi leur goût pour les arts les attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangereuſe oiſiveté. Choiſiſſez avec ſoin leurs ſociétés, leurs occupations, leurs

plaisirs; ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modestes, qui les remuent sans les séduire, & qui nourrissent leur sensibilité sans émouvoir leurs sens. Songez aussi qu'il y a partout quelques excès à craindre, & que les passions immodérées font toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre Eleve un garde-malade, un frere de la charité, d'affliger ses regards par des objets continuels de douleurs & de souffrances, de le promener d'infirme en infirme, d'hôpital en hôpital, & de la greve aux prisons. Il faut le toucher & non l'endurcir à l'aspect des miseres humaines. Long-tems frappé des mêmes spectacles, on n'en sent plus les impressions, l'habitude accoutume à tout; ce qu'on voit trop on ne l'imagine plus, & ce n'est que l'imagination qui nous fait sentir les maux d'autrui; c'est ainsi qu'à force de voir mourir & souffrir, les Prêtres & les Médecins deviennent impitoyables. Que votre Eleve connoisse donc le sort de l'homme & les miseres de ses sem-

blables ; mais qu'il n'en ſoit pas trop ſouvent le témoin. Un ſeul objet bien choiſi, & montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendriſſement & de réflexion. Ce n'eſt pas tant ce qu'il voit, que ſon retour ſur ce qu'il a vu, qui détermine le jugement qu'il en porte ; & l'impreſſion durable qu'il reçoit d'un objet, lui vient moins de l'objet même, que du point de vue ſous lequel on le porte à ſe le rappeller. C'eſt ainſi qu'en ménageant les exemples, les leçons, les images, vous émouſſerez long-tems l'aiguillon des ſens, & donnerez le change à la Nature, en ſuivant ſes propres directions.

A meſure qu'il acquiert des lumieres, choiſiſſez des idées qui s'y rapportent ; à meſure que ſes deſirs s'allument, choiſiſſez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux militaire qui s'eſt diſtingué par ſes mœurs, autant que par ſon courage, m'a raconté que, dans ſa premiere jeuneſſe, ſon pere, homme de ſens, mais très-dévot, voyant ſon tempérament naiſſant le livrer aux fem-

mes, n'épargna rien pour le contenir: mais enfin malgré tous ses soins, le sentant prêt à lui échapper, il s'avisa de le mener dans un hôpital de vérolés, & sans le prévenir de rien, le fit entrer dans une salle, où une troupe de ces malheureux expioient par un traitement effroyable le désordre qui les y avoit exposés. A ce hideux aspect, qui révoltoit à la fois tous les sens, le jeune homme faillit à se trouver mal. *Va, misérable débauché*, lui dit alors le pere d'un ton véhément, *suis le vil penchant qui t'entraîne ; bientôt tu seras trop heureux d'être admis dans cette salle, où, victime des plus infames douleurs, tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort.*

Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impression qui ne s'effaça jamais. Condamné, par son état, à passer sa jeunesse dans des garnisons, il aima mieux essuyer toutes les railleries de ses camarades, que d'imiter leur libertinage. *J'ai été homme*, me

[redacted]

dit-il, *j'ai eu des foiblesses ; mais parvenu jusqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique sans horreur.* Maître! peu de discours ; mais apprenez à choisir les lieux, les tems, les personnes ; puis donnez toutes vos leçons en exemples, & soyez sûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance est peu de chose. Le mal qui s'y glisse n'est point sans remede, & le bien qui s'y fait peut venir plus tard ; mais il n'en est pas ainsi du premier âge où l'homme commence véritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais assez pour l'usage qu'on en doit faire, & son importance exige une attention sans relâche : voilà pourquoi j'insiste sur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture est, de tout retarder tant qu'il est possible. Rendez les progrès lents & sûrs ; empêchez que l'adolescent ne devienne homme au moment où rien ne lui reste à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les esprits destinés à donner du baume au sang & de la force aux fibres, se forment & s'élaborent. Si vous

leur faites prendre un cours différent; & que ce qui est destiné à perfectionner un individu serve à la formation d'un autre, tous deux restent dans un état de foiblesse, & l'ouvrage de la Nature demeure imparfait. Les opérations de l'esprit se sentent à leur tour de cette altération, & l'ame aussi débile que le corps n'a que des fonctions foibles & languissantes. Des membres gros & robustes ne font ni le courage ni le génie, & je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes de la communication des deux substances sont mal disposés. Mais quelque bien disposés qu'ils puissent être, ils agiront toujours foiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un sang épuisé, appauvri, & dépourvu de cette substance qui donne de la force & du jeu à tous les ressorts de la machine. Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y

livrer; & c'eſt, ſans doute, une des raiſons pourquoi les peuples qui ont des mœurs ſurpaſſent ordinairement en bon ſens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne ſais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent eſprit, ſagacité, fineſſe; mais ces grandes & nobles fonctions de ſageſſe & de raiſon qui diſtinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des ſoins véritablement utiles, ne ſe trouvent guere que dans les premiers.

Les maîtres ſe plaignent que le feu de cet âge rend la jeuneſſe indiſciplinable, & je le vois; mais n'eſt-ce pas leur faute? Sitôt qu'ils ont laiſſé prendre à ce feu ſon cours par les ſens, ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre? Les longs & froids ſermons d'un pédant effaceront-ils dans l'eſprit de ſon Eleve l'image des plaiſirs qu'il a conçus? Banniront-ils de ſon cœur les deſirs qui le tourmentent? Amortiront-ils l'ardeur d'un tempérament dont il ſait l'uſage? Ne s'irritera-t-il pas

contre les obſtacles qui s'oppoſent au ſeul bonheur dont il ait l'idée ; & dans la dure loi qu'on lui preſcrit ſans pouvoir la lui faire entendre, que verra-t-il, ſinon le caprice & la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter ? Eſt-il étrange qu'il ſe mutine & le haïſſe à ſon tour ?

Je conçois bien qu'en ſe rendant facile, on peut ſe rendre plus ſupportable, & conſerver une apparente autorité. Mais je ne vois pas trop à quoi ſert l'autorité qu'on ne garde ſur ſon Eleve qu'en fomentant les vices qu'elle devroit réprimer ; c'eſt comme ſi pour calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faiſoit ſauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adoleſcence ſoit un obſtacle à l'éducation, c'eſt par lui qu'elle ſe conſomme & s'acheve ; c'eſt lui qui vous donne une priſe ſur le cœur d'un jeune homme, quand il ceſſe d'être moins fort que vous. Ses premieres affections ſont les rênes avec leſquelles vous dirigez tous ſes mouvemens ; il étoit libre, & je le vois aſſervi. Tant qu'il

n'aimoit rien, il ne dépendoit que de lui-même & de ſes beſoins ; ſitôt qu'il aime, il dépend de ſes attachemens. Ainſi ſe forment les premiers liens qui l'uniſſent à ſon eſpece. En dirigeant ſur elle ſa ſenſibilité naiſſante, ne croyez pas qu'elle embraſſera d'abord tous les hommes, & que ce mot de genre humain ſignifiera pour lui quelque choſe. Non, cette ſenſibilité ſe bornera premierement à ſes ſemblables, & ſes ſemblables ne ſeront point pour lui des inconnus ; mais ceux avec leſquels il a des liaiſons, ceux que l'habitude lui a rendus chers ou néceſſaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manieres de penſer & de ſentir communes, ceux qu'il voit expoſés aux peines qu'il a ſouffertes, & ſenſibles aux plaiſirs qu'il a goûtés ; ceux, en un mot, en qui l'identité de Nature plus manifeſtée lui donne une plus grande diſpoſition à s'aimer. Ce ne ſera qu'après avoir cultivé ſon naturel en mille manieres, après bien des réflexions ſur ſes propres ſentimens, & ſur ceux qu'il obſervera dans les autres, qu'il pourra

parvenir à généralifer fes notions individuelles, fous l'idée abftraite d'humanité, & joindre à fes affections particulieres celles qui peuvent l'identifier avec fon efpece.

En devenant capable d'attachement, il devient fenfible à celui des autres (14), & par-là même, attentif aux fignes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir fur lui? Que de chaînes vous avez mifes autour de fon cœur avant qu'il s'en apperçût! Que ne fentira-t-il point, quand, ouvrant les yeux fur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui; quand il pourra fe comparer aux autres jeunes gens de fon âge, & vous comparer aux autres gouverneurs? Je dis quand il le verra, mais gardez-vous de le lui dire; fi vous le lui dites, il ne le verra plus.

(14) L'attachement peut fe paffer de retour, jamais l'amitié. Elle eft un échange, un contrat comme les autres; mais elle eft le plus faint de tous. Le mot d'*ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'eft pas l'ami de fon ami eft très-fûrement un fourbe; car ce n'eft qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

[redacted]

Si vous exigez de lui de l'obéissance en retour des soins que vous lui avez rendus, il croira que vous l'avez surpris : il se dira, qu'en feignant de l'obliger gratuitement, vous avez prétendu le charger d'une dette, & le lier par un contrat auquel il n'a point consenti. En vain vous ajouterez que ce que vous exigez de lui n'est que pour lui-même ; vous exigez, enfin ; & vous exigez en vertu de ce que vous avez fait sans son aveu. Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, & se trouve enrollé malgré lui, vous criez à l'injustice ; n'êtes-vous pas plus injuste encore de demander à votre Eleve le prix des soins qu'il n'a point acceptés ?

L'ingratitude seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien ; c'est un sentiment si naturel ! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme ; mais l'intérêt y est : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai sur le prix ; mais si vous feignez

de donner, pour vendre ensuite à votre mot, vous usez de fraude. C'est d'être gratuits qui les rend inestimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même, en voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laissant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poisson vient, & reste autour de lui sans défiance; mais quand, pris à l'hameçon caché sous l'appât, il sent retirer la ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur est-il le bienfaiteur, le poisson est-il l'ingrat? Voit-on jamais qu'un homme oublié par son bienfaiteur l'oublie? Au contraire, il en parle toujours avec plaisir, il n'y songe point sans attendrissement: s'il trouve occasion de lui montrer par quelque service inattendu qu'il se ressouvient des siens, avec quel contentement intérieur il satisfait alors sa gratitude! avec quelle douce joie il se fait reconnoître! avec quel transport il lui dit: mon tour est venu! Voilà vraiment la voix de la Nature; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoissance est un sen-

[redacted]

timent naturel, & que vous n'en détruisiez pas l'effet par votre faute, assurez-vous que votre Eleve, commençant à voir le prix de vos soins, y sera sensible, pourvu que vous ne les ayez point mis vous-même à prix ; & qu'ils vous donneront dans son cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais avant de vous être bien assuré de cet avantage, gardez de vous l'ôter, en vous faisant valoir auprès de lui. Lui vanter vos services, c'est les lui rendre insupportables; les oublier, c'est l'en faire souvenir. Jusqu'à ce qu'il soit tems de le traiter en homme, qu'il ne soit jamais question de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il se doit. Pour le rendre docile, laissez lui toute sa liberté, dérobez-vous pour qu'il vous cherche, élevez son ame au noble sentiment de la reconnoissance, en ne lui parlant jamais que de son intérêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît que ce qu'on faisoit étoit pour son bien, avant qu'il fût en état de l'entendre; dans ce discours il n'eût vu que votre dépendance, & il ne vous eût pris que

pour ſon valet. Mais maintenant qu'il commence à ſentir ce que c'eſt qu'aimer, il ſent auſſi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime; & dans le zele qui vous fait occuper de lui ſans ceſſe, il ne voit plus l'attachement d'un eſclave, mais l'affection d'un ami. Or rien n'a tant de poids ſur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue; car on ſait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami ſe trompe; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on réſiſte à ſes conſeils; mais jamais on ne les mépriſe.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral : nous venons de faire un ſecond pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu, j'eſſayerois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élevent les premieres voix de la conſcience; & comment des ſentimens d'amour & de haine naiſſent les premieres notions du bien & du mal. Je ferois voir que *juſtice* & *bonté* ne ſont point ſeulement des mots abſtraits, de purs êtres moraux formés

par

par l'entendement ; mais de véritables affections de l'ame éclairée par la raiſon, & qui ne ſont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives ; que par la raiſon ſeule, indépendamment de la conſcience, on ne peut établir aucune loi naturelle ; & que tout le droit de la Nature n'eſt qu'une chimere, s'il n'eſt fondé ſur un beſoin naturel au cœur humain (15). Mais je ſonge que

(15) Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agiſſe avec nous, n'a de vrai fondement que la conſcience & le ſentiment ; car où eſt la raiſon préciſe d'agir étant moi comme ſi j'étois un autre, ſurtout quand je ſuis moralement ſûr de ne jamais me trouver dans le même cas ; & qui me répondra qu'en ſuivant bien fidelement cette maxime j'obtiendrai qu'on la ſuive de même avec moi ? Le méchant tire avantage de la probité du juſte & de ſa propre injuſtice ; il eſt bien aiſe que tout le monde ſoit juſte excepté lui. Cet accord-là, quoi qu'on en diſe, n'eſt pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une ame expanſive m'identifie avec mon ſemblable & que je me ſens pour ainſi dire en lui, c'eſt pour ne pas ſouffrir que je ne veux pas qu'il ſouffre ; je m'intéreſſe à lui pour l'amour de moi ; & la raiſon du précepte eſt dans la Nature elle-même, qui m'inſpire le deſir de mon bien-être en quelque lieu que je me ſente exiſter. D'où je conclus qu'il n'eſt pas vrai que les préceptes de la loi naturelle ſoient fondés ſur la raiſon ſeule ; ils ont une baſe plus ſolide & plus ſûre. L'amour des hommes dérivé de l'amour de ſoi eſt le principe de la juſtice humaine. Le ſommaire de toute la morale eſt donné dans l'évangile par celui de la loi.

je n'ai point à faire ici des Traités de Métaphysique & de Morale, ni des cours d'étude d'aucune espece ; il me suffit de marquer l'ordre & le progrès de nos sentimens & de nos connoissances, relativement à notre constitution. D'autres démontreront peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici.

Mon Emile n'ayant jusqu'à présent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette sur ses semblables le porte à se comparer avec eux ; & le premier sentiment qu'excite en lui cette comparaison, est de desirer la premiere place. Voilà le point où l'amour de soi se change en amour-propre, & où commencent à naître toutes les passions qui tiennent à celle-là. Mais pour décider si celles de ces passions qui domineront dans son caractere, seront humaines & douces, ou cruelles ou malfaisantes, si ce seront des passions de bienfaisance & de commisération, ou d'envie & de convoitise, il faut savoir à quelle place il se sentira parmi les hommes, & quels genres d'obstacles il pourra croire avoir à

vaincre, pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'espece, il faut maintenant les lui montrer par leurs différences. Ici vient la mesure de l'inégalité naturelle & civile, & le tableau de tout l'ordre social.

Il faut étudier la société par les hommes, & les hommes par la société : ceux qui voudront traiter séparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles passions en doivent naître. On voit que c'est réciproquement par le progrès des passions que ces relations se multiplient & se resserrent. C'est moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque desire peu de choses tient à peu de gens ; mais confondant toujours nos vains desirs avec nos besoins physiques, ceux qui

ont fait de ces derniers les fondemens de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.

Il y a dans l'état de Nature une égalité de fait réelle & indestructible, parce qu'il est impossible dans cet état que la seule différence d'homme à homme soit assez grande, pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimérique & vaine, parce que les moyens destinés à la maintenir servent eux-mêmes à la détruire; & que la force publique ajoutée au plus fort pour opprimer le foible, rompt l'espece d'équilibre que la Nature avoit mis entr'eux (16). De cette premiere contradiction découlent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil, entre l'apparence & la réalité. Toujours la multitude sera sacrifiée au petit nombre,

(16) L'esprit universel des Loix de tous les pays est de favoriser toujours le fort contre le foible, & celui qui a, contre celui qui n'a rien; cet inconvénient est inévitable, & il est sans exception.

[redacted]

& l'intérêt public à l'intérêt particulier. Toujours ces noms ſpécieux de juſtice & de ſubordination ſerviront d'inſtrumens à la violence & d'armes à l'iniquité : d'où il ſuit que les ordres diſtingués qui ſe prétendent utiles aux autres, ne ſont, en effet, utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres ; par où l'on doit juger de la conſidération qui leur eſt dûe ſelon la juſtice & ſelon la raiſon. Reſte à voir ſi le rang qu'ils ſe ſont donné eſt plus favorable au bonheur de ceux qui l'occupent, pour ſavoir quel jugement chacun de nous doit porter de ſon propre ſort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe ; mais pour la bien faire, il faut commencer par connoître le cœur humain.

S'il ne s'agiſſoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par ſon maſque, on n'auroit pas beſoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reſte ; mais puiſque le maſque n'eſt pas l'homme, & qu'il ne faut pas que ſon vernis les ſéduiſe, en leur peignant les hommes peignez-les leur tels qu'ils ſont ;

non pas afin qu'ils les haïssent; mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas ressembler. C'est, à mon gré, le sentiment le mieux entendu que l'homme puisse avoir sur son espece.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route opposée à celle que nous avons suivie jusqu'à présent, & d'instruire plutôt le jeune homme par l'expérience d'autrui, que par la sienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine; mais si respecté d'eux il les voit se tromper mutuellement, il en aura pitié. Le spectacle du monde, disoit Pythagore, ressemble à celui des jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne songent qu'à leur profit; les autres y payent de leur personne, & cherchent la gloire; d'autres se contentent de voir les jeux, & ceux-ci ne sont pas les pires.

Je voudrois qu'on choisit tellement les sociétés d'un jeune homme, qu'il pensât bien de ceux qui vivent avec lui; & qu'on lui apprit à si bien con-

[redacted]

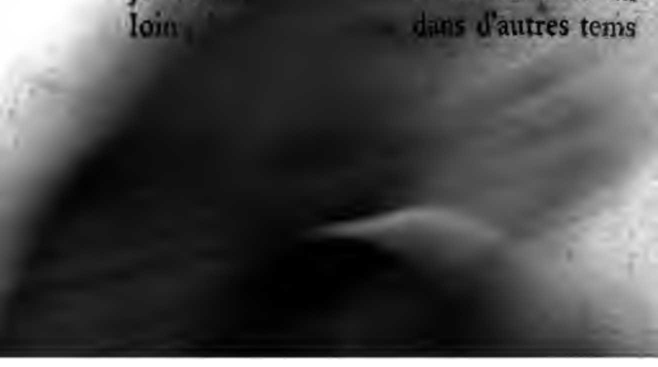
noître le monde, qu'il pensât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il sache que l'homme est naturellement bon, qu'il le sente, qu'il juge de son prochain par lui-même ; mais qu'il voye comment la société déprave & pervertit les hommes : qu'il trouve dans leurs préjugés la source de tous leurs vices : qu'il soit porté à estimer chaque individu, mais qu'il méprise la multitude : qu'il voye que tous les hommes portent à peu près le même masque ; mais qu'il sache aussi qu'il y a des visages plus beaux que le masque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ses inconvéniens, & n'est pas facile dans la pratique ; car s'il devient observateur de trop bonne heure, si vous l'exercez à épier de trop près les actions d'autrui, vous le rendrez médisant & satyrique, décisif & prompt à juger ; il se fera un odieux plaisir de chercher à tout de sinistres interprétations, & à ne voir en bien, rien même de ce qui est bien. Il s'accoutumera du moins au spectacle du vice, & à voir les méchans sans

horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux sans pitié. Bientôt la perversité générale lui servira moins de leçon que d'exemple; il se dira, que si l'homme est ainsi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que si vous voulez l'instruire par principes, & lui faire connoître avec la nature du cœur humain l'application des causes externes qui tournent nos penchans en vices, en le transportant ainsi tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels, vous employez une métaphysique qu'il n'est point en état de comprendre; vous retombez dans l'inconvénient, évité si soigneusement jusqu'ici, de lui donner des leçons qui ressemblent à des leçons, de substituer dans son esprit l'expérience & l'autorité du maître à sa propre expérience, & au progrès de sa raison.

Pour lever à la [illegible] ces deux obstacles, & pour [illegible] cœur humain à sa portée sa[illegible] gâter le sien, je voud[illegible] les hommes au loin [illegible] dans d'autres tems



[redacted]

ou dans d'autres lieux ; & de forte qu'il pût voir la fcene fans jamais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'Hiftoire ; c'eft par elle qu'il lira dans les cœurs fans les leçons de la philofophie ; c'eft par elle qu'il les verra, fimple fpectateur, fans intérêt & fans paffion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accufateur.

Pour connoître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler, ils montrent leurs difcours & cachent leurs actions ; mais dans l'Hiftoire elles font dévoilées, & on les juge fur les faits. Leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils difent, on voit à la fois ce qu'ils font & ce qu'ils veulent paroître ; plus ils fe déguifent, mieux on les connoit.

Malheureufement cette étude a fes dangers, fes inconvéniens de plus d'une efpece. Il eft difficile de fe mettre dans un point de vue, d'où l'on puiffe juger fes femblables avec équité. Un des grands vices de l'Hiftoire eft, qu'elle peint beau-

coup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons : comme elle n'eſt intéreſſante que par les révolutions, les cataſtrophes, tant qu'un peuple croît & proſpere dans le calme d'un paiſible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus ſe ſuffire à lui-même, il prend part aux affaires de ſes voiſins, ou les laiſſe prendre part aux ſiennes ; elle ne l'illuſtre que quand il eſt déjà ſur ſon déclin : toutes nos Hiſtoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui ſe détruiſent, ce qui nous manque eſt celle des peuples qui ſe multiplient ; ils ſont aſſez heureux & aſſez ſages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui ſe conduiſent le mieux, ſont ceux dont on parle le moins. Nous ne ſavons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célebres, les bons ſont oubliés ou tournés en ridicule ; & voilà comment l'Hiſtoire, ainſi que la Philoſophie,

calomnie ſans ceſſe le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Hiſtoire, ne ſoient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils ſont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'Hiſtorien, ils ſe moulent ſur ſes intérêts, ils prennent la teinte de ſes préjugés. Qui eſt-ce qui ſait mettre exactement le lecteur au lieu de la ſcene, pour voir un événement tel qu'il s'eſt paſſé ? L'ignorance ou la partialité déguiſent tout. Sans altérer même un trait hiſtorique, en étendant ou reſſerrant des circonſtances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner ! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroîtra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du ſpectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faiſant voir tout autrement qu'il n'eſt arrivé ? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de pouſſiere élevé par le vent, ont décidé de l'événement d'un combat, ſans que perſonne s'en ſoit

apperçu? Cela empêche-t-il que l'Historien ne vous dise la cause de la défaite ou de la victoire avec autant d'assurance que s'il eût été par-tout? Or, que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raison m'en reste inconnue; & quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie cause? L'Historien m'en donne une, mais il la controuve; & la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'est qu'un art de conjecturer; l'art de choisir entre plusieurs mensonges, celui qui ressemble le mieux à la vérité.

N'avez-vous jamais lu Cléopatre ou Cassandre, ou d'autres livres de cette espèce? L'Auteur choisit un événement connu; puis l'accommodant à ses vues, l'ornant de détails de son invention, de personnages qui n'ont jamais existé, & de portraits imaginaires, entasse fictions sur fictions pour rendre sa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces Romans & vos Histoires, si ce n'est que le Romancier se livre davantage à sa propre imagination, & que l'Historien s'as-

ſervit plus à celle d'autrui ; à quoi j'ajouterai, ſi l'on veut, que le premier ſe propoſe un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne ſe ſoucie gueres.

On me dira que la fidélité de l'Hiſtoire intéreſſe moins que la vérité des mœurs & des caracteres ; pourvu que le cœur humain ſoit bien peint, il importe peu que les événemens ſoient fidelement rapportés ; car après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans ? On a raiſon, ſi les portraits ſont bien rendus d'après nature ; mais ſi la plupart n'ont leur modele que dans l'imagination de l'Hiſtorien, n'eſt-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des écrivains, ce qu'on veut ôter à celle du maître ? Si mon Eleve ne doit voir que des tableaux de fantaiſie, j'aime mieux qu'ils ſoient tracés de ma main que d'une autre ; ils lui ſeront, du moins, mieux appropriés.

Les pires Hiſtoriens pour un jeune homme, ſont ceux qui jugent. Les faits, & qu'il juge lui-même ; c'eſt ainſi qu'il

bon Hérodote, ſans portraits, ſans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéreſſer & de plaire, ſeroit, peut-être, le meilleur des Hiſtoriens, ſi ces mêmes détails ne dégénéroient ſouvent en ſimplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeuneſſe qu'à le former : il faut déjà du diſcernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Live, ſon tour viendra ; mais il eſt politique, il eſt rhéteur, il eſt tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Hiſtoire en général eſt défectueuſe, en ce qu'elle ne tient regiſtre que de faits ſenſibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates ; mais les cauſes lentes & progreſſives de ces faits, leſquelles ne peuvent s'aſſigner de même, reſtent toujours inconnues. On trouve ſouvent dans une bataille gagnée ou perdue, la raiſon d'une révolution qui, même avant cette bataille, étoit déjà devenue inévitable. La guerre ne fait guere que manifeſter des événemens déjà déterminés par des



cauſes morales que les Hiſtoriens ſavent rarement voir.

L'eſprit philoſophique a tourné de ce côté les réflexions de pluſieurs Ecrivains de ce ſiecle ; mais je doute que la vérité gagne à leur travail. La fureur des ſyſtêmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choſes comme elles ſont, mais comme elles s'accordent avec ſon ſyſtême.

Ajoutez à toutes ces réflexions, que l'Hiſtoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne ſaiſit ceux-ci que dans certains momens choiſis, dans leurs vêtemens de parade ; elle n'expoſe que l'homme public qui s'eſt arrangé pour être vu. Elle ne le ſuit point dans ſa maiſon, dans ſon cabinet, dans ſa famille, au milieu de ſes amis, elle ne le peint que quand il repréſente ; c'eſt bien plus ſon habit que ſa perſonne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau ſe dérober, l'Hiſtorien le pourſuit par-

tout; il ne lui laiſſe aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du ſpectateur, & c'eſt quand l'un croit mieux ſe cacher, que l'autre le fait le mieux connoître. *Ceux*, dit Montaigne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amuſent plus aux conſeils qu'aux événemens, plus à ce qui ſe paſſe au-dedans, qu'à ce qui arrive au-dehors; ceux-là me ſont plus propres; voilà pourquoi c'eſt mon homme que Plutarque.*

Il eſt vrai que le génie des hommes aſſemblés ou des peuples eſt fort différent du caractere de l'homme en particulier, & que ce feroit connoître très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner auſſi dans la multitude; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux Anciens, par les raiſons que j'ai déjà dites,

[redacted]

& de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractéristiques étant bannis du ſtyle moderne, les hommes ſont auſſi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que ſur la ſcene du monde. La décence, non moins ſévere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire; & comme on ne peut montrer les hommes que repréſentans toujours, on ne les connoit pas plus dans nos livres que ſur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétones (18).

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans leſquels nous n'oſons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choſes, & il eſt ſi heureux dans le choix de ſes traits, que ſouvent un mot, un ſourire, un geſte lui ſuffit pour caracté-

(18) Un ſeul de nos Hiſtoriens qui a imité Tacite dans les grands traits, a oſé imiter Suétone & quelquefois tranſcrire Comines dans les petits, & cela même qui ajoute au prix de ſon Livre, l'a fait critiquer parmi nous.

riser son héros. Avec un mot plaisant Annibal rassure son armée effrayée, & la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie : Agésilas à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand Roi : César traversant un pauvre village & causant avec ses amis, décele sans y penser le fourbe qui disoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée : Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un seul mot; c'est le plus beau moment de sa vie : Aristide écrit son propre nom sur une coquille, & justifie ainsi son surnom : Philopœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractere dans les grandes actions : c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont ou trop communes ou trop apprêtées, & c'est presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du siecle dernier fut incontestablement M. de Tu-



renne. On a eu le courage de rendre ſa vie intéreſſante par de petits détails qui le font connoître & aimer ; mais combien s'eſt-on vu forcé d'en ſupprimer qui l'auroient fait connoître & aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramſai n'eût eu garde d'écrire quand il l'auroit ſçu.

Un jour d'été qu'il faiſoit fort chaud, le Vicomte de Turenne en petite veſte blanche & en bonnet étoit à la fenêtre dans ſon antichambre. Un de ſes gens ſurvient, & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuiſine, avec lequel ce domeſtique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, & d'une main qui n'étoit pas légere lui applique un grand coup ſur les feſſes. L'homme frappé ſe retourne à l'inſtant. Le valet voit en frémiſſant le viſage de ſon maître. Il ſe jette à genoux tout éperdu. *Monſeigneur, j'ai cru que c'étoit George....* *Et quand c'eût été George*, s'écrie Turenne en ſe frottant le derriere ; *il ne faloit pas frapper ſi fort.* Voilà donc ce que vous

n'osez dire ? misérables ! soyez donc à jamais sans naturel, sans entrailles : trempez, durcissez vos cœurs de fer dans votre vile décence : rendez-vous méprisables à force de dignité. Mais toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui sens avec attendrissement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement ; lis aussi les petitesses de ce grand homme, dès qu'il étoit question de sa naissance & de son nom. Songe que c'est le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à son neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maison souveraine. Rapproche ces contrastes, aime la Nature, méprise l'opinion, & connois l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures, ainsi dirigées, peuvent opérer sur l'esprit tout neuf d'un jeune homme. Appesantis sur des livres dès notre enfance, accoutumés à lire sans penser, ce que nous lisons nous frappe d'autant moins, que, portant déjà dans nous-mêmes les pas-



sions & les préjugés qui remplissent l'histoire & les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paroit naturel, parce que nous sommes hors de la Nature, & que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on se représente un jeune homme élevé selon mes maximes : qu'on se figure mon Emile, auquel dix-huit ans de soins assidus n'ont eu pour objet que de conserver un jugement integre & un cœur sain; qu'on se le figure au lever de la toile, jettant pour la premiere fois, les yeux sur la scene du monde; ou, plutôt, placé derriere le théâtre, voyant les acteurs prendre & poser leurs habits, & comptant les cordes & les poulies dont le grossier prestige abuse les yeux des spectateurs. Bientôt à sa premiere surprise succéderont des mouvemens de honte & de dédain pour son espece; il s'indignera de voir ainsi tout le genre humain dupe de lui-même, s'avilir à ces jeux d'enfans; il s'affligera de voir ses freres s'entredéchirer pour des rêves, & se changer en bêtes féroces pour n'avoir pas sçu se contenter d'être hommes.

Certainement avec les dispositions naturelles de l'Eleve, pour peu que le maître apporte de prudence & de choix dans ses lectures, pour peu qu'il le mette sur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice sera pour lui un cours de philosophie-pratique, meilleur surement, & mieux entendu, que toutes les vaines spéculations dont on brouille l'esprit des jeunes gens dans nos écoles. Qu'après avoir suivi les romanesques projets de Pyrrhus, Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puisse jouir dès-à-présent sans tant de tourment; nous ne voyons-là qu'un bon mot qui passe; mais Emile y verra une réflexion très-sage qu'il eût faite le premier, & qui ne s'effacera jamais de son esprit, parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puisse en empêcher l'impression. Quand ensuite en lisant la vie de cet insensé, il trouvera que tous ses grands desseins ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une femme; au lieu d'admirer cet héroïsme prétendu, que verra-

t-il dans tous les exploits d'un ſi grand capitaine, dans toutes les intrigues d'un ſi grand politique, ſi ce n'eſt autant de pas pour aller chercher cette malheureuſe tuile, qui devoit terminer ſa vie & ſes projets par une mort déshonorante ?

Tous les conquérans n'ont pas été tués; tous les uſurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entrepriſes; pluſieurs paroîtront heureux aux eſprits prévenus des opinions vulgaires; mais celui qui, ſans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs miſeres dans leurs ſuccès mêmes, il verra leurs deſirs & leurs ſoucis rongeans s'étendre & s'accroître avec leur fortune; il les verra perdre haleine en avançant, ſans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra ſemblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la premiere fois dans les Alpes, penſent les franchir à chaque montagne; & quand ils ſont au ſommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguſte après avoir ſoumis ſes con-

citoyens & détruit ſes rivaux , rant quarante ans le plus gran qui ait exiſté ; mais tout cet pouvoir l'empêchoit-il de fi murs de ſa tête, & de remplir palais de ſes cris, en redemand rus ſes légions exterminées ? auroit vaincu tous ſes ennemis lui auroient ſervi ſes vains tr tandis que les peines de tou naiſſoient ſans ceſſe autour de dis que ſes plus chers amis att ſa vie, & qu'il étoit réduit la honte ou la mort de tous ſes L'infortuné voulut gouverner & ne ſçut pas gouverner ſa Qu'arriva-t-il de cette négligen périr à la fleur de l'âge ſon n fils adoptif, ſon gendre ; ſon fut réduit à manger la bour lit pour prolonger de quelque miſérable vie ; ſa fille & ſa p après l'avoir couvert de leur moururent, l'une de miſere & dans une Iſle déſerte, l'autre par la main d'un archer. Lui-



ſin, dernier reſte de ſa malheureuſe famille, fut réduit par ſa propre femme à ne laiſſer après lui qu'un monſtre pour lui ſuccéder. Tel fut le ſort de ce maître du monde, tant célébré pour ſa gloire & pour ſon bonheur : croirai-je qu'un ſeul de ceux qui les admirent les voulût acquérir au même prix ?

J'ai pris l'ambition pour exemple ; mais le jeu de toutes les paſſions humaines offre de ſemblables leçons à qui veut étudier l'Hiſtoire pour ſe connoître, & ſe rendre ſage aux dépens des morts. Le tems approche où la vie d'Antoine aura, pour le jeune homme, une inſtruction plus prochaine que celle d'Auguſte. Emile ne ſe reconnoîtra gueres dans les étranges objets qui frapperont ſes regards durant ces nouvelles études ; mais il ſaura d'avance écarter l'illuſion des paſſions avant qu'elles naiſſent, & voyant que de tous les tems elles ont aveuglé les hommes, il ſera prévenu de la maniere dont elles pourront l'aveugler à ſon tour, ſi jamais il s'y livre. Ces leçons, je le ſais, lui ſont mal appropriées ; peut-être au be-

ſoin ſeront-elles tardives, inſuffiſantes; mais ſouvenez-vous que ce ne ſont point celles que j'ai voulu tirer de cette étude. En la commençant je me propoſois un autre objet; & ſurement ſi cet objet eſt mal rempli, ce ſera la faute du maître.

Songez qu'auſſi-tôt que l'amour-propre eſt développé, le *moi* relatif ſe met en jeu ſans ceſſe, & que jamais le jeune homme n'obſerve les autres ſans revenir ſur lui-même & ſe comparer avec eux. Il s'agit donc de ſavoir à quel rang il ſe mettra parmi ſes ſemblables, après les avoir examinés. Je vois à la maniere dont on fait lire l'Hiſtoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainſi dire, dans tous les perſonnages qu'ils voyent; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Ciceron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre, de les décourager lorſqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que ſoi. Cette méthode a certains avantages dont je ne diſconviens pas; mais quant à mon Emile, s'il arrive une ſeu-

le fois dans ces paralleles qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton, tout est manqué; celui qui commence à se rendre étranger à lui-même ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ce ne sont point les Philosophes qui connoissent le mieux les hommes; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la philosophie, & je ne sache aucun état où l'on en ait tant. Un Sauvage nous juge plus sainement que ne fait un Philosophe. Celui-ci sent ses vices, s'indigne des nôtres, & dit en lui-même: nous sommes tous méchans; l'autre nous regarde sans s'émouvoir, & dit: vous êtes des foux. Il a raison, car nul ne fait le mal pour le mal. Mon Eleve est ce sauvage, avec cette différence qu'Emile ayant plus réfléchi, plus comparé d'idées, vu nos erreurs de plus près, se tient plus en garde contre lui-même, & ne juge que de ce qu'il connoit.

Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres; c'est notre

intérêt qui nous fait haïr les méchans; s'ils ne nous faisoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils se font eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offense & nous ne voyons pas le châtiment; les avantages sont apparens, la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices n'est pas moins tourmenté que s'il n'eût point réussi; l'objet est changé, l'inquiétude est la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux : mais pour le voir il n'en faut pas avoir un semblable.

Les passions que nous partageons nous séduisent; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent, & par une inconséquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'aversion & l'illusion



sont inévitables, quand on est forcé de souffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit si l'on étoit à sa place.

Que faudroit-il donc pour bien observer les hommes ? Un grand intérêt à les connoître, une grande impartialité à les juger : un cœur assez sensible pour concevoir toutes les passions humaines, & assez calme pour ne les pas éprouver. S'il est dans la vie un moment favorable à cette étude, c'est celui que j'ai choisi pour Emile ; plus tôt ils lui eussent été étrangers, plus tard il leur eût été semblable. L'opinion dont il voit le jeu n'a point encore acquis sur lui d'empire. Les passions dont il sent l'effet, n'ont point agité son cœur. Il est homme, il s'intéresse à ses freres ; il est équitable, il juge ses pairs. Or surement s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux ; car le but de tous les tourmens qu'ils se donnent étant fondé sur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroit un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il desire est à sa portée. De qui dépendroit-il, se suffisant

à lui-même, & libre de préjugés ? Il a des bras, de la ſanté (19), de la modération, peu de beſoins, & de quoi les ſatisfaire. Nourri dans la plus abſolue liberté, le plus grand des maux qu'il conçoit eſt la ſervitude. Il plaint ces miſérables Rois eſclaves de tout ce qui leur obéit; il plaint ces faux ſages enchaînés à leur vaine réputation; il plaint ces riches ſots, martyrs de leur faſte; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entiere à l'ennui, pour paroître avoir du plaiſir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même, car dans ſes méchancetés il verroit ſa miſere. Il ſe diroit; en ſe donnant le beſoin de me nuire, cet homme a fait dépendre ſon ſort du mien.

Encore un pas, & nous touchons au but. L'amour-propre eſt un inſtrument utile, mais dangereux; ſouvent il

(19) Je crois pouvoir compter hardiment la ſanté & la bonne conſtitution au nombre des avantages acquis par ſon éducation; ou plutôt au nombre des dons de la Nature que ſon éducation lui a conſervés.

bleſſe

bleſſe la main qui s'en ſert, & fait rarement du bien ſans mal. Emile en conſidérant ſon rang dans l'eſpece humaine & s'y voyant ſi heureuſement placé, ſera tenté de faire honneur à ſa raiſon de l'ouvrage de la vôtre, & d'attribuer à ſon mérite l'effet de ſon bonheur. Il ſe dira, je ſuis ſage & les hommes ſont foux. En les plaignant il les mépriſera, en ſe félicitant il s'eſtimera davantage, & ſe ſentant plus heureux qu'eux, il ſe croira plus digne de l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle eſt la plus difficile à détruire. S'il reſtoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos ſoins; & s'il faloit opter, je ne ſais ſi je n'aimerois pas mieux encore l'illuſion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abuſent point ſur leur ſupériorité; ils la voient, la ſentent, & n'en ſont pas moins modeſtes. Plus ils ont, plus ils connoiſſent tout ce qui leur manque. Ils ſont moins vains de leur élévation ſur nous, qu'humiliés du ſentiment de leur miſere,

& dans les biens exclusifs qu'ils possédent, ils sont trop sensés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne se sont pas fait. L'homme de bien peut être fier de sa vertu, parce qu'elle est à lui; mais de quoi l'homme d'esprit est-il fier? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon? Qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin?

Ici c'est toute autre chose encore. Restons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai supposé dans mon Eleve, ni un génie transcendant, ni un entendement bouché. Je l'ai choisi parmi les esprits vulgaires, pour montrer ce que peut l'éducation sur l'homme. Tous les cas rares sont hors des regles. Quand donc en conséquence de mes soins, Emile préfere sa maniere d'être, de voir, de sentir à celle des autres hommes, Emile a raison. Mais quand il se croit pour cela d'une nature plus excellente, & plus heureusement né qu'eux, Emile a tort. Il se trompe, il faut le détromper, ou plutôt prévenir l'erreur, de peur qu'il ne soit trop tard ensuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puiſſe guérir un homme qui n'eſt pas fou, hors la vanité; pour celle-ci, rien n'en corrige que l'expérience, ſi toutefois quelque choſe en peut corriger; à ſa naiſſance au moins on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raiſonnemens, pour prouver à l'adoleſcent qu'il eſt homme comme les autres & ſujet aux mêmes foibleſſes. Faites le lui ſentir, ou jamais il ne le ſaura. C'eſt encore ici un cas d'exception à mes propres regles; c'eſt le cas d'expoſer volontairement mon Eleve à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'eſt pas plus ſage que nous. L'aventure du Bateleur ſeroit répétée en mille manieres; je laiſſerois aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui; ſi des étourdis l'entraînoient dans quelque extravagance, je lui en laiſſerois courir le danger; ſi des filoux l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe (20); je le

(20) Au reſte, notre Eleve donnera peu dans ce piége, lui que tant d'amuſemens environnent, lui qui ne

laisserois encenser, plumer, dévaliser par eux; & quand, l'ayant mis à sec, ils finiroient par se moquer de lui, je les remercierois encore, en sa présence, des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les seuls piéges dont je le garantirois avec soin, seroient ceux des Courtisanes. Les seuls ménagemens que j'aurois pour lui, seroient de partager tous les dangers que je lui laisserois courir, & tous les affronts que je lui laisserois recevoir. J'endurerois tout en silence, sans plainte, sans reproche, sans jamais lui en dire un seul mot; & soyez

s'ennuya de sa vie, & qui sait à peine à quoi sert l'argent. Les deux mobiles avec lesquels on conduit les enfans étant l'intérêt & la vanité, ces deux mêmes mobiles servent aux courtisanes & aux escrocs pour s'emparer d'eux dans la suite. Quand vous voyez exciter leur avidité par des prix, par des récompenses, quand vous les voyez applaudir à dix ans dans un acte public au College, vous voyez comment on leur fera laisser à vingt leur bourse dans un brelan & leur santé dans un mauvais lieu. Il y a toujours à parier que le plus savant de sa classe deviendra le plus joueur & le plus débauché. Or les moyens dont on n'usa point dans l'enfance n'ont point dans la jeunesse le même abus. Mais on doit se souvenir qu'ici ma constante maxime est de mettre par-tout la chose au pis. Je cherche d'abord à prévenir le vice, & puis je le suppose, afin d'y remédier.

ſûr qu'avec cette diſcrétion bien ſoutenue, tout ce qu'il m'aura vu ſouffrir pour lui ſera plus d'impreſſion ſur ſon cœur, que ce qu'il aura ſouffert lui-même.

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fauſſe dignité des gouverneurs qui, pour jouer ſottement les ſages, rabaiſſent leurs Eleves, affectent de les traiter toujours en enfans, & de ſe diſtinguer toujours d'eux dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravaler ainſi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'ame; faites-en vos égaux afin qu'ils le deviennent, & s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, deſcendez à eux ſans honte, ſans ſcrupule. Songez que votre honneur n'eſt plus dans vous, mais dans votre Eleve; partagez ſes fautes pour l'en corriger; chargez-vous de ſa honte pour l'effacer: imitez ce brave Romain qui, voyant fuir ſon armée & ne pouvant la rallier, ſe mit à fuir à la tête de ſes ſoldats, en criant: *ils ne fuyent pas, ils ſuivent leur capitaine.* Fut-il déshonoré pour cela? tant s'en faut: en ſacrifiant ainſi ſa gloi-

re il l'augmenta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent malgré nous nos suffrages & renversent nos insensés préjugés. Si je recevois un soufflet en remplissant mes fonctions auprès d'Emile, loin de me venger de ce soufflet, j'irois par-tout m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans le monde un homme assez vil (*), pour ne pas m'en respecter d'avantage.

Ce n'est pas que l'Eleve doive supposer dans le maître des lumieres aussi bornées que les siennes, & la même facilité à se laisser séduire. Cette opinion est bonne pour un enfant qui ne sachant rien voir, rien comparer, met tout le monde à sa portée, & ne donne sa confiance qu'à ceux qui savent s'y mettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Emile, & aussi sensé que lui, n'est plus assez sot pour prendre ainsi le change, & il ne seroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il doit avoir en son gouverneur est

(*) Je me trompois, j'en ai découvert un; c'est Mr. Formey.

d'une autre espece ; elle doit porter sur l'autorité de la raison, sur la supériorité des lumieres, sur les avantages que le jeune homme est en état de connoître, & dont il sent l'utilité pour lui. Une longue expérience l'a convaincu qu'il est aimé de son conducteur ; que ce conducteur est un homme sage, éclairé, qui, voulant son bonheur, fait ce qui peut le lui procurer. Il doit savoir que, pour son propre intérêt, il lui convient d'écouter ses avis. Or si le maître se laissoit tromper comme le disciple, il perdroit le droit d'en exiger de la déférence & de lui donner des leçons. Encore moins l'Eleve doit-il supposer que le maître le laisse à dessein tomber dans des piéges, & tend des embuches à sa simplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens ? Ce qu'il y a de meilleur & de plus naturel, être simple & vrai comme lui, l'avertir des périls auxquels il s'expose, les lui montrer clairement, sensiblement ; mais sans exagération, sans humeur, sans pédantesque étalage ; sur-tout sans lui don-

[illegible] vos avis pour des ordres, jusqu'à ce qu'ils le soient devenus, & que ce ton impérieux soit absolument nécessaire. S'obstine-t-il après cela, comme il fera très-souvent? Alors ne lui dites plus rien; laissez-le en liberté, suivez-le, imitez-le, & cela gaîment, franchement; livrez-vous, amusez-vous autant que lui, s'il est possible. Si les conséquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours là pour les arrêter; & cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance & de votre complaisance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une & touché de l'autre? Toutes ses fautes sont autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au besoin. Or ce qui fait ici le plus grand art du maître, c'est d'amener les occasions & de diriger les exhortations, de maniere qu'il sache d'avance quand le jeune homme cédera, & quand il s'obstinera, afin de l'environner par-tout des leçons de l'expérience, sans jamais l'exposer à de trop grands dangers.

Avertissez-le de ses fautes avant qu'il

y tombe ; quand il y eſt tombé ne les lui reprochez point, vous ne feriez qu'enflammer & mutiner ſon amour-propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot : *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il ſe ſouvienne de ce qu'on lui a dit, eſt de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionnera ſurement à vous, en voyant que vous vous oubliez pour lui, & qu'au lieu d'achever de l'écraſer, vous le conſolez. Mais ſi à ſon chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, & ſe fera une loi de ne plus vous écouter, comme pour vous prouver qu'il ne penſe pas comme vous ſur l'importance de vos avis.

Le tour de vos conſolations peut encore être pour lui une inſtruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas. En lui diſant, je ſuppoſe, que mille autres font les mêmes fautes, vous le met-

[redacted]

ſe, au lieu de la faire ſoi-même, on tire ſa leçon de l'hiſtoire. Quand l'épreuve eſt ſans conſéquence, il eſt bon que le jeune homme y reſte expoſé ; puis, au moyen de l'apologue, on rédige en maximes les cas particuliers qui lui ſont connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'eſt ſi vain, ſi mal entendu, que la morale par laquelle on termine la plupart des fables ; comme ſi cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de maniere à la rendre ſenſible au lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le plaiſir de la trouver de ſon chef. Le talent d'inſtruire eſt de faire que le diſciple ſe plaiſe à l'inſtruction. Or, pour qu'il s'y plaiſe, il ne faut pas que ſon eſprit reſte tellement paſſif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait abſolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour-propre du maître laiſſe toujours quelque priſe au ſien ; il faut qu'il ſe puiſſe dire ; je con-

çois ... faire faire
Une ... prétexte de cette
le p... morale; mais le
le ... mere & de l'enfant,
to... toute une com-
... ses fables : aussi
... en grandissant,
... question de les réciter,
...er. Encore une fois, il
...aux hommes de s'instruire
..., & voici pour Emile le
...mencer.

...e loin, car je ne veux pas
... dire, les routes qui dé-
...a bonne, afin qu'on apprenne
... Je crois qu'en suivant celle
...rquée, votre Eleve achetera
...ance des hommes & de soi-
...meilleur marché qu'il est pos-
... vous le mettrez au point de
...pler les jeux de la fortune sans
...e sort de ses favoris, & d'être
... de lui sans se croire plus sage que
... Vous avez aussi commencé à
... acteur pour le rendre specta-
... faut achever; car du parterre on



voit les objets tels qu'ils paroiſſent; mais de la ſcene on les voit tels qu'ils ſont. Pour embraſſer le tout il faut ſe mettre dans le point de vue; il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme entrera-t-il dans les affaires du monde? Quel droit a-t-il d'être initié dans ces myſteres ténébreux? Des intrigues de plaiſir bornent les intérêts de ſon âge; il ne diſpoſe encore que de lui-même, c'eſt comme s'il ne diſpoſoit de rien. L'homme eſt la plus vile des marchandiſes; & parmi nos importans droits de propriété, celui de la perſonne eſt toujours le moindre de tous.

Quand je vois que dans l'âge de la plus grande activité l'on borne les jeunes gens à des études purement ſpéculatives, & qu'après, ſans la moindre expérience, ils ſont tout d'un coup jettés dans le monde & dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raiſon que la Nature, & je ne ſuis plus ſurpris que ſi peu de gens ſachent ſe conduire. Par quel bizarre tour d'eſprit nous apprend-on tant de choſes

qu'il leur consacre sa personne & son tems ; qu'il se fasse leur homme d'affaires, il ne remplira de sa vie un si noble emploi. Combien d'opprimés, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront justice, quand il la demandera pour eux avec cette intrépide fermeté que donne l'exercice de la vertu ; quand il forcera les portes des Grands & des Riches ; quand il ira, s'il le faut, jusqu'aux pieds du Trône faire entendre la voix des infortunés, à qui tous les abords sont fermés par leur misere, & que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait, empêche même d'oser s'en plaindre.

Mais ferons-nous d'Emile un chevalier errant, un redresseur des torts, un paladin ? Ira-t-il s'ingérer dans les affaires publiques, faire le sage & le défenseur des loix chez les Grands, chez les Magistrats, chez le Prince, faire le solliciteur chez les Juges & l'Avocat dans les tribunaux ? Je ne sais rien de tout cela. Les noms badins & ridicules ne changent rien à la nature des choses. Il

fera tout ce qu'il ſait être utile & bon. Il ne fera rien de plus, & il ſait que rien n'eſt utile & bon pour lui, de ce qui ne convient pas à ſon âge. Il ſait que ſon premier devoir eſt envers lui-même, que les jeunes gens doivent ſe défier d'eux, être circonſpects dans leur conduite, reſpectueux devant les gens plus âgés, retenus & diſcrets à parler ſans ſujet, modeſtes dans les choſes indifférentes, mais hardis à bien faire & courageux à dire la vérité. Tels étoient ces illuſtres Romains, qui, avant d'être admis dans les charges, paſſoient leur jeuneſſe à pourſuivre le crime & à défendre l'innocence, ſans autre intérêt que celui de s'inſtruire, en ſervant la juſtice & protégeant les bonnes mœurs.

Emile n'aime ni le bruit, ni les querelles, non-ſeulement entre les hommes (21), pas même entre les animaux.

---

(21) Mais ſi on lui cherche querelle à lui-même, comment ſe conduira-t-il? Je réponds qu'il n'aura jamais de querelle, qu'il ne s'y prêtera jamais aſſez pour en avoir. Mais enfin pourſuivra-t-on, qui eſt-ce qui eſt à l'abri d'un ſoufflet ou d'un démenti de la part d'un brutal, d'un

Il n'excita jamais deux chiens à se battre; jamais il ne fit poursuivre un chat par un chien. Cet esprit de paix est un effet de son éducation, qui, n'ayant point fomenté l'amour-propre & la haute opinion de lui-même, l'a détourné de chercher ses plaisirs dans la domination, & dans le malheur d'autrui. Il

---

ivrogne ou d'un brave coquin, qui pour avoir le plaisir de tuer son homme, commence par le déshonorer? C'est autre chose; il ne faut point que l'honneur des citoyens ni leur vie soit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, & l'on ne peut pas plus se préserver d'un pareil accident que de la chute d'une tuile. Un soufflet & un démenti reçus & endurés ont des effets civils, que nulle sagesse ne peut prévenir & dont nul Tribunal ne peut venger l'offensé. L'insuffisance des Loix lui rend donc en cela son indépendance; il est alors seul Magistrat, seul Juge entre l'offenseur & lui: il est seul Interprete & Ministre de la Loi Naturelle, il se doit justice & peut seul se la rendre, & il n'y a sur la terre nul gouvernement assez insensé pour le punir de se l'être faite en pareil cas. Je ne dis pas qu'il doive s'aller battre, c'est une extravagance; je dis qu'il se doit justice & qu'il en est le seul dispensateur. Sans tant de vains Edits contre les duels, si j'étois Souverain je réponds qu'il n'y auroit jamais ni soufflet, ni démenti donné dans mes Etats, & cela par un moyen fort simple dont les Tribunaux ne se mêleroient point. Quoiqu'il en soit, Emile fait en pareil cas la justice qu'il se doit à lui-même, & l'exemple qu'il doit à la sureté des gens d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'insulte, mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne se vante long-tems de l'avoir insulté.

souffre quand il voit souffrir; c'est un sentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit & se complait à voir tourmenter un être sensible, c'est quand un retour de vanité le fait se regarder comme exempt des mêmes peines par sa sagesse ou par sa supériorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'esprit, ne sauroit tomber dans le vice qui en est l'ouvrage. Emile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte; & quand il peut contribuer à le produire, c'est un moyen de plus de le partager. Je n'ai pas supposé, qu'en voyant des malheureux, il n'auroit pour eux que cette pitié stérile & cruelle, qui se contente de plaindre les maux qu'elle peut guérir. Sa bienfaisance active lui donne bientôt des lumieres, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquises, ou qu'il eût acquises beaucoup plus tard. S'il voit régner la discorde entre ses camarades, il cherche à les réconcilier: s'il voit des affligés, il s'informe du sujet de leurs peines: s'il voit deux hommes se haïr, il veut connoître la cause

de leur inimitié : s'il voit un opprimé gémir des vexations du puissant & du riche, il cherche de quelles manœuvres se couvrent ces vexations ; & dans l'intérêt qu'il prend à tous les misérables, les moyens de finir leurs maux ne sont jamais indifférens pour lui. Qu'avons-nous donc à faire pour tirer parti de ces dispositions d'une maniere convenable à son âge ? De regler ses soins & ses connoissances, & d'employer son zele à les augmenter.

Je ne me lasse point de le redire : mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en discours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enseigner. Quel extravagant projet de les exercer à parler sans sujet de rien dire ; de croire leur faire sentir, sur les bancs d'un College, l'énergie du langage des passions, & toute la force de l'art de persuader, sans intérêt de rien persuader à personne ! Tous les préceptes de la Rhétorique ne semblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en sent pas l'usage pour son profit.



Qu'importe à un écolier de ſavoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ſes ſoldats à paſſer les Alpes ? Si au lieu de ces magnifiques harangues vous lui diſiez comment il doit s'y prendre pour porter ſon Préfet à lui donner congé, ſoyez ſûr qu'il ſeroit plus attentif à vos regles.

Si je voulois enſeigner la Rhétorique à un jeune homme, dont toutes les paſſions fuſſent déjà développées, je lui préſenterois ſans ceſſe des objets propres à flatter ces paſſions, & j'examinerois avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes, pour les engager à favoriſer ſes deſirs. Mais mon Emile n'eſt pas dans une ſituation ſi avantageuſe à l'art oratoire. Borné preſque au ſeul néceſſaire phyſique, il a moins beſoin des autres que les autres n'ont beſoin de lui; & n'ayant rien à leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur perſuader ne le touche pas d'aſſez près pour l'émouvoir exceſſivement. Il ſuit de-là qu'en général il doit avoir un langage ſimple & peu figuré. Il parle ordinaire-

ment au propre, & seulement pour être entendu. Il est peu sententieux, parce qu'il n'a pas appris à généraliser ses idées; il a peu d'images parce qu'il est rarement passionné.

Ce n'est pas pourtant qu'il soit tout-à-fait flegmatique & froid. Ni son âge, ni ses mœurs, ni ses goûts ne le permettent. Dans le feu de l'adolescence, les esprits vivifians retenus & cohobés dans son sang portent à son jeune cœur une chaleur qui brille dans ses regards, qu'on sent dans ses discours, qu'on voit dans ses actions. Son langage a pris de l'accent & quelquefois de la véhémence. Le noble sentiment qui l'inspire lui donne de la force & de l'élévation; pénétré du tendre amour de l'humanité, il transmet en parlant les mouvemens de son ame; sa généreuse franchise a je ne sais quoi de plus enchanteur que l'artificieuse éloquence des autres, ou plutôt lui seul est véritablement éloquent, puisqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il sent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Plus j'y pense, plus je trouve qu'en

mettant ainſi la bienfaiſance en action & tirant de nos bons ou mauvais ſuccès des réflexions ſur leurs cauſes, il y a peu de connoiſſances utiles qu'on ne puiſſe cultiver dans l'eſprit d'un jeune homme, & qu'avec tout le vrai ſavoir qu'on peut acquérir dans les Colleges, il acquerra de plus une ſcience plus importante encore, qui eſt l'application de cet acquis aux uſages de la vie. Il n'eſt pas poſſible que, prenant tant d'intérêt à ſes ſemblables, il n'apprenne de bonne heure à peſer & apprécier leurs actions, leurs goûts, leurs plaiſirs, & à donner en général une plus juſte valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes, que ceux qui, ne s'intéreſſant à perſonne, ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que leurs propres affaires, ſe paſſionnent trop pour juger ſainement des choſes. Rapportant tout à eux ſeuls & réglant ſur leur ſeul intérêt les idées du bien & du mal, ils ſe rempliſſent l'eſprit de mille préjugés ridicules, & dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage,

ils voyent aussi-tôt le bouleversement de tout l'univers.

Etendons l'amour-propre sur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, & il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait sa racine. Moins l'objet de nos soins tient immédiatement à nous-mêmes, moins l'illusion de l'intérêt particulier est à craindre; plus on généralise cet intérêt, plus il devient équitable, & l'amour du genre humain n'est autre chose en nous que l'amour de la justice. Voulons-nous donc qu'Emile aime la vérité, voulons-nous qu'il la connoisse? Dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ses soins seront consacrés au bonheur d'autrui, plus ils seront éclairés & sages, & moins il se trompera sur ce qui est bien ou mal: mais ne souffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement sur des acceptions de personnes ou sur d'injustes préventions. Et pourquoi nuiroit-il à l'un pour servir l'autre? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il con-

toure au plus grand bonheur de tous : c'eſt le premier intérêt du ſage, après l'intérêt privé ; car chacun eſt partie de ſon eſpece, & non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foibleſſe, il faut donc la généraliſer, & l'étendre ſur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle eſt d'accord avec la juſtice, parce que de toutes les vertus, la juſtice eſt celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raiſon, par amour pour nous, avoir pitié de notre eſpece encore plus que de notre prochain, & c'eſt une très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

Au reſte il faut ſe ſouvenir que tous ces moyens par leſquels je jette ainſi mon Eleve hors de lui-même ont cependant toujours un rapport direct à lui ; puiſque non-ſeulement il en réſulte une jouiſſance intérieure, mais qu'en le rendant bienfaiſant au profit des autres, je travaille à ſa propre inſtruction.

J'ai d'abord donné les moyens, &

maintenant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu-à-peu dans sa tête ! Quels sentimens sublimes étouffent dans son cœur le germe des petites passions ! Quelle netteté de judiciaire ! Quelle justesse de raison je vois se former en lui de ses penchans cultivés, de l'expérience qui concentre les vœux d'une ame grande dans l'étroite borne des possibles & fait qu'un homme supérieur aux autres, ne pouvant les élever à sa mesure, fait s'abaisser à la leur ! Les vrais principes du juste, les vrais modeles du beau, tous les rapports moraux des êtres, toutes les idées de l'ordre se gravent dans son entendement, il voit la place de chaque chose & la cause qui l'en écarte ; il voit ce qui peut faire le bien & ce qui l'empêche. Sans avoir éprouvé les passions humaines il connoit leurs illusions & leur jeu.

J'avance attiré par la force des choses, mais sans m'en imposer sur les jugemens des Lecteurs. Depuis long-tems ils me voyent dans le pays des chimeres; moi je les vois toujours dans le pays

des préjugés. En m'écartant ſi fort des opinions vulgaires, je ne ceſſe de les avoir préſentes à mon eſprit; je les examine, je les médite, non pour les ſuivre ni pour les fuir, mais pour les peſer à la balance du raiſonnement. Toutes les fois qu'il me force à m'écarter d'elles, inſtruit par l'expérience, je me tiens déjà pour dit qu'ils ne m'imiteront pas; je ſais que s'obſtinant à n'imaginer que ce qu'ils voyent, ils prendront le jeune homme que je figure pour un être imaginaire & fantaſtique, parce qu'il diffère de ceux auxquels ils le comparent; ſans ſonger qu'il faut bien qu'il en diffère, puiſqu'élevé tout différemment, affecté de ſentimens tout contraires, inſtruit tout autrement qu'eux, il ſeroit beaucoup plus ſurprenant qu'il leur reſſemblât que d'être tel que je le ſuppoſe. Ce n'eſt pas l'homme de l'homme, c'eſt l'homme de la Nature. Aſſurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne ſuppoſois rien que tout le monde ne pût obſerver ainſi que moi, parce qu'il

eſt un point, ſavoir la naiſſance de l'homme, duquel nous partons tous également; mais plus nous avançons, moi pour cultiver la Nature, & vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon Eleve à ſix ans différoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le tems de défigurer; maintenant ils n'ont plus rien de ſemblable, & l'âge de l'homme-fait dont il approche, doit le montrer ſous une forme abſolument différente, ſi je n'ai pas perdu tous mes ſoins. La quantité d'acquis eſt peut-être aſſez égale de part & d'autre; mais les choſes acquiſes ne ſe reſſemblent point. Vous êtes étonnés de trouver à l'un des ſentimens ſublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe; mais conſiderez auſſi que ceux-ci ſont déjà tous Philoſophes & Théologiens, avant qu'Emile ſache ce que c'eſt que philoſophie & qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire : rien de ce que vous ſuppoſez n'exiſte; les jeunes gens ne ſont point faits ainſi; ils

possible au raisonnement, & ne me fie qu'à l'observation. Je ne me fonde point sur ce que j'ai imaginé, mais sur ce que j'ai vu. Il est vrai que je n'ai pas renfermé mes expériences dans l'enceinte des murs d'une ville, ni dans un seul ordre de gens : mais après avoir comparé tout autant de rangs & de peuples que j'en ai pu voir dans une vie passée à les observer, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un peuple & non pas d'un autre, d'un état & non pas d'un autre ; & n'ai regardé, comme appartenant incontestablement à l'homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang, & dans quelque nation que ce fût.

Or, si suivant cette méthode vous suivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particuliere, & qui tiendra le moins qu'il est possible à l'autorité & à l'opinion d'autrui, à qui de mon Eleve ou des vôtres, pensez-vous qu'il ressemblera le plus ? Voilà, ce me semble, la question qu'il

[redacted]

qu'il faut résoudre pour savoir si je me suis égaré.

L'homme ne commence pas aisément à penser ; mais sitôt qu'il commence il ne cesse plus. Quiconque a pensé pensera toujours ; & l'entendement une fois exercé à la réflexion, ne peut plus rester en repos. On pourroit donc croire que j'en fais trop ou trop peu, que l'esprit humain n'est point naturellement si prompt à s'ouvrir, & qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas, je le tiens trop long-tems inscrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais considerez premierement que, voulant former l'homme de la Nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un sauvage, & de le reléguer au fond des bois ; mais qu'enfermé dans le tourbillon social, il suffit qu'il ne s'y laisse entraîner ni par les passions, ni par les opinions des hommes, qu'il voye par ses yeux, qu'il sente par son cœur, qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de sa propre raison. Dans cette position il est clair que la multitude

d'objets qui le frappe, les fréquens ſentimens dont il eſt affecté, les divers moyens de pourvoir à ſes beſoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées qu'il n'auroit jamais eues, ou qu'il eût acquiſes plus lentement. Le progrès naturel à l'eſprit eſt accéléré, mais non renverſé. Le même homme qui doit reſter ſtupide dans les forêts, doit devenir raiſonnable & ſenſé dans les villes, quand il y ſera ſimple ſpectateur. Rien n'eſt plus propre à rendre ſage que les folies qu'on voit ſans les partager ; & celui même qui les partage s'inſtruit encore, pourvu qu'il n'en ſoit pas la dupe, & qu'il n'y porte pas l'erreur de ceux qui les font.

Conſiderez auſſi que, bornés par nos facultés aux choſes ſenſibles, nous n'offrons preſque aucune priſe aux notions abſtraites de la philoſophie & aux idées purement intellectuelles. Pour y atteindre il faut, ou nous dégager du corps, auquel nous ſommes ſi fortement attachés, ou faire d'objet en objet un progrès graduel & lent, ou enfin franchir

[redacted]

rapidement & presque d'un saut l'intervalle, par un pas de géant dont l'enfance n'est pas capable, & pour lequel il faut même aux hommes bien des échelons faits exprès pour eux. La premiere idée abstraite est le premier de ces échelons; mais j'ai bien de la peine à voir comment on s'avise de le construire.

L'Etre incompréhensible qui embrasse tout, qui donne le mouvement au monde, & forme tout le systême des êtres, n'est ni visible à nos yeux, ni palpable à nos mains; il échappe à tous nos sens. L'ouvrage se montre; mais l'ouvrier se cache. Ce n'est pas une petite affaire de connoître enfin qu'il existe, & quand nous sommes parvenus là, quand nous nous demandons quel est-il, où est-il? notre esprit se confond, s'égare, & nous ne savons plus que penser.

Locke veut qu'on commence par l'étude des esprits, & qu'on passe ensuite à celle des corps : cette méthode est celle de la superstition, des préjugés, de l'erreur : ce n'est point celle de la

raiſon, ni même de la Nature bien ordonnée, c'eſt ſe boucher les yeux pour apprendre à voir. Il faut avoir longtems étudié les corps pour ſe faire une véritable notion des eſprits & ſoupçonner qu'ils exiſtent. L'ordre contraire ne ſert qu'à établir le matérialiſme.

Puiſque nos ſens ſont les premiers inſtruments de nos connoiſſances, les êtres corporels & ſenſibles ſont les ſeuls dont nous ayons immédiatement l'idée. Ce mot *eſprit*, n'a aucun ſens pour quiconque n'a pas philoſophé. Un eſprit n'eſt qu'un corps pour le peuple & pour les enfans. N'imaginent-ils pas des eſprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui font du bruit? or on m'avouera que des eſprits qui ont des bras & des langues reſſemblent beaucoup à des corps. Voilà pourquoi tous les peuples du monde, ſans excepter les Juifs, ſe ſont fait des Dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'Eſprit, de Trinité, de Perſonnes, ſommes pour la plupart de vrais antropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu eſt par-



tout; mais nous croyons aussi que l'air est par-tout, au moins dans notre atmosphere, & le mot *esprit* dans son origine ne signifie lui-même que *souffle* & *vent.* Sitôt qu'on accoutume les gens à dire des mots sans les entendre, il est facile, après cela, de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le sentiment de notre action sur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que quand ils agissoient sur nous, c'étoit d'une maniere semblable à celle dont nous agissons sur eux. Ainsi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il sentoit l'action. Se sentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puissance, il l'a supposée illimitée, & il en fit des Dieux aussi-tôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes, effrayés de tout, n'ont rien vu de mort dans la Nature. L'idée de la matiere n'a pas été moins lente à se former en eux que celle de l'esprit, puisque cette premiere idée est une abstraction elle-même. Ils ont ainsi rempli l'univers de Dieux sensibles. Les

astres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maisons mêmes, tout avoit son ame, son Dieu, sa vie. Les marmousets de Laban, les manitou des Sauvages, les fétiches des Négres, tous les ouvrages de la Nature & des hommes ont été les premieres divinités des mortels : le polythéisme a été leur premiere religion, & l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pu reconnoître un seul Dieu que quand, généralisant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une premiere cause, de réunir le systême total des êtres sous une seule idée, & de donner un sens au mot *substance*, lequel est la plus grande des abstractions. Tout enfant qui croit en Dieu est donc nécessairement idolâtre, ou du moins antropomorphite; & quand une fois l'imagination a vu Dieu, il est bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà précisément l'erreur où mene l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne sais comment, à l'idée abstraite de la substance, on voit que pour admettre une substance unique, il

lui faudroit ſuppoſer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la penſée & l'étendue, dont l'une eſt eſſentiellement diviſible, & dont l'autre exclut toute diviſibilité. On conçoit d'ailleurs que la penſée, ou ſi l'on veut le ſentiment, eſt une qualité primitive & inſéparable de la ſubſtance à laquelle elle appartient, qu'il en eſt de même de l'étendue par rapport à ſa ſubſtance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités perdent la ſubſtance à laquelle elle appartient; que par conſéquent la mort n'eſt qu'une ſéparation de ſubſtances, & que les êtres où ces deux qualités ſont réunies, ſont compoſés des deux ſubſtances auxquelles ces deux qualités appartiennent.

Or, conſiderez maintenant quelle diſtance reſte encore entre la notion des deux ſubſtances & celle de la nature divine; entre l'idée incompréhenſible de l'action de notre ame ſur notre corps, & l'idée de l'action de Dieu ſur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de tou-

te-puissance, celles des attributs divins; toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses & aussi obscures qu'elles le sont, & qui n'ont rien d'obscur pour le peuple parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment se présenteront-elles dans toute leur force, c'est-à-dire, dans toute leur obscurité, à de jeunes esprits encore occupés aux premieres opérations des sens, & qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent? C'est en vain que les abymes de l'infini sont ouverts tout autour de nous; un enfant n'en sait point être épouvanté, ses foibles yeux n'en peuvent sonder la profondeur. Tout est infini pour les enfans, ils ne savent mettre des bornes à rien; non qu'ils fassent la mesure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au de-là qu'au de-çà des dimensions qui leur sont connues. Ils estimeront un espace immense, bien plus par leurs pieds que par leurs yeux; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront

voir ; mais plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puiſſance de Dieu, ils l'eſtimeront preſque auſſi fort que leur pere. En toute choſe leur connoiſſance étant pour eux la meſure des poſſibles, ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils ſavent. Tels ſont les jugemens naturels à l'ignorance & à la foibleſſe d'eſprit. Ajax eût craint de ſe meſurer avec Achille, & défie Jupiter au combat, parce qu'il connoit Achille & ne connoit pas Jupiter. Un payſan Suiſſe qui ſe croyoit le plus riche des hommes, & à qui l'on tâchoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un Roi, demandoit d'un air fier ſi le Roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de Lecteurs ſeront ſurpris de me voir ſuivre tout le premier âge de mon Eleve ſans lui parler de religion. A quinze ans il ne ſavoit s'il avoit une ame, & peut-être à dix-huit n'eſt-il pas encore tems qu'il l'apprenne ; car s'il l'apprend plutôt qu'il ne faut, il court riſque de ne le ſavoir jamais.

Si j'avois à peindre la ſtupidité fâcheuſe, je peindrois un pédant enſeignant le catéchiſme à des enfans; ſi je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en diſant ſon catéchiſme. On m'objectera que la plupart des dogmes du Chriſtianiſme étant des myſteres, attendre que l'eſprit humain ſoit capable de les concevoir, ce n'eſt pas attendre que l'enfant ſoit homme, c'eſt attendre que l'homme ne ſoit plus. A cela je réponds premierement, qu'il y a des myſteres qu'il eſt non-ſeulement impoſſible à l'homme de concevoir, mais de croire, & que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enſeigner aux enfans, ſi ce n'eſt de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus, que pour admettre les myſteres, il faut comprendre, au moins, qu'ils ſont incompréhenſibles; & les enfans ne ſont pas même capables de cette conception là. Pour l'âge où tout eſt myſtere, il n'y a point de myſteres proprement dits.

Il faut croire en Dieu pour être ſauvé.

Ce dogme mal entendu eſt le principe de la ſanguinaire intolérance, & la cauſe de toutes ces vaines inſtructions qui portent le coup mortel à la raiſon humaine en l'accoutumant à ſe payer de mots. Sans doute, il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le ſalut éternel : mais ſi pour l'obtenir il ſuffit de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le Ciel de ſanſonets & de pies, tout auſſi bien que d'enfans.

L'obligation de croire en ſuppoſe la poſſibilité. Le Philoſophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il uſe mal de la raiſon qu'il a cultivée, & qu'il eſt en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant qui profeſſe la religion chrétienne, que croit-il ? ce qu'il conçoit, & il conçoit ſi peu ce qu'on lui fait dire, que ſi vous lui dites le contraire, il l'adoptera tout auſſi volontiers. La foi des enfans & de beaucoup d'hommes eſt une affaire de géographie. Seront-ils récompenſés d'être nés à Rome plutôt qu'à la Mecque. On dit à l'un

que Mahomet eſt le Prophete de Dieu ; & il dit que Mahomet eſt le Prophete de Dieu ; on dit à l'autre que Mahomet eſt un fourbe, & il dit que Mahomet eſt un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre s'ils ſe fuſſent trouvés tranſpoſés. Peut-on partir de deux diſpoſitions ſi ſemblables pour envoyer l'un en Paradis & l'autre en Enfer ? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'eſt pas en Dieu qu'il croit, c'eſt à Pierre ou à Jaques qui lui diſent qu'il y a quelque choſe qu'on appelle Dieu ; & il le croit à la maniere d'Euripide.

O Jupiter ! car de toi rien ſinon
Je ne connois ſeulement que le nom (22).

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raiſon ne ſera privé du bonheur éternel ; les Catholiques croient la même choſe de tous les enfans qui ont reçu

---

(22) *Plutarque*, *Traité de l'Amour*, *trad. d'Amyot.* C'eſt ainſi que commençoit d'abord la Tragédie de Ménalippe ; mais les clameurs du Peuple d'Athenes forcerent Euripide à changer ce commencement.

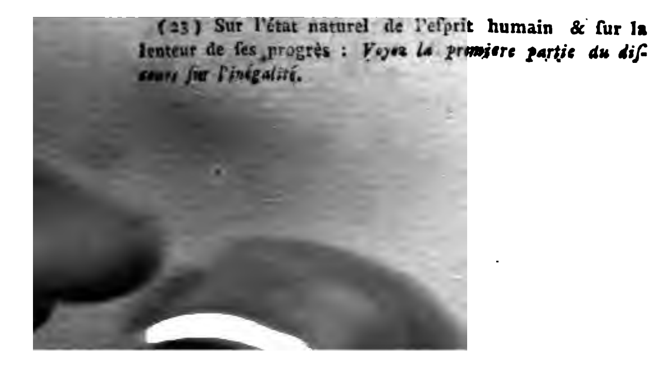


le baptême, quoi qu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être ſauvé ſans croire en Dieu, & ces cas ont lieu, ſoit dans l'enfance, ſoit dans la démence, quand l'eſprit humain eſt incapable des opérations néceſſaires pour reconnoître la Divinité. Toute la différence que je vois ici entre vous & moi, eſt que vous prétendez que les enfans ont à ſept ans cette capacité, & que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aye tort ou raiſon, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une ſimple obſervation d'hiſtoire naturelle.

Par le même principe, il eſt clair que tel homme parvenu juſqu'à la vieilleſſe ſans croire en Dieu, ne ſera pas pour cela privé de ſa préſence dans l'autre vie ſi ſon aveuglement n'a pas été volontaire, & je dis qu'il ne l'eſt pas toujours. Vous en convenez pour les inſenſés qu'une maladie prive de leurs facultés ſpirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conſéquent du droit aux bienfaits de leur Créateur.

Pourquoi donc n'en pas convenir aussi pour ceux qui, sequestrés de toute société dès leur enfance, auroient mené une vie absolument sauvage, privés des lumieres qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes (23)? Car il est d'une impossibilité démontrée qu'un pareil Sauvage pût jamais élever ses réflexions jusqu'à la connoissance du vrai Dieu. La raison nous dit qu'un homme n'est punissable que par les fautes de sa volonté, & qu'une ignorance invincible ne lui sauroit être imputée à crime. D'où il suit que devant la justice éternelle tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumieres nécessaires, est réputé croire, & qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur se ferme à la vérité.

Gardons-nous d'annoncer la vérité à ceux qui ne sont pas en état de l'entendre, car c'est y vouloir substituer



(23) Sur l'état naturel de l'esprit humain & sur la lenteur de ses progrès : *Voyez la premiere partie du discours sur l'inégalité.*

l'erreur. Il vaudroit mieux n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées baſſes, fantaſtiques, injurieuſes, indignes d'elle ; c'eſt un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux, dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que ſi l'on diſoit que Plutarque eſt injuſte, envieux, jaloux, & ſi tyran, qu'il exige plus qu'il ne laiſſe le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'eſprit des enfans eſt qu'elles y reſtent toute leur vie, & qu'ils ne conçoivent plus étant hommes d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suiſſe une bonne & pieuſe mere de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point inſtruire ſon fils de la religion dans le premier âge, de peur que content de cette inſtruction groſſiere, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raiſon. Cet enfant n'entendoit jamais parler de Dieu qu'avec recueillement & révérence, & ſitôt qu'il en vouloit par-

ler lui-même on lui imposoit silence, comme sur un sujet trop sublime & trop grand pour lui. Cette réserve excitoit sa curiosité, & son amour-propre aspiroit au moment de connoître ce mystere qu'on lui cachoit avec tant de soin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on souffroit qu'il en parlât lui-même, & plus il s'en occupoit : cet enfant voyoit Dieu par-tout; & ce que je craindrois de cet air de mystere indiscretement affecté, seroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'altérât sa tête, & qu'enfin l'on n'en fît un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de semblable pour mon Emile, qui, refusant constamment son attention à tout ce qui est au-dessus de sa portée, écoute avec la plus profonde indifférence les choses qu'il n'entend pas. Il y en a tant sur lesquelles il est habitué à dire, cela n'est pas de mon ressort, qu'une de plus ne l'embarrasse gueres; & quand il commence à s'inquiéter de ces grandes questions, ce n'est pas pour les avoir entendu proposer, mais

mais c'eſt quand le progrès de ſes lumieres porte ſes recherches de ce côté là.

Nous avons vu par quel chemin l'eſprit humain cultivé s'approche de ces myſteres, & je conviendrai volontiers qu'il n'y parvient naturellement au ſein de la ſociété même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même ſociété des cauſes inévitables par leſquelles le progrès des paſſions eſt accéléré; ſi l'on n'accéleroit de même le progrès des lumieres qui ſervent à régler ces paſſions, c'eſt alors qu'on ſortiroit véritablement de l'ordre de la Nature, & que l'équilibre ſeroit rompu. Quand on n'eſt pas maître de modérer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correſpondre, en ſorte que l'ordre ne ſoit point interverti, que ce qui doit marcher enſemble ne ſoit point ſéparé, & que l'homme, tout entier à tous les momens de ſa vie, ne ſoit pas à tel point par une de ſes facultés, & à tel autre point par les autres.

Quelle difficulté je vois s'élever ici! difficulté d'autant plus grande, qu'elle est moins dans les choses que dans la pusillanimité de ceux qui n'osent la résoudre : commençons, au moins, par oser la proposer. Un enfant doit être élevé dans la religion de son pere; on lui prouve toujours très-bien que cette religion, telle qu'elle soit, est la seule véritable, que toutes les autres ne sont qu'extravagance & absurdité. La force des argumens dépend absolument, sur ce point, du pays où l'on les propose. Qu'un Turc, qui trouve le Christianisme si ridicule à Constantinople, aille voir comment on trouve le Mahométisme à Paris : c'est sur-tout en matiere de religion que l'opinion triomphe. Mais nous qui prétendons secouer son joug en toute chose, nous qui ne voulons rien donner à l'autorité, nous qui ne voulons rien enseigner à notre Emile qu'il ne pût apprendre de lui-même par tout pays, dans quelle religion l'éleverons-nous? à quelle secte aggrégerons-nous l'homme de la Nature? La réponse est fort simple, ce



me semble ; nous ne l'aggrégerons ni à celle-ci, ni à celle-là, mais nous le mettrons en état de choisir celle où le meilleur usage de sa raison doit le conduire.

Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso.

N'importe ; le zele & la bonne foi m'ont jusqu'ici tenu lieu de prudence. J'espere que ces garants ne m'abandonneront point au besoin. Lecteurs, ne craignez pas de moi des précautions indignes d'un ami de la vérité : je n'oublierai jamais ma devise ; mais il m'est trop permis de me défier de mes jugemens. Au lieu de vous dire ici de mon chef ce que je pense, je vous dirai ce que pensoit un homme qui valoit mieux que moi. Je garantis la vérité des faits qui vont être rapportés ; ils sont réellement arrivés à l'auteur du papier que je vais transcrire : c'est à vous de voir si l'on peut en tirer des réflexions utiles

ſur le ſujet dont il s'agit. Je ne vous propoſe point le ſentiment d'un autre ou le mien pour regle; je vous l'offre à examiner.

Fin du ſecond Volume.

[redacted]

TABLE DES MATIERES,

POUR LES DEUX PREMIERS VOLUMES.

I. Désigne le Tome premier.
II. le Tome second.
***n.* les notes.**

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

Abus

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

Fin de la Table.

[redacted]





